

Lettres anormales

Recueil d'expériences littéraires

LETTRES ANORMALES

Achévé d'imprimer le 15/07/2010
au service de reprographie de l'ENS de Cachan
© Atelier d'écriture de l'ENS Cachan
ISBN : 2-909968-92-8, EAN : 9782909968926
Sur la couverture : La Spirale, 1957 - Germaine Richier
© Adagp, Paris 2000

L'Atelier d'écriture de l'École Normale Supérieure de Cachan

LETTRES ANORMALES

Recueil d'expériences littéraires

Préface

Bienvenue à vous qui tenez entre vos mains la première publication de l'atelier d'écriture de l'École Normale Supérieure de Cachan. Atelier qui a permis les plus beaux envols. Et pour commencer, peut-être le plus beau de tous, celui du plaisir de la totale liberté d'expression qu'offre la page blanche. Devant cet espace la contrainte n'existe pas. Aucune barrière, pas de budget à respecter, aucun interdit, pas de hiérarchie, aucune autre limite que les siennes.

Mais, comme vous allez le voir, le normalien sait repousser ces dernières au-delà de l'attendu. C'est en effet une des particularités de cet atelier de permettre à chacun de se découvrir des possibilités qu'il n'envisageait peut-être pas. L'idée de base trouvée, puis le texte lancé, l'élan de la plume emmène là où souvent on n'aurait pas imaginé aller. Je crois que le plus étonnant de cet atelier vient de là, de ce voyage surprise que l'on s'offre. Voyage que l'on partage ensuite avec les autres puisque, en fin d'atelier, le texte est lu à voix haute.

Texte lu, mais, comme vous le voyez, texte aujourd'hui imprimé. Dès lors le cercle s'élargit. De la salle de classe on passera aux amis, à la famille, plus tard aux enfants à venir, ou au quidam qui, pour toutes les raisons qu'on voudra, ouvrira un jour ce livre. Imprimé, l'atelier se découvre ainsi un nouveau destin, celui de témoin d'une période, celle des vingt ans de ses auteurs, celle des jours de Normale qui, quoiqu'il arrive à chacun, resteront ancrés pour toujours.

J'ajouterai que l'animation de cet atelier a été pour moi un vrai bonheur. L'esprit, la complicité, l'intelligence, sans oublier une chose qui me semble propre au normalien, je dirais une étrange malice, une tendance à l'ironie légère, ont accompagné chacune de nos séances.

Dès lors, bonheur, prospérité, et bonne lecture à tous !

Jacques Gélât

Dédicaces

À tous ceux qui
À ceux sans qui
Et celles, aussi.

Simon

Au lecteur, puisse-t-il percevoir au delà de la noirceur et de la légèreté de ces textes un appel du pied à son imaginaire, puisse-t-il oser rêver sa vie, ou, pour les plus terre à terre d'entre eux, vivre leurs rêves.

Antoine

À Tolkien, cet auteur génial dont la découverte m'a enrichie pendant des années et a déterminé l'essentiel de ma vie actuelle.

Laura

J'aimerais rendre hommage à une douce inconnue,
Cette femme dont me revient souvent le souvenir ténu,
Un être familier que je ne pourrais décrire,
Cette étrange demoiselle qui me pousse à écrire,
Et qui a fondé son nid
Au creux de mon esprit.

Romain

À Hélène, pour m'avoir insufflé la passion de l'écriture. Je lui dois ma part de rêve, d'imaginaire, et de poésie.

Félix

À ceux qui ont ouvert ce livre et qui sauront s'évader avec nous avant de le refermer...

Alexis

Aux nombreux artistes qui m'ont inspiré,
Aux quelques amis qui m'ont soutenu,
Aux rares lieux qui m'ont fait me sentir chez moi,
À l'unique raison de vivre que j'aie jamais eue.

Pat

À ceux que j'ai connus, à ce que j'ai oublié, au hasard, bref à ce qui
a fait de moi l'homme que je suis.

Antoine

J'aimerais profiter de cette occasion pour rendre hommage à ma
famille et en particulier à ma mère. N'étant guère démonstratif à leur
égard, j'espère ainsi leur offrir par écrit un peu de cette affection que
je n'ai pas forcément su leur témoigner.

Romain

À la maison du bonheur, pour les heures délicieuses que j'y coule en
compagnie de Cécile, Elsa, Émilien, Jben, Matthias, Olivier, Pierre
le blond et Pierre le brun. Ce club des neuf marquera ma vie à tout
jamais.

Félix

Merci à Jaques Gélat,
Merci à l'administration de l'ENS Cachan pour son soutien et tout
particulièrement merci à Françoise Boissière,
Merci à Jean-Philippe Dugard pour ses précieux conseils typogra-
phiques,
Merci à celles et ceux qui ont passé des centaines d'heures sur la
correction, la mise en page, le graphisme, et tout ce qui différencie
une centaine de textes d'un livre.

L'Atelier d'écriture

*Aujourd'hui il arriva quelque chose
d'extraordinaire à M. Dubois*

Clowneries

Simon

— Excusez-moi, M. Dubois, mais... Vous pourriez recommencer du début, s'il vous plaît ?

— Je... Je ne suis pas sûr de tout me rappeler, mais je peux essayer.

— Merci, M. Dubois.

M. Dubois était assis là, hagard, saignant de la joue, le regard dans le vide. Après un instant de flottement, il prit une grande inspiration et commença à raconter pour la seconde fois sa matinée. Son interlocuteur, sur une chaise à l'autre bout de la table, ouvrit un bloc de papier pour prendre des notes.

Ce matin, comme tous les matins, M. Dubois s'était levé de bonne heure, cinq heures cinquante-neuf pour être précis. Comme tous les matins, une minute plus tard, son radio-réveil s'était mis en marche pour annoncer les nouvelles. Ce matin, cependant, il n'éteignit pas l'appareil après l'annonce des titres. Il avait dû mal entendre et préférait être sûr. La journaliste confirma l'information. Dans la nuit, le Syndicat National des Clowns de Cirque et des Pères Noël de Magasins avait renversé le gouvernement. Bolino Scarpetti, le chef de la révolution, venait à l'instant de lancer un mandat d'arrêt contre Charles Dubois, comptable au sein de l'entreprise NumériCorp. La journaliste ajouta que les actes de haute trahison et d'objection de conscience dont s'était rendu coupable Charles Dubois le condamnaient sans appel à une exécution publique lente et douloureuse sur le parking du plus grand supermarché de la ville.

Le comptable en question était assis sur son lit, riant de bon cœur. Ses collègues de NumériCorp étaient décidément vraiment doués pour les plaisanteries. Il trouvait celle-ci plus drôle même que la fois où ils avaient bloqué la porte de son bureau avec le nouveau photocopieur. Il avait pourtant beaucoup ri, enfermé sans nourriture, tout le long de sa pause-déjeuner. M. Dubois se lava, décidant de

sauter son repas du matin pour rattraper le retard pris en écoutant la radio. Il lui suffirait d'acheter un croissant à la boulangerie sur le chemin, une fois n'est pas coutume. Après s'être habillé, il saisit sa serviette en cuir et sortit de chez lui. Il descendit les quatre étages qui le séparaient du rez-de-chaussée, salua sa concierge d'un signe de tête et s'engouffra dans la rue.

- Dans... la... rue... Très bien. Ça va toujours ?
- Je... Oui, ça va. J'ai un peu mal.
- Ça va passer. Laissez juste aux calmants le temps de faire effet. Continuez, M. Dubois. Vous alliez arriver à la boulangerie, si je ne me trompe pas.
- La b... La boulangerie. Oui, c'est ça.

Ses collègues s'étaient surpassés, vraiment. Devant son immeuble, des clowns patrouillaient vigoureusement, par deux. Leurs chaussures surdimensionnées grinçaient régulièrement sur l'asphalte tiède. À la boutonnière de leur veste rose, une fleur en plastique, chargée, semblait prête à faire feu à tout moment. Dans leur main gauche, un klaxon cuivré dépassait, la poire fermement tenue par la paume crispée.

Fort heureusement, M. Dubois avait justement prévu de montrer aujourd'hui à ses collègues de NumériCorp que lui aussi s'y connaissait en plaisanteries. Discrètement, il sortit de la poche intérieure de son veston une moustache factice adhésive qu'il ajusta sous ses narines. C'est incognito qu'il passa donc dans les rues le séparant de la boulangerie. Incognito toujours qu'il entra dans le magasin sous le regard fatigué d'un Père Noël qui montait la garde, un fusil de paintball à la main et des fléchettes en bandoulière.

- Et là, j'ai acheté un croissant. Avec ma moustache, même la boulangère ne m'avait pas reconnu.
- Et après, M. Dubois ?

— J'ai mangé mon croissant dans le métro. Mais ce n'était pas très pratique. À cause des clowns.

— À cause des clowns ?

— Oui, je ne voulais pas que mes collègues sachent que c'était moi. Pour la plaisanterie. Vous savez, on plaisante beaucoup, à NumériCorp. Du coup, j'ai dû manger avec ma fausse moustache.

— Je vois. Continuez, M. Dubois.

C'est devant l'entrée du siège de NumériCorp qu'il crut reconnaître son ami Raymond, derrière le postiche immaculé et les lunettes fumées de l'homme en rouge posté là, à côté de sa lourde hotte de cadeaux. Raymond, son collègue le plus sympathique, même si les autres l'étaient aussi beaucoup. Raymond, comptable lui aussi, mais à l'étage inférieur. Raymond, plus qu'une simple relation de travail, un véritable ami. Mais l'homme n'était pas Raymond, et lorsque M. Dubois avait ôté sa moustache avec malice pour révéler son hilarante imposture, l'homme l'avait saisi et, aidé par un acolyte opportun, l'avait introduit tout entier dans la hotte pas si pleine de cadeaux.

— Après, je suis resté comme ça, enfermé dans le noir, pendant des heures. J'entendais des voix, mais je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elles disaient. On m'a transporté de nombreuses fois, puis je me suis endormi.

— Et là, vous ne vous souvenez plus de rien, M. Dubois ?

— Non. Comme je vous l'ai dit, je me suis réveillé dans la chambre blanche où vous êtes venu me chercher tout à l'heure.

— D'accord, M. Dubois, très bien. Je crois que je vais vous laisser tranquille, maintenant.

— Ah ? Bon. Est-ce que je pourrai bientôt rentrer chez moi ?

— Oui, bien sûr, M. Dubois. Chez vous. Restez là un instant, on va s'occuper de vous.

L'interlocuteur de M. Dubois ferma son bloc de papier et rangea son stylo dans une des poches de sa blouse blanche. Il se leva lentement, pendant que M. Dubois commençait à somnoler sous l'effet des calmants. L'homme en blanc quitta la pièce pour rejoindre un de ses collègues.

— Alors ? fit ce dernier.

— C'est bien lui.

— Mais ?

— Mais je ne pense pas qu'on pourra en faire grand-chose. C'est un cas classique.

— Ah ?

— Oui. Il a l'air parfaitement sain mentalement la plupart du temps, et tout à coup, il te sort des histoires invraisemblables. Un vrai dément. Il m'a même affirmé avoir acheté un croissant dans une boulangerie.

— Un croissant ? Dans une boulangerie ! Et pourquoi pas un chausson aux pommes ou une baguette aussi . . . Il a vraiment l'air atteint.

— Plutôt, oui.

Les deux hommes rirent de l'infortune de leur patient. Puis, ils ôtèrent leur blouse, laissant apparaître des salopettes bariolées, et enfilèrent leur nez rouge.



Le bon pied

Antoine

Monsieur Dubois est un homme très humble.
Quand Monsieur Dubois se lève le matin,
Monsieur Dubois ne se lève pas du bon pied.
Ni du mauvais d'ailleurs.
car Monsieur Dubois est un homme très humble,
et un homme aussi humble n'a pas de bon ou de mauvais pied.
Il a des pieds. C'est tout.

Quand la femme de Monsieur Dubois lui prépare un mauvais café,
car Monsieur Dubois est marié et la femme de Monsieur Dubois ne
sait pas faire du bon café,
il ne dit rien.
Il le boit,
humblement.
N'importe qui d'autre lui aurait dit qu'il était imbuvable,
ou tout au moins l'aurait jeté discrètement.
Mais Monsieur Dubois est un homme très humble,
et un homme aussi humble ne fait pas ce genre de chose.
Il le boit. C'est tout.

Quand Monsieur Dubois va dans le bureau de Monsieur Durand,
Car Monsieur Dubois est employé dans le cabinet de Monsieur
Durand, qui est très gentil, et qui a promis à la femme de
Monsieur Dubois que Monsieur Dubois allait bientôt passer
clerc,
« Clerc, ça c'est une situation ! »
Monsieur Dubois frappe toujours avant d'entrer dans le bureau de
Monsieur Durand.
Monsieur Dubois attend toujours que Monsieur Durand lui réponde
avant d'entrer dans le bureau de Monsieur Durand.
Depuis 20 ans à travailler ici, d'autres se seraient permis d'entrer
sans frapper dans le bureau de Monsieur Durand, de regarder

Monsieur Durand dans les yeux, et même, pour les plus audacieux,
de tutoyer Monsieur Durand.
Mais Monsieur Dubois est un homme très humble,
et un homme aussi humble n'a pas ce genre d'audaces.
Il est poli. C'est tout.

Mais aujourd'hui tout a été différent.
Au réveil Monsieur Dubois a cru percevoir une étrange sensation
dans son pied gauche.
Comme s'il était différent du droit.
Presque... meilleur.
C'était bizarre.
Monsieur Dubois n'en a pas parlé à sa femme.
Enfin quoi, Monsieur Dubois était un homme raisonnable,
Qui sera bientôt clerc.
« Et clerc, ça c'est une situation ! »
En effet Monsieur Dubois est un homme très humble,
et un homme aussi humble ne panique pas pour ce genre de chose.
Il reste calme. C'est tout.

Mais Monsieur Dubois n'a pas fini son café.
Il n'avait pas le temps.
On avait annoncé une grève des transports.
Il devait aller au bureau à pied.
Alors que justement il avait cette sensation bizarre.
Ça tombait mal.
En sortant Monsieur Dubois est passé devant sa vieille bicyclette
rouillée.
Celle qu'il avait achetée pour faire des balades le week-end.
En temps normal, Monsieur Dubois ne l'aurait même pas remarquée.
Une bicyclette dans cet état,
C'est dangereux.
Et Monsieur Dubois est un homme très humble,
et un homme aussi humble ne prend pas de tels risques.
Il marche. C'est tout.

Mais Monsieur Dubois a pris la bicyclette,
Il était en retard, et avait toujours cette drôle de sensation au pied.
Il s'est perdu.

Il a croisé :

- le camion des éboueurs qui débordait.
- deux prêtres qui rentraient dans un couvent.
- une nourrice qui emmenait à l'école une dizaine de gamins, qui eux voulaient aller au cirque.
- un cirque qui montait son chapiteau, ce qui créait beaucoup d'agitation.
- une jolie fille sur un vélo, elle portait une robe légère. C'était le printemps.
- des hommes forts qui montaient sur un échafaudage.
- deux enfants qui jouaient aux billes, alors qu'ils auraient dû être à l'école.

D'ailleurs lui aussi était en retard !

C'était la première fois en 20 ans.

Il pédala plus vite.

Il arriva au travail,

Il courut jusqu'au bureau de Monsieur Durand.

Il frappa.

Et...

Monsieur Dubois attendit sagement, en se disant que cette sensation bizarre dans le pied avait totalement disparu.



Ce matin-là, M. Dubois s'était réveillé avec un troisième pouce. « C'est handicapant », pensa-t-il. La responsabilité de ce nouveau membre avait échoué à la paume de la main droite. M. Dubois était étonné. Il appela sa femme, qui s'étonna plutôt du fait qu'il ne s'agisse pas d'un poil dans la main. Au petit déjeuner, sa fille ne remarqua rien et de toute façon, elle lui faisait la gueule, comme tous les matins.

Plutôt qu'utile, ce nouveau membre était peu pratique : il venait de renverser sa tasse de café. En désespoir de cause, M. Dubois présenta sa main à Bornéo, le teckel familial. Celui-ci crut y voir une friandise tendue et mordit. Goulûment. Les faits étaient là. Ce nouveau pouce ne choquait personne et allait lui attirer des ennuis.

C'est sur cette pensée qu'il partit au travail, en tentant vainement d'enfiler ses gants. Dans le RER cependant, ce nouveau pouce se révéla pratique : on pouvait former avec l'autre une sorte de pince qui vous tenait fermement à la barre verticale. Joie. M. Dubois ne se lassait pas du regard perplexe de ses voisins. Il était plutôt fier. En arrivant au travail, il se rendit à la machine à café, haut lieu social de l'entreprise et usa de son nouvel appendice pour s'acheter un déca. Les réactions ne se firent pas attendre. Depuis quand ? Ça fait mal ? Pourquoi ? M. Dubois n'avait — comme d'habitude — pas grand-chose à dire. Mais contrairement à d'habitude, chacune de ses réponses provoquait l'émoi dans l'assistance. Chacune de ses réponses se voyait répétée de proche en proche à ceux qui, mal placés, n'avaient pas entendu.

Le soir, chez lui, M. Dubois reçut un coup de téléphone d'un journaliste local. De toute évidence, ça s'était su. Enchanté, il avait accepté un article dans le journal. Une semaine après la parution dudit article, ce fut Le Figaro qui s'intéressa à lui. Puis M6 lui consacra tout un reportage. Le 12 décembre à 20 h, M. Dubois répondait aux questions de Claire Chazal. Il était heureux. On le reconnaissait dans la rue. Un nègre l'avait aidé à écrire un livre sur son histoire, et, ajouté à l'argent qu'il touchait de son droit à l'image, il avait pu quitter son travail.

Un matin, il arriva quelque chose d'extraordinaire à M. Dubois : il se réveilla avec deux pouces. Comme avant. Son sentiment était partagé. Il ne le fut plus quand un mois plus tard l'anonymat l'avait rattrapé. Sa banque aussi. L'ANPE, par contre, il lui courait vainement après. Durant toute cette période, il aurait pu arriver quelque chose d'extraordinaire à M. Dubois. Il aurait pu se rendre compte qu'être différent ne l'empêchait pas d'être lui-même, con et vaniteux.



La loi de la nature

Romain

Un soleil timide se lève doucement à l'horizon. La ville s'éveille peu à peu dans ce matin grisâtre, quittant les bras confortables de Morphée pour retourner au travail. L'air s'emplit d'odeurs, de bruits, et de couleurs. Commerçants, artisans, hommes d'affaires, étudiants même, tous quittent lentement le règne de la nuit pour reprendre leurs jeux quotidiens.

Monsieur Dubois ne fait pas exception à la règle. Réveillé par ce jour blafard qui s'insinue chez lui, il vient d'ouvrir les yeux, contemplant le mur à côté de lui. Sa jambe lui fait mal. Des souvenirs vagues de sa soirée de la veille lui reviennent peu à peu. Des amis qui l'invitent au restaurant. La nuit qui tombe. Une silhouette sur le trottoir devant lui. Une jeune femme qui se rapproche, sans sembler l'avoir vu. L'impression d'un choc. Puis plus rien. . .

Soudain, un sentiment de panique. Il est tard, très tard. Si Monsieur Dubois n'aime pas particulièrement son travail, ce chantier est ce qu'il a de plus cher. Pas le temps pour un petit-déjeuner sur le pouce, ni pour une toilette rapide. Malgré sa douleur à la jambe, Monsieur Dubois sort de chez lui et court à son lieu de travail. Une chance d'habiter si près des travaux. . .

Ce que découvre Monsieur Dubois sur le chantier le laisse sans voix. A son propre poste, sur son échafaudage, quelqu'un est en train de coordonner son équipe, avec les mots qu'il aurait lui-même employés. Chose plus traumatisante encore, cet individu lui ressemble trait pour trait. Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, Monsieur Dubois en a la certitude : c'est un autre Monsieur Dubois qui se tient devant lui.

Contemplant bouché bée sa copie conforme crier un ordre à un autre ouvrier, Monsieur Dubois chancelle, repris par les assauts soudains de sa douleur à la jambe qui vient lâchement de se réveiller. Au bord de la nausée, Monsieur Dubois s'éloigne en tremblant, pauvre hère perdu dans un monde qu'il ne comprend plus.

On a beau avoir six pattes, quand on ne fait que quelques millimètres de long, le moindre coup de vent prend des allures de tempête.

Luttant contre les assauts de la légère brise qui vient de se lever, Monsieur Dubois tente tant bien que mal de ne pas quitter terre. Décidément, ce n'est pas sa journée. . .

Une soudaine bourrasque s'abat tout à coup sur lui, l'emportant dans les airs. Le vent siffle à ses oreilles, le monde n'est plus qu'un tourbillon de formes et de couleurs indiscernables. Quelques secondes plus tard, Monsieur Dubois retombe lourdement sur le sol. Sa jambe blessée ne répond plus. D'ailleurs, tous ses membres semblent immobilisés. Apparemment, quelque chose les empêche de bouger. Quelque chose qui les retient prisonniers. Quelque chose qui ressemble beaucoup à une toile d'araignée. . .

Huit pattes, beaucoup trop d'yeux. Avec un sourire sadique, la Tisseuse observe Monsieur Dubois. Une mouche, une abeille, et maintenant une fourmi. Décidément, les araignées pourront festoyer ce soir. A quelques rues de là, dans la fourmilière, un autre Monsieur Dubois s'agite parmi ses pairs, inconscient du funeste destin qui attend son prédécesseur.

La vie est cruelle pour les fourmis. Un individu porté disparu est considéré comme mort et immédiatement remplacé. Un blessé n'est plus qu'une proie facile pour les prédateurs qui abondent en ce monde. Monsieur Dubois cumulait ces deux tares ; la nature a simplement fait respecter sa loi.



Aujourd'hui, il arriva quelque chose d'extraordinaire à Monsieur Dubois

Alexis

Comme tous les matins, sur le coup de 6 h 32, l'aube bleue et froide s'est abattue sur la plaine et a réveillé en sursaut les trois moineaux de Money-la-Colline. À 6 h 43 la première voiture de la journée a dévalé la rue principale du hameau et comme à son habitude s'est heurtée à l'unique feu piéton qui n'attendait qu'elle pour prendre son service et passer au rouge. Comme chaque matin, le conducteur alcoolique qui pourtant n'avait besoin de personne pour rester au rouge toute la journée, a klaxonné. En vain. La brave lanterne impassible n'a rien voulu savoir. À 6 h 58 le boulanger est sorti en charentaises ouvrir la grille de fer de sa devanture, a insulté le chauffard ivre mort et est parti beugler sur sa femme que le bon pain n'attendait pas. Finalement à 7 h 30, comme chaque matin depuis vingt ans, la sonnerie grésillarde du réveil électronique de Monsieur Dubois l'a réveillé en sursaut.

C'était un mardi matin parmi d'autres mardis matins et il faisait froid comme il se doit un 15 novembre. Monsieur Dubois a donc maudit son réveil puis s'est assis courageusement sur le rebord de son lit. C'était un effort considérable, il en était fatigué.

Monsieur Dubois est un homme comme les autres : il n'est pas ce que l'on peut appeler un vieux con mais n'est plus tout à fait jeune non plus. En définitive, le terme lui irait sans doute bien mieux dans quelques années quand le temps lui aura enlevé ce qui lui reste de jeunesse et de bon sens. Il n'avait déjà plus d'autres occupations que son travail, car Monsieur Dubois a un emploi honnête, dont il est fier, car il lui permet de vivre convenablement, mais qui lui prend tout son temps.

Physiquement, il passe inaperçu avec son petit ventre rebondi, ses quelques cheveux blancs et sa calvitie bien visible. Il n'est pas laid pour tout dire, mais est loin d'être attirant. Cela ne l'a pourtant pas empêché d'avoir quelques succès avec les femmes dans sa jeunesse. Il y a longtemps. Depuis cinq ans Monsieur Dubois est célibataire, il n'en est pas triste, car sa dernière relation en date avait été à deux

doigts de se finir dans le sang et lui avait laissé une peur profonde de tout ce qui pourrait ressembler à une femme amoureuse. Bref, il était seul dans son lit et c'est pourquoi il ne choqua personne en ayant sa flatulence du matin. Il s'est alors glissé satisfait dans sa robe de chambre violette avant de descendre les escaliers en bâillant.

Au petit déjeuner Monsieur Dubois mangeait un yaourt, une pomme et rien d'autre. Il n'avait pas faim et de toute façon il n'aimait rien. La pomme de ce mardi était dure et acide et lui laissa entre les dents un bien fâcheux morceau qu'il ne parvint pas à détacher même avec une pointe de sa fourchette. La journée commençait mal et cela l'énervait. Néanmoins, comme chaque matin il ouvrit la fenêtre pour nourrir les moineaux, non pas qu'il les aime, il n'aimait rien, mais les moineaux à Money-la-Colline sont en voie de disparition et Monsieur Dubois est écolo, en dépit d'être autre chose. En poussant les volets de la cuisine, il découvrit un des trois oiseaux, raide mort sur la table de sa terrasse. Une crise cardiaque sans doute, il avait dû tomber de la gouttière aux alentours de 6 h 33. On oublie souvent que les oiseaux ne finissent pas tous écrabouillés sur la chaussée ou transpercés par la balle d'un chasseur. Monsieur Dubois l'avait oublié et ce mardi commençait décidément vraiment mal.

8 h 03, un peu en retard, Monsieur Dubois filait au travail. Le morceau de pomme ne voulait pas quitter le maigre espace entre ses dents de devant et il arriva à la conclusion qu'il n'y avait décidément rien de plus insupportable et de plus énervant que quelque chose coincé là. La mort du pauvre moineau l'avait consterné et il était encore sous le choc, il lui faudra prévenir très vite la communauté scientifique de la situation critique des moineaux et c'était du travail supplémentaire. Sa voiture démarra du premier coup et il pensa naïvement que la chance commençait à tourner avant de s'apercevoir qu'un immense embouteillage l'attendait devant sa grille. « C'est absurde » pensa Monsieur Dubois, les embouteillages à Money-la-Colline ça n'avait jamais existé, et ça ne pouvait exister ! Cependant Monsieur Dubois, bien que cartésien, est loin d'être bête et il ne pouvait pas nier l'évidence : la file de voiture était belle et bien là et il allait très probablement être en retard au travail. La cause de cette catastrophe était il est vrai, assez compliquée : le chauffard ivre mort s'était endormi au feu rouge et le vert l'avait réveillé en sursaut. Il avait alors écrasé l'accélérateur avant de s'écraser lui-même contre

le poteau qui s'est alors écrasé à son tour sur la chaussée. Les trois conducteurs suivants, qui roulaient trop vite, s'étaient plantés sur le tout et le chauffard alcoolique s'était rendormi.

Pas d'échappatoire, les secours commençaient juste à arriver. Le travail de Monsieur Dubois était à vingt kilomètres et lui était au bord de la crise de nerfs.

Ce mardi, tout son monde s'écroulait pièce par pièce et il était impuissant face à l'apocalypse. Après avoir vérifié trois fois que l'on n'était pas un vendredi 13, Monsieur Dubois remarqua une petite route de campagne en face de chez lui. Il s'y engagea sans réfléchir bien qu'en vingt ans il ne l'ait jamais remarquée. Elle ne menait pas à son travail ni même à quoi que ce soit mais il avait besoin de fuir. Le chemin était bien entretenu et semblait zigzaguer nonchalamment non pas pour éviter un obstacle mais pour lui faire apprécier le paysage. Alors que Monsieur Dubois jurait bruyamment à propos de cette incohérence improductive, l'embouteillage a peu à peu disparu dans son rétroviseur, rapidement suivi par le village entier. Malgré la demi-douzaine d'antidépresseurs qu'il avait avalée le stress l'avait à moitié tétanisé, il tripotait nerveusement le levier de vitesse et serrait si fort son volant que ses phalanges étaient translucides. Il transpirait, son cœur battait la chamade et son cerveau, dépassé par les événements, émettait des SOS télépathiques. Au bout du troisième essai il parvint à ouvrir la bonne fenêtre et l'air frais l'apaisa. Petit à petit la route s'est engouffrée dans un vallon boisé, puis a longé un champ en jachère avant de serpenter sur une plaine en pente douce. Les nuages qui s'étendaient en rubans au-dessus de l'horizon soulignaient, d'un trait de coton, le soleil matinal. Le temps était magnifique et Monsieur Dubois roulait vite. À force d'hurler des jurons son irritation disparaissait peu à peu et le bout de pomme avait quitté ses dents de devant pour finir collé sur le pare-brise. En sortant de Money-la-Colline il s'était aperçu que les oiseaux n'étaient pas en voie d'extinction, car ils batifolaient par dizaines parmi les rayons de lumière. Au bout d'une demi-heure il se faisait même une raison pour son travail : après tout il était un employé modèle et il ne se souvenait pas être arrivé une seule fois en retard. En plus il n'y pouvait absolument rien. Le paysage défilait et le soleil montait haut dans le ciel pur. Étrangement, des dizaines d'idées aussi absurdes les unes que les autres surgissaient dans son cerveau engourdi : pourquoi

ne pas prendre des vacances, aller pêcher, faire du deltaplane ou du yoga ? Monsieur Dubois était complètement submergé par des désirs puérils et cela ne lui ressemblait pas. Il faut dire que lors de sa dernière escapade en date, il avait avalé sa tétine en escaladant les grilles du parc pour enfants. Cette bêtise enfantine lui avait valu une méchante opération et une bonne fessée qui depuis l'avaient dissuadé de recommencer. Il essayait de se raisonner : « satané Valium, pourquoi ne pas donner aux Restos du Cœur et me marier tant que j'y suis ? » En vain, même cette idée lui paraissait terriblement intéressante. Après tout il n'avait jamais su quoi faire de son argent et les sommes monstrueuses qui s'amoncelaient sur ses divers livrets lui rapportaient chaque jour toujours plus. Il avait plus que les moyens de découvrir le monde et la lune avec. Il se sentait même capable de rendre une femme heureuse. Au bout d'une heure il se surprit à siffloter un vieux tube de sa jeunesse, un sourire aux lèvres.

Il était 9 h 21 et Monsieur Dubois s'est senti libre, pour la première fois de sa vie.



Un lieu perdu

Nature morte

Simon

Les vitres sont sales, on distingue à peine l'intérieur. Une porte battante est encore là, fière mais vermoulue, tandis que sa jumelle a depuis longtemps quitté ses gonds. L'ouverture béante qu'elles gardaient jadis est désormais la seule échappatoire pour la lumière blafarde des plafonniers. Un faux contact égaie le tout, venant ponctuer de sa présence la lente agonie des ampoules économiques. Épargnée par la poussière, une affiche jaunie recherche un chien, mort depuis des années. Le numéro à appeler est dépourvu d'indicatif.

À l'intérieur, une table renversée s'ébroue dans une mare de bière pour laver ses taches de sang séché. Des chewing-gums la maculent, des entailles la meurtrissent. Sébastien aime Émilie et Georges était là. Sa voisine n'est pas propre, mais elle tient sur ses pieds. Dernier hommage du canif : plein de cœurs l'habitent, et des bites aussi. Comme autant de bijoux, des bouts de chope répondent aux lampes, bris de glace dégueulasse où les sédiments jouent leur rôle. La géologie est à l'honneur : une couche d'urine séchée, une de vomi, et une de bière. Les chaises disloquées se prennent pour du petit bois, mais en plastique.

Sur le mur du fond, une pancarte trône, vantant les mérites du pastis. Juste en dessous, son petit frère le panonceau l'ignore superbement. Sous ses atours kitsch parfaitement assumés, il crie à qui veut le lire que la maison ne fait pas crédit. L'horloge indique trois heures dix et se refuse à changer d'avis.

Maître des lieux déchu, le bar en inox est devenu pauvre d'esprit. Ses niches sont vides, sa surface déserte. Toile d'essai d'un peintre du sacré, ses auréoles sont nombreuses et de couleurs variées. À ses pieds, quelques sous-verres désespérés sont étendus, suicidés d'un saut. Les tireuses, avortées, n'ont plus de richesse à offrir en leur sein. Réfugié de peur dans un coin, le juke-box essaie de reconforter les quelques disques qui ne lui ont pas été arrachés.

Enfin, seule survivante au milieu des gisants, une ombre ne cesse de danser. Celle d'un mobile original, ajout récent au décor. Suspendue à une lampe, une cravate bariolée se balance lentement. Le clown

qui la porte est le patron du bar. Dans la poche de sa veste, son téléphone vibre.



En journée, il ne se passait rien. La nuit, rien qu'on ait envie de savoir. Les immeubles étaient hauts, les cages d'escalier sales. Les idées noires. Les gens aussi, souvent. Les vitres manquaient aux fenêtres et la satiété à beaucoup. Les tentes dans les rares espaces verts ne manquaient pas, elles. Le vert desdits espaces était une promesse depuis longtemps rompue. Les gamins qui n'étaient pas partis mendier en ville jouaient au foot avec un ballon dégonflé. Évidemment. Les vieux qui n'étaient pas partis mendier en ville les regardaient, de l'œil las de ceux qui savent déjà. Des éclats de rire, un gamin par terre, les autres autour de lui. Il avait marché dedans. Du pied gauche, ça porte bonheur.

Un jour, un sociologue était venu. Il était resté trois mois, entiers, avec ses blocs-notes et ses questions. Il était pas méchant M. le Sociologue, mais il avait bien dit qu'il ne pouvait rien faire. Ou plutôt qu'il n'était là que pour réfléchir. Comme si ici c'était utile. Puis il était reparti. Quelques mois plus tard, il avait envoyé un exemplaire de son livre. Dans la dédicace, il disait que « c'était une belle réussite ». Il faut croire que penser, y en a que ça les nourrit. Mais ce n'est toujours pas utile. Ici rien n'a changé.

Moi, j'étais plutôt de ceux qui agissent.

La nuit tombait, et nous nous doutions bien que la faim devait commencer à se faire sentir, là-bas. Avoir faim et avoir froid, c'est quand même beaucoup. Heureusement, ce soir, on allait faire quelque chose pour ces gens-là. Nos camionnettes vieillissaient mais on était plein de bonne volonté. On était trop peu pour s'occuper de tout le monde. On le savait déjà, hélas. Il y avait un journaliste qui était venu avec son équipe ; on approchait de la Noël, il fallait montrer de la misère au téléspectateur. De la misère dont on s'occupe. Ça fait plaisir à voir qu'il y a pire que soi et ça déculpabilise. La magie des fêtes.

Nous on s'en foutait, on voulait juste montrer notre quotidien, difficile mais gratifiant.

En arrivant Paul nous donna l'ordre. Celui d'allumer les gyrophares. Deux cents reconduites à la frontière pour ce soir.



Solitude

Alexis

Le ciel était sombre et opaque sans nuances ni clartés. Une pluie fine et froide tombait du néant et s'accumulait en larges flaques d'encre que venait froisser un léger souffle de vent. C'était peut-être l'automne ou le printemps, un début d'été ou la fin d'un hiver. Était-ce l'aube ou le crépuscule ? Je ne sais pas, le ciel avait perdu sa couleur et l'air n'avait pas d'odeur. J'ai pensé que la Terre devait ressembler à ça il y a très longtemps : Un chaos de roches et de glaise, une étendue déserte, silencieuse et atemporelle où n'existait encore que l'horizon. Je me sentais seul, infiniment seul et j'aimais ce sentiment. J'aime la solitude car elle permet de s'ouvrir à soi-même et à tout le reste si on s'en donne la peine. Ce n'est pas difficile, la solitude dont je parle n'est pas nécessairement physique. On peut être seul en famille, entre amis, au travail ou dans les couloirs du métro. On peut être seul tout en discutant, en se battant ou en faisant l'amour. Ce n'est qu'une bête histoire de point de vue. Quand ils sont seuls les hommes s'entourent d'autres hommes de remplacement, les autres de la musique, ceux de la télévision, ceux des livres... Ils pensent aux temps passés avec leurs proches et aux moments du même genre qui vont venir. C'est presque un besoin vital. Ils ne s'entendent pas respirer, ils ne sentent pas leurs paupières cligner et leur cœur battre. Ils ne se sentent pas exister tout simplement. Les hommes ne savent pas assez écouter pour ça. La solitude leur fait peur sans doute car elle les mène face à face avec eux-mêmes. Je me sentais seul, infiniment seul et j'étais trempé. J'ai eu un vertige grisant. J'ai enlevé mes vêtements un à un et je me suis assis à même le sol humide laissant les gouttes de pluie glisser lentement sur mon front et mes épaules nues. Le vent sur ma peau me faisait frissonner, j'ai plongé mes mains et mes pieds dans la terre détrempée, jeté la tête en arrière et laissé la bruine couler dans ma bouche. Elle avait le goût du sang, je me sentais être. Il n'y avait pas la moindre trace de vie : ni oiseau, ni insecte, ni racine, ni verdure et pourtant je savais qu'elle était là toute proche, prête à éclore dans chaque poignée de glaise ou chaque gouttelette. Elle attendait son heure et

je trouvais ça beau. Presque magique. Pourquoi ici rien n'a changé depuis des millions d'années ? Pourquoi rien ni personne n'est venu troubler ce calme ? Les planètes gardent-elles toutes en secret une telle parcelle de jeunesse ? C'était évident, je n'étais pas de chair et d'os, j'étais cette boue humide. Mes parents étaient cette boue humide, mes habits, les arbres, les paquets de bonbons et les usines de produits chimiques aussi. J'ai fermé les yeux et j'ai écouté comme je sais le faire. Mon cœur, la tiédeur de la glaise, le froid sur ma peau, la faible lumière du ciel qui traversait mes paupières, la pluie dans ma bouche, le vent. Je suis resté comme ça. Sans doute très longtemps. Je n'étais plus un homme, j'étais une particule de vie dans l'univers. C'était extraordinaire. J'aurais pu vivre cent mille ans comme ça. J'ai senti mes bras et mes jambes s'enfoncer de plus en plus profondément dans le sol. Ce n'était plus mon cœur qui battait c'était lui et je ne savais plus si j'étais un fragment de nature ou si c'était le contraire. Je ne frissonnais plus, au contraire, la lumière me réchauffait et je me sentais pousser comme une fleur. Ma peau semblait respirer à ma place. C'était tellement bon. Puis plus rien. Je crois que je me suis endormi.

À mon réveil, le soleil brillait haut dans le ciel et les derniers nuages quittaient l'azur. Combien de temps suis-je resté là ? J'étais ébloui et clignais des yeux. Je me suis redressé encore somnolant et me suis lavé dans une large flaque d'eau pure. J'avais trop chaud et je titubais. C'est en me rhabillant que je l'ai vue : une jeune pousse de chêne sortait timidement de terre à l'emplacement précis où je m'étais endormi.





Illustration de Sandrine Ngo.

Silence

Romain

La nuit est tombée. Haute dans le ciel, la lune vient jouer sur la surface gelée d'une rivière et les reliefs irréguliers du paysage. Au loin se dessinent les cimes d'un massif montagneux, formes sombres sur fond d'étoiles. La neige continue de tomber dans une valse silencieuse, drapant la vallée d'un voile glacé. Nulle trace de vie, nul bruit ne vient troubler le calme qui emplit les lieux.

Bras fragile lancé vers les cieux, un mince filet de fumée s'élève d'une petite maison de pierre. L'édifice, à demi dissimulé par la neige, semble dater de plusieurs siècles. Posée sur le rebord d'une fenêtre circulaire, une bougie achève de se consumer. La petite flamme, chancelant sous les assauts légers du vent, projette tant bien que mal sa faible lueur dans la bâtisse.

À l'intérieur, on distingue un mobilier sommaire : une table, une étagère, une chaise dans un coin... Sur une paillasse au fond de la pièce, une forme est allongée, blottie sous des couvertures. L'épais tissu, tiré jusqu'au cou, laisse entrevoir le visage d'une jeune femme. Seule la respiration lente qui anime ses traits vient contester l'immobilité qui règne en ces lieux. Pourtant, derrière ses paupières closes, Léa rêve et s'évade, quittant ce lieu perdu.



Exil

Laura

L'enfant garde les yeux rivés sur le paysage qui défile. Sur le bord de la route, fossé, maison, clôture. À chaque virage, la voiture se hisse plus haut dans les montagnes. Le voyage touche à sa fin. Les maisons se font soudain plus présentes, un panneau indique le nom du village. Arrivés. La longue rue droite où s'alignent et se côtoient les bâtisses s'achève par un virage marquant le retour aux coteaux sauvages. Le village est silencieux. C'est l'heure de la sieste, qui se prolonge dans l'après-midi étouffant. Mais dès que le vent se lève et que la lumière blanche du soleil s'enrichit de tons plus doux, le village renaît. Les parents, déjà installés dans l'unique bar des environs, sont mis au courant des dernières nouvelles de la vie mouvementée du village — le conflit entre tel membre de la famille et tel autre, la mort d'un tel, le mariage de la fille d'un tel. . . — dans laquelle ils reprennent leur place chaque été. L'enfant s'échappe pour rejoindre ses compagnons de jeu, les retrouvailles après cette année d'absence sont brèves mais intenses, comme seules celles des enfants peuvent l'être. Ils sont déjà partis en courant vers le parc municipal, la balançoire aux couleurs éclatantes est leur passe-temps favori. Sur les trottoirs, quelques petites vieilles vêtues de noir autour d'un banc ; elles observent et commentent les faits divers et variés qui alimentent leur quotidien, mais aussi et surtout, celui des autres. Sur la route, des chiens se prélassent au soleil, daignant se déplacer de quelques mètres si d'aventure un véhicule vient à traverser le village. La seule certitude est celle que le troupeau de vaches passera, à l'heure où cette lueur dorée du soleil se teinte de rouge. Le curé sort de chez lui, et s'éloigne rapidement de l'église, dont les bancs sont toujours occupés le dimanche matin. Le soir tombe. Des clameurs se font entendre depuis le bar, le match a commencé. Les rumeurs du village (le brouhaha du bar bondé, l'aboiement des chiens, le vent dans les feuilles) semblent démultipliées à l'infini. L'enfant, appuyée sur le rebord de la fenêtre observe, fascinée, comment la nuit s'empare du village à présent éclairé par un réverbère en bas dans la rue, par la pleine lune et la myriade d'étoiles qui parsèment le ciel dans toute son

étendue. L'enfant respire à pleins poumons cette vie qu'elle savoure chaque année lors de son retour au village. Rien ne vaut le bonheur d'être chez soi.

Un toit effondré. Des toiles d'araignée couvrant les outils dans les garages. Des vitres brisées. Des murs de brique inachevés. Des mauvaises herbes qui dépassent et recouvrent les bancs, la balançoire rouillée. Une porte s'ouvrant béante sur une pièce nue, obscure et froide où l'odeur de foin a depuis longtemps laissé place à celle de la poussière. Un silence que n'interrompent que le vent dans les arbres et le bruit lointain d'un camion qui peine à grimper la départementale. Le village est silencieux. Il n'y a personne. À part cette voiture garée sur le bord de la route. Deux femmes, l'une jeune et l'autre âgée, visiblement parentes, y sont assises. La douleur qui se lit sur le visage de la vieille femme est insoutenable. D'ailleurs, la jeune conductrice redémarre promptement et le bruit du moteur s'éloigne jusqu'à s'éteindre au loin. Le village est mort.



Soleil couchant

Pat

Les ombres immenses des croix saluaient le soleil couchant. Antoine marchait seul dans les allées, contemplant le spectacle. Antoine marchait toujours seul. Ce n'était pas toujours par plaisir, car les gens qui l'entouraient étaient beaucoup trop morts pour avoir une conversation intéressante.

Ce soir-là tout de même, Antoine marchait seul par plaisir. Les lumières du soir sur les rangées de tombes le ravissaient quelle que soit son humeur. Quand on lui demandait ce qu'il trouvait à ce spectacle, Antoine répondait avec le plus grand sérieux qu'il lui donnait le goût de la vie.

Comme à son habitude, l'homme s'avança entre les tombes. Il y avait celle de l'ancien patron du bistrot ; Antoine se rappelait encore des dernières fêtes avant la fermeture définitive. À côté de lui, sa femme, qui faisait la cuisine et servait les verres. Après avoir subi toute sa vie les grossièretés d'ivrognes, c'est elle qui était morte tremblante et vomissante.

Antoine marcha jusqu'à la tombe abandonnée du maire. Lui qui était aimé de son vivant par tout le village n'avait plus personne pour venir fleurir sa tombe. Il n'y avait déjà plus grand monde à son enterrement.

Un peu plus loin, Antoine trouva la tombe de l'ancien fossoyeur. Le premier homme qu'il ait enterré, celui qui lui avait en quelque sorte cédé le cimetière. Antoine avait ri à l'idée que le fossoyeur n'avait pas été capable de se mettre en terre lui-même. Lui et ses amis avaient bu sur sa tombe et Antoine leur avait promis qu'il serait plus prévoyant.

Mais Antoine n'avait pas pu prévoir la maladie, et celle-ci avait frappé tout le monde. La tombe suivante était celle de son père. Sur son lit de mort, il avait appelé le prêtre pour recevoir l'extrême-onction et le lendemain, c'est le prêtre qui toussait très fort. Avec un curé malade et un fossoyeur en deuil, l'enterrement avait été difficile pour tout le monde.

Continuant son chemin, Antoine trouva sa femme. Il se pencha vers elle, la caressa, embrassa la pierre froide qui la recouvrait. Au moins, il savait qu'il l'aurait toujours près de lui, de toute façon on n'y pouvait rien. Et d'ailleurs, qu'aurait pu faire Antoine contre cette épidémie qui n'avait pas voulu de lui ?

Juste à côté de lui se trouvait la dernière tombe, taillée à la hâte et avec l'épithaphe gravée maladroitement : « Ci-gît Antoine, fils digne, mari aimant et fossoyeur prévoyant. » La pleine lune se leva sur le cimetière vide de tout vivant.



Une lettre de rupture

Lettre de rupture

Clément

Mon très cher « petit patron »,

Assure-toi avant de lire cette lettre que tu es bien assis au fond de ton confortable fauteuil, que tu ne seras nullement dérangé et que ton pacemaker est bien réglé !

Voilà quelque temps que j'envisage cet instant et le voilà, il est là, devant moi, prêt à surgir. Aujourd'hui est un jour à marquer d'une pierre blanche dans ta vie, car c'est aujourd'hui que je décide de faire ma renaissance de l'après toi, de l'après nous, de l'après nous trois. Fatiguée et lassée de ces longues années passées à tes côtés mais toujours tapie dans l'ombre, d'être celle qui n'a droit qu'à des instants volés avec toi, de n'être à tes yeux que cette éternelle diva cachée aux yeux de tous.

C'est ce jour que ton petit papillon a choisi pour te balayer d'un battement d'ailes. Comprends bien que je ne supporterai plus une minute de plus cette situation de maîtresse effacée. Alors, prépare-toi à être marqué mais bien différemment d'avant... Qu'elles sont loin les douces et belles années où tu es venu me chercher sur les trottoirs de Cowboy Street à Bangkok pour me faire découvrir l'Europe. Elles me paraissent aussi irréelles et inconsistantes que les vaines promesses que j'ai trop longtemps écoutées. Tu m'as tout offert, tout payé (surtout moi au début) et tout appris, à présent, il est temps pour moi de tout te rendre...

De nos débuts idylliques à notre fin que j'imagine pour toi tragique, seize années ont coulé. Seize années durant lesquelles tu n'auras fait que mentir ; à ta femme d'abord, à moi ensuite, à toi enfin et surtout. Voyages d'affaires mensuels pour conquérir l'Asie et ses marchés émergents durant lesquels nous avions fort à faire toi et moi dans ta suite 702 de ton hôtel Intercontinental. Je dois dire que tu m'as habituée à une certaine constance, six mois après notre rencontre, c'est à l'hôtel Intercontinental de la rue Scribe que tu m'entrevoyais de 12 à 14 ou de 18 à 20 heures, suite 702 toujours, quel glamour ! Agréable logis pour une fille des rues, mais trop fier et trop désireux de montrer ta toute-puissance, tu m'as installée quelques mois plus

tard dans cette maison cossue sur les hauteurs de Montmartre. Plus près de chez ta femme, en somme plus pratique!

Rassure-toi, il ne restera rien de tout cela. Je te rappelle que notre contrat de mariage établi le sept juillet deux mille sept (eh oui 07/07/07, triste symbole, un an trop tôt pour moi) en la magnifique ville d'Amsterdam stipule que la maison du 08 rue Chevalier de la Barre (qu'il te sied à merveille ce nom de rue à la con) 75018 Paris est l'entière propriété de M^{me} Kimy Le Pellistan et qu'elle le restera même en cas de rupture du présent acte. D'ailleurs, prise dans l'emballement de nos émois, je n'ai jamais eu la curiosité de savoir ce que tu avais prétexté à ta femme ce week-end-là, pour aller te marier en Hollande à une femme thaïlandaise du troisième sexe? Peu d'importance aujourd'hui. Tu auras bien plus de mal à justifier les clichés de nous deux déguisés que j'ai joints aux copies de ce courrier qui sont parties aux adresses suivantes (quand on fait les fous, en froufrou, comme tu aimes; et puis celles où tu es comme dans ta jeunesse: costume cuir cravache, cuir contre costume cravate; et enfin celle où tu regardes lié et agenouillé le miroir où l'on me voit derrière!):

M^{me} Brigitte Le Pellistan, 19 rue Caulaincourt, 75018 Paris (Et oui, bien moins sexy que Kimy, mais bon elle sait attendre sagement en silence!)

Siège social Totam, direction générale, 92009 La Défense Cedex (Peut-être que ça rappellera certains souvenirs à tes collaborateurs qui étaient là lors de notre première nuit à Bangkok!)

M^{lle} Manon Le Pellistan, 31 rue Gabriel Péri, 92300 Levallois Perret (Papa est un bon père, tu vas voir ma chérie)

Voilà ce qui arrive mon cher petit patron quand on croit pouvoir acheter la liberté des gens à coup d'euros, à coup de mensonges et d'illusions déçues. Rassure-toi, après cela, tu n'entendras plus parler de moi, ton petit papillon s'envole retrouver sa Thaïlande natale munie de ton capital et démunie à jamais de ses rêves de diva adulée.

Le carnaval des nouvelles ne saurait s'achever sans son traditionnel feu d'artifice.

Je suis séropositive.

Tu as le sida.

Kimy (ton petit papillon d'Orient).



Illustration de Lucille Mendonca.

Vive le vent

Félix

Cher Père Noël,

Cette année, je ne te demande rien. De toute façon, je sais très bien que tu vas tranquillement passer le réveillon au pôle Nord comme tous les ans, en compagnie de tes phoques et de tes lutins, un verre de cognac à la main. La supercherie ne marche plus, j'ai tiré un trait définitif sur la Porsche que j'attends depuis dix ans.

Il était pourtant bien doux de vivre dans la certitude que quoiqu'il arrive les cadeaux abonderaient au pied du sapin le soir de Noël, que tu comblerais aveuglément mes souhaits et que tes lignes de production étaient déconnectées des marchés mondiaux, si sensibles à la conjoncture économique. Je m'étais même convaincu que ma Porsche arriverait le jour voulu.

Maintenant, je crains à tout instant pour les SICAV de mes parents et je me tiens sage les quatre semaines de l'Avent. Ma liste de cadeaux s'élabore progressivement en tenant compte de l'humeur familiale du moment, de la probabilité d'un avancement de mon père dans les deux prochains mois, du cours en bourse de la société qui l'emploie et du prix du fuel domestique. Comme prévu, mon instituteur, suivant docilement les directives pédagogiques du ministère, a souligné avec emphase dans mon bulletin scolaire la tendance positive qu'ont pris mes résultats en toute fin de trimestre et a balayé sous le tapis la flemmardise systématique qui en a caractérisé le reste. Il n'y a plus qu'à accrocher ingénument la traditionnelle chaussette à côté de la cheminée pour que la mise en scène soit parfaite et que toute la famille réunie une fois l'an célèbre ce « miracle de Noël » qu'ils invoqueront jusqu'à l'écoeurement.

Je prendrai soin de demander à quitter la table au bon moment pour laisser le temps à « Papa Noël » de faire une visite éclair et je ferai mine en revenant, les yeux écarquillés, d'assister à un nouveau miracle.

Tu recevras peu de temps après ce courrier ma véritable « lettre au Père Noël » que je prendrai soin de rédiger ostensiblement avec toute la candeur et l'innocence qui siéent à un enfant de mon âge.

Tu pourras la mettre dans ta chaudière à bois écolo avec toutes les autres, à moins que tu n'en fasses une étude marketing pour arrondir tes fins de mois. Mais celle que tu as sous les yeux en ce moment, encadre-la au-dessus de ton lit, au milieu des dizaines de dessins débiles de rennes envoyés par des milliers de gentils enfants pour décorer ta chambre.

Signé : Un enfant désillusionné.



Narcisse

— Charles-Pierre —

Franchement, j'y pige plus rien. Heureusement que t'es là Bruno, tu sais. Mais même. Je me sens tout seul. On s'entend bien, t'as les mots en général. Toujours même. Au fond, là, tu vois, on se comprend. Enfin, je crois. Tu te sens à ta place, franchement ? Ouais, moi non plus. J'ai le vague à l'âme et le mal de mer. Je me sens cerné par les cons. Je dis les cons parce que je suis aigri, hein. Ce sont plutôt les honnêtes gens. Mais j'arrive pas à être moi. Je fais très bien semblant, je ris, je m'amuse, je sors avec. Je fais rire. Ce sont des cache-misère. Rien de cela ne me fait vivre, putain. J'existe, c'est tout. Ça ne me suffit pas pour être heureux, je comprends pas.

J'ai croisé des paumés de mon acabit sur mon chemin. Des plus vieux. Ça rassure pas beaucoup. Ils te disent que cela a fini quand ils l'ont rencontré ou que rien n'a changé en quarante ans.

Quand j'étais ado, je croyais que j'aimais être seul. J'aime toujours être seul. Mais c'est plutôt que je n'ai pas grand-chose à faire avec les autres. C'est un peu triste. Fut un temps j'ai eu un peu de culpabilité à être différent. Mais en fait je suis plutôt content. Je sais pas ce que t'en penses, Bruno, mais sans être un saint je crois que j'suis pas trop méchant. J'suis né avec de l'empathie et j'crois même avoir un petit fond altruiste. Ouais, non. En fait t'as raison, j'ai trop conscience des tenants et des aboutissants de ma vie, contrairement à d'autres. Et du coup, des choix qu'on peut se permettre parce qu'on ne se rend pas compte de leurs conséquences, je me les interdis. Je suis plus libre et je peux donc être plus probe mais je n'en suis pas plus heureux. Drôle de lot de consolation.

Bon j'te laisse, j'en avais gros sur la patate, ça m'a fait du bien de parler avec toi. On se revoit bientôt, hein ?

— Et alors ?

— Il a ouvert la fenêtre et a sauté.

— Il aurait fallu l'interner tout de suite dans une zone plus sécurisée. Regarde-le parler à ce Bruno alors qu'il est tout seul dans la pièce.

— Il avait vu la caméra et s'est offert un joli testament, peut-être.

— Non, non. Des cinglés, j'en ai vu depuis que je suis en psychiatrie. Celui-ci était vraiment gratiné.

— Probablement, dis-je en haussant les épaules.



Lettre de Thierry Mulard datée du 12 mai 1942

Antoine

Prison de la santé
Service de censure
Lettre de Thierry Mulard datée du 12 mai 1942

Ma chère Marie, mon amour, Voilà un an que je suis enfermé par les Allemands. Ils sont sévères mais je tiens le coup. Ils osent me traiter d'assassin après ce qu'ils ont fait à notre pays! Je ne t'ai pas écrit pour parler de ça, de toute façon tout était déjà dans les 34 lettres que je t'ai écrites.

Non, je t'écris aujourd'hui car tu n'es jamais venue me voir, tu ne m'as jamais écrit la moindre lettre. Pourquoi Marie? Pourquoi? Pourquoi une telle fraîcheur entre nous, alors que nous allions nous marier? Je sais bien ce que tu me reproches, et je n'aurais jamais dû lever la main sur toi. N'empêche, je pensais que tu comprendrais. La vie est difficile ces temps-ci tu sais. Et tout ce que j'ai fait je l'ai fait pour toi Marie, pour notre couple, pour l'enfant à naître. Je suis désolé, sincèrement.

J'aurais tué pour toi, Marie, tu le sais. Depuis ce jour où une gamine aux yeux clairs a débarqué à Paname avec son rire si communicatif je t'ai pris sous mon aile. Entre nous, c'était à la vie, à la mort. Je pensais pas que l'arrivée des Allemands allait changer ça.

J'espérais vraiment que tu me pardonnerais. Que Franz m'en veuille pour cette histoire de Feuerwaffe je comprends. Mais toi? Toi, Marie, toi, tu sais bien que je n'avais pas le choix! Et j'ai fait de mon mieux pour te rendre la chose plus facile.

Je savais que je finirais ici, parmi tous ces assassins et ces violeurs, mais je pensais que tu serais là pour moi. Si tu étais là, Marie, je serais fort, je leur tiendrais tête. Je n'avais pas le choix, c'était le seul moyen de sauver notre amour. Mais si tu ne veux pas le comprendre, tant pis. J'ai tout perdu.

Adieu Marie, je t'ai bien aimée tu sais.
Ton Thierry.

Note du censeur :

Le détenu Thierry Mulard s'est suicidé le 13 mai 1942. Il avait été emprisonné suite au double meurtre de Marie Roland et de Franz Wettstein.



Illustration de Sandrine Ngo.

Un moment agréable

Le moment que j'aimerais revivre...

Clément

Nous sommes tous là, vous dire combien, je ne saurais pas, mais la foule est sans limite. Entouré d'inconnus qui peuvent être à loisir Guillaume, David, Nicolas ; Sophie, Virginie ou Alexandra, je me sens vivre comme jamais auparavant. L'excitation est palpable, pour nous tous, c'est la toute première fois. Nous sommes novices, jeunes, beaux et en bonne santé ; prêts à affronter la folle nuit qui nous est annoncée.

Nuée d'un groupe qu'on appelle communément les têtards fêtards s'est donnée rendez-vous ce soir pour une soirée qui s'annonce mémorable. L'après-midi, déjà, nous avons senti monter la tension, on sent que quelque chose d'inhabituel se trame. Microcourants électriques qui flottent dans l'air ambiant, pesant, lourd et surchargé, nous attendons la décharge !

Jusqu'à 23 heures, rien d'exceptionnel à signaler, si ce n'est quelques-uns qui commencent à trouver le temps long, seuls dans leurs coins. L'ennui ; générateur de vice. Ils semblent pressés d'en découdre. Cette non-action est contagieuse, c'est l'ensemble de l'assemblée qui paraît désormais assommée ; statisme instable, enthousiasme dégénèrescent, relâchement empli d'angoisses. Que va-t-il se passer, quand cette fête va-t-elle se lancer, on a quand même pas fait tout ce chemin pour se faire chier comme des rats morts. « En même temps, une bonne teuf, ça démarre jamais avant 2 ou 4 heures du mat » me glisse mon voisin à crête qui semble lui aussi quelque peu perplexe, mais non encore désabusé.

Tous nichés au fond de nos tenues d'apparat, nous sentons enfin les premiers frémissements se profiler, les premières exaltations sensorielles se font sentir. La température monte à mesure que nous nous emballons, il fait chaud, nous sommes tous blottis les uns contre les autres, chaleur du contact de corps qui s'entremêlent dans cette salle en ellipsoïde. Putain, enfin, on peut se lâcher pleinement, se laisser aller en rythme. Une inconnue me crie à l'oreille : « Je sens qua ça va le faire, j'ai le feeling, je suis trop alive ! Cette fois, c'est sûr, c'est bel

et bien parti, nous faisons corps, unis par l'ivresse, nous partageons le même stimulus.

Les heures défilent, l'atmosphère devient suffocante, les cris de la plèbe déchirent l'air moite en lambeaux. Les corps s'effleurent, les verres se vident, les regards se perdent pour laisser place aux instincts primaires. Masse animée, exaltée qui vrombit en cœur. Malgré la cohue, mes yeux se posent sur elle, pensée embuée de vapeurs troubles, dans une autre vie, nous aurions pu écrire une histoire, d'une heure, d'une nuit, d'un an ou d'une vie. Éclair de conscience sur ma condition, je repars à la fête.

Zip mécanique, gémissements phalliques, lumière stroboscopique qui fend ce lieu plongé dans le noir, la soirée répond à tous mes espoirs. Les esprits s'endiablent, oppressements, sueurs (chaudes ou froides), mouvements incohérents, on s'entrechoque, on tangué, lacet, roulis, les têtes tournent... Quelles drogues nous meuvent ? Qu'importe, on marine, à l'aise dans ce bouillonnement aussi visqueux que brûlant. L'ambiance est apocalyptique, une énergie démesurée se dégage de ces êtres au bord de la fusion, mouvements désordonnés de masse d'une foule à l'instinct grégaire, nous sommes aux frontières de l'explosion. Éros plane au-dessus de nos têtes.

Soudain, l'alarme à incendie résonne à tue-tête, perce nos oreilles. Pour nous tous, direction la sortie. Une seule issue, deux salles bondées à évacuer. L'empressement est délirant, c'est l'instinct de vie qui nous guide vers l'extérieur. On se piétine, on se pousse, on hurle, nous sommes déjà, sans le savoir vraiment, tous en compétition. Le couloir pour nous conduire au-dehors est beaucoup trop étroit, on ne sortira pas sans fracas. Happé par le désir de sortir, on dévale cet immense couloir étriqué à une vitesse vertigineuse, devant nous des chefs de file nous guident dans la pénombre, derrière nous le peuple pousse en bloc. Je suis hors d'haleine, j'entrevois enfin le bout du tunnel, et là nous sommes bloqués, invités à attendre le déverrouillage des portes pour sortir, vent de panique sur une assemblée, agglutinée, débordante, agitée, prête à jaillir... L'attente est interminable, l'air brûlant, nous sommes culbutés par vagues lancinantes, régulières et violentes. Impossible de rester immobile plus longtemps, des gens meurent écrasés contre ces maudites portes.

À cet instant, déraison fait loi, nous sommes des millions, la force émane d'en bas, on force les portes de sortie vaille que vaille, on veut

vivre, impensable de crever là ! La poussée d'un est infime, le groupe est tout puissant. Principe d'émergence. Les verrous cèdent... Un dixième de seconde où le temps est suspendu, un flot surcontraint retrouve les chemins de la liberté dans un rôle animal, puissant, révolutionnaire. Le flux que nous formons tous ensemble gicle dans une communion gracieuse hors de toi mon futur père pour plonger dans ton océan de bonheur, toi ma future mère.



Pénombre

Romain

Ma chambre est plongée dans le noir... Pour la première fois depuis un bout de temps, aucune sonnerie de réveil ou de portable, aucun bruit de chantier ou voisin aux horaires étranges n'est venu troubler mon sommeil. Souriant dans les ténèbres, j'inspire profondément, savourant l'instant.

Il fait plutôt bon dans mon appart, mais il fait encore meilleur sous la couette, et je m'y attarde le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité. J'en profite pour chatouiller du bout du nez ma compagne encore endormie. Nouveaux sourires, câlins encore embrumés de sommeil, et un bon quart d'heure plus tard, je me décide à quitter mon lit. En tâtonnant, je tente de mettre la main sur un short, un pantalon, bref, un truc pour me couvrir un peu. Mes doigts se referment sur une serviette de bain... Ça fera l'affaire. Ainsi vêtu, je m'avance courageusement vers la fenêtre.

Les volets sont encore clos, mais quelques fins rais de lumière filtrent sur le côté et plongent dans ma chambre. Dans cette pénombre, je m'étire copieusement avant de saisir la manivelle qui permettra de relever ces stores. Un soleil orangé apparaît un peu au-dessus de l'horizon. Pas un seul nuage dans le ciel. La journée s'annonce bien. Pour la première fois depuis mon réveil, je jette un œil à mon portable pour y trouver l'heure. Il est 17 h du matin, je me lève.





Illustration de Sandrine Ngo.

Une brève rencontre

Brève rencontre

Romain

Il doit être un peu moins de cinq heures du matin. Une pluie fine s'est mise à tomber, et accompagné d'un couple d'Italiens, j'ai trouvé refuge sous un porche d'un immeuble tout proche. Grelottant dans le froid, nous attendons tous les trois le bus de nuit qui nous ramènera chez nous. Dernier épisode d'une sympathique soirée chez des amis qui n'ont malheureusement pu tous nous héberger.

La silhouette imposante d'un bus se dessine soudain dans l'étrange ballet des phares des véhicules qui défilent en ce soir de novembre. Un bruit de moteur, des portes qui s'ouvrent, la lumière crue des lampes à l'intérieur. J'entre, salue le chauffeur, valide mon titre de transport et cherche une place des yeux... À cette heure, c'est plutôt les sièges occupés qui se font rares.

La chaleur et la fatigue commencent à agir. Je ne sais pas depuis combien de temps j'observe les gouttes d'eau courir sur la vitre, s'éviter et se mélanger les unes aux autres. Des gens montent et descendent au rythme des arrêts de bus, respectant tous un consensus tacite pour préserver le calme ambiant. D'ici une demi-heure, je devrais être chez moi.

Le bus s'arrête à nouveau. Mes yeux sont toujours rivés sur la vitre et s'attachent je ne sais trop pourquoi à certains éléments du décor. Quelques bruissements m'indiquent que quelqu'un vient de s'installer à quelques sièges de là. Sans trop y réfléchir, mon regard se porte sur les reflets qui se dessinent sur la vitre. Une silhouette féminine, les cheveux clairs, un visage assez fin... Cet échange n'aura duré que quelques secondes, mais il y a quelque chose... Quelque chose de subtil, une beauté dans ses traits à laquelle je suis sensible.

Le bus redémarre et je retourne timidement à ma contemplation des gouttes de pluie sur la vitre. Le regard dans le vague, je reporte peu à peu mon attention sur l'agréable image qui s'attarde dans mon esprit. Je ne saurais dire ce que c'est, mais quelque chose me plaît chez cette inconnue. Je risque un coup d'oeil dans sa direction ; ses yeux sont déjà posés sur moi. L'espace d'un instant, nos regards se

croisent. Nous nous dévisageons. Puis elle détourne les yeux alors que le début d'un sourire commence à se dessiner sur son visage.

Le voyage se poursuit. J'ose de temps à autre un regard vers la jeune femme qui semble faire de même. Ces échanges silencieux se font un peu plus longs, les sourires qui les suivent un peu plus francs. C'est presque avec regret que je la vois porter la main au bouton « Arrêt demandé ». Quelques instants plus tard, elle se lève, ajuste sa veste et se dirige vers la sortie. Nos regards se croisent une dernière fois. Nous n'aurons pas échangé un seul mot.

Le bus est encore arrêté. Quelqu'un vient de monter et semble négocier avec le chauffeur. La belle inconnue a contourné le bus par l'arrière et vient de réapparaître dans mon champ de vision. Elle s'élançe d'un pas rapide pour gagner l'autre côté de la rue, traverse une voie, presque deux... Je ne saurai jamais si elle aurait pu éviter cette voiture. Je ne saurai jamais son nom. Je crois juste qu'elle n'a pas eu le temps de souffrir. Heure du décès : 5 h 18.



Hélène

Antoine

Tout est allé très vite. J'ai pas vraiment compris comment on en était arrivés là tous les deux. J'étais dans ce bar avec des potes depuis environ cinq demis, dans not' bar. Elle s'est pointée, seule, en roulant des mécaniques avec son badge du MLF. Nos regards se sont croisés et comme l'a dit le Tondu, « ça a fait des éclairs ».

Au bout de cinq minutes elle a commencé à me chauffer, comme ça, devant mes potes. C'était pas classe : j'ai une fiancée. Elle le savait. Tout le monde me connaît dans le coin, et tout le monde connaît encore mieux ma fiancée, parce que si jamais un de ces bouseux osait poser un seul œil sur elle, je lui aurais crevé les deux. Et pour être sur qu'il bouge pas avant je lui aurais cassé les deux bras, les deux jambes, et le cinquième.

Enfin bon, j'avais une fiancée quoi. Mais j'étais un mec bordel, elle le savait, et elle en profitait, la garce. Deux demis et quelque plus tard on était contre le flipper, enfin, surtout elle. Je lui ai bien proposé d'aller dans ma caisse, mais elle a pas voulu, ça devait pas la déranger que mes potes regardent. Le pire c'est qu'elle a beaucoup insisté pour je sorte mon couteau. On croise vraiment des tarées parfois. Mais bon, si ça l'excite. . .

Au début j'ai quand même eu un peu de mal à gérer l'affaire, avec tous ces gens et toute cette bière. J'ai beau jouer les durs j'ai quand même pas l'habitude. De toute façon j'avais pas le choix, j'allais pas passer pour un guignol impuissant devant ma bande. J'aurais encore été obligé de casser deux dents au tondu pour montrer que c'était encore moi qui cognais le plus fort.

En fait on s'y fait vite, pour peu qu'on rentre bien dans l'truc et qu'on oublie qu'y a des gens autour. C'était pas si différent des bastons, faut pas voir le reste du monde, se concentrer, taper en rythme, et à la fin, avec un peu de chance tu l'auras bien baisé.

J'ai quand même pas trop aimé le coup du couteau. Ça fait une main de moins pour palper, et j'aime bien ça, palper. Heureusement qu'elle y mettait du sien, J'en avais jamais vu une se fatiguer autant. Elle tortillait plus du cul qu'une bigote pour entrer au paradis. Sans

compter les cris qu'elle poussait. Ça m'a toujours motivé une gonzesse qui sait communiquer.

Enfin bref tout s'est bien terminé.

L'affaire finie j'ai continué de la maîtriser, le temps de reprendre mes esprits. Elle m'avait essoufflé, la garce. Haletant, j'ai pas pu m'empêcher de lui sortir un « alors, heureuse ? » Elle m'a giflé, cette conne. Je riais trop pour la retenir alors je l'ai laissé partir. Dédé et le Tondu qu'avaient pas encore pipé mot l'ont coursée jusqu'au parking. Faut dire qu'ils avaient pas encore tiré leur coup, eux. Moi je suis retourné tranquillement au comptoir.

Mon demi était éventé.

Chienne de vie.



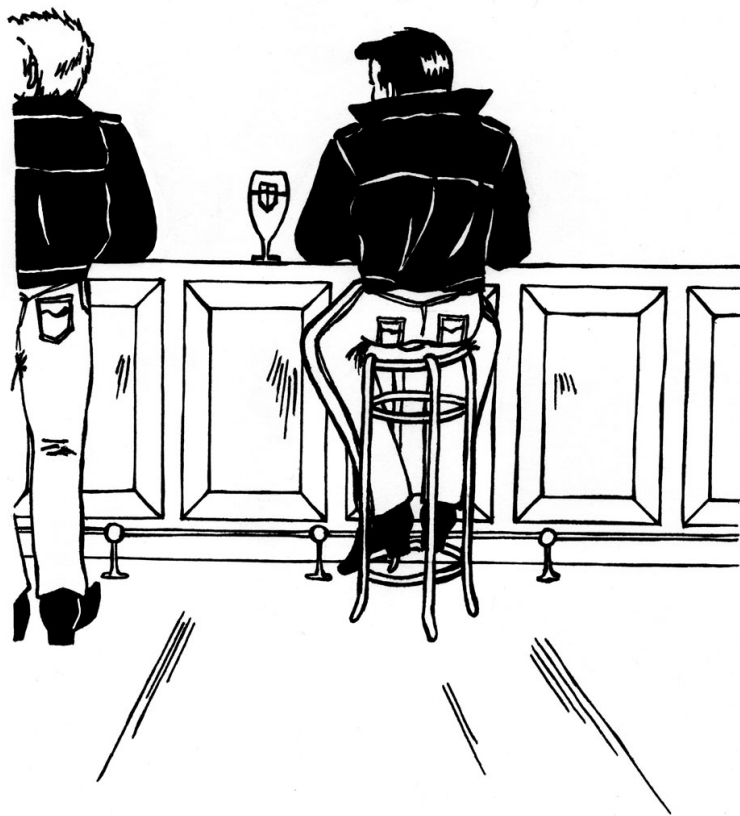


Illustration de Claire Delen.

Il était là et ne regrettait pas son geste

Tentation

Antoine

Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Elle était là et ne regrettait pas son geste.
Elle l'a entouré de ses bras, puis embrassé.
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Il lui a donné son amour puis le reste,
Elle l'a accepté comme une fatalité
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Elle était là et ne regrettait pas son geste.

Elle était là et ne regrettait pas son geste.
Elle l'a entouré de ses bras, puis embrassé.
Elle a déboutonné son col de ses doigts lestes,
Elle était là et ne regrettait pas son geste.
Elle mit dans la balance jeunesse et beauté,
Lui hésita bien quelque instant, comme un test.
Elle était là et ne regrettait pas son geste.
Elle l'a entouré de ses bras, puis embrassé.

Elle l'a entouré de ses bras, puis embrassé.
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Ils se sont retrouvés tous les deux enlacés,
Elle l'a entouré de ses bras, puis embrassé.
Sa main commença alors à se balader,
Sa chemise en fut vite toute dégrafée,
Elle l'a entouré de ses bras, puis embrassé.
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé.

Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Il lui a donné son amour puis le reste,
Ils furent bien vite tous deux déshabillés.
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Il prit le dessus, guidant chacun de ses gestes,
Tout comme depuis quinze ans il savait la guider.
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,

Il lui a donné son amour puis le reste.

Il lui a donné son amour puis le reste,
Elle l'a accepté comme une fatalité.
Elle ne s'attendait pas à ce qu'il se déleste,
Il lui a donné son amour puis le reste,
Et d'un coup les va-et-vient se sont arrêtés
Il se retira avec l'air qu'elle déteste.
Il lui a donné son amour puis le reste,
Elle l'a accepté comme une fatalité.

Elle l'a accepté comme une fatalité,
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé.
Elle est restée là, immobile, seule, allongée.
Elle l'a accepté comme une fatalité.
Lui s'est tout de suite relevé et rhabillé,
Réprimant une larme de culpabilité.
Elle l'a accepté comme une fatalité,
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé.

Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Elle était là et ne regrettait pas son geste.
Elle l'a entouré de ses bras, puis embrassé.
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Il lui a donné son amour puis le reste,
Elle l'a accepté comme une fatalité.
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé,
Elle était là et ne regrettait pas son geste.

Elle était là et ne regrettait pas son geste,
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé.
Alors que depuis quinze ans elle le déteste,
Elle était là et ne regrettait pas son geste.
Sa seule école était l'école des peignées,
Elle ne connaissait même pas le mot inceste.
Elle était là et ne regrettait pas son geste,
Sans vraiment savoir comment c'était arrivé.



Illustration de Lucille Mendonca.

Dehors

Simon

Tant de temps passé à vivre dans l'oisiveté. Des mois, des années, des siècles peut-être. D'aussi longtemps qu'il se souvenait, Georges n'avait jamais eu à s'inquiéter des préoccupations matérielles que le commun des mortels partage. Il avait passé son existence entière à se prélasser mollement, nu dans sa chambre. Les jours et les nuits se succédaient sans incidence autre sur la vie de Georges qu'un léger changement de teinte des rideaux toujours tirés de son appartement.

Se nourrir, se loger, Georges n'en avait cure. Tout coulait de source chez lui. Le monde semblait avoir été conçu pour la seule satisfaction de son confort individuel. Il ne se rappelait pas avoir habité ailleurs que dans sa chambre actuelle, ni même d'avoir ne serait-ce qu'une fois ouvert la porte qui le séparait de l'extérieur. Il vivait là à titre gracieux. Tout du moins, c'est ce qu'il supposait, vu que personne n'était jamais venu lui demander de rendre des comptes. D'ailleurs, comment aurait-il pu payer ? Georges n'avait jamais travaillé. Il n'en avait pas besoin. Même pour se sustenter, Georges ne faisait aucun effort. Régulièrement, des repas complets arrivaient prémâchés par un conduit prévu à cet effet.

Georges ne possédait aucun livre chez lui. À bien y réfléchir, il n'était pas bien sûr de savoir lire, après tout. Pas de télévision, pas de radio. La seule musique qu'il entendait venait de chez ses voisins. En fait, mis à part sa propre voix, les seuls sons qu'il entendait étaient ceux qui filtraient au travers du mur le séparant de ces mêmes voisins.

D'aucuns auraient pu dire que Georges vivait dans une prison. Georges aurait acquiescé, si seulement il avait eu écho d'un quelconque avis extérieur. Il vivait dans une prison. Une prison de rêve. Et il l'aimait, sa prison. Manger, boire, évacuer, dormir. Il ne s'ennuyait même pas. La plupart du temps, il laissait son cerveau vagabonder, s'imaginer son propre monde. Dans celui-ci au moins, les seules règles en vigueur étaient les siennes. Pourquoi être esclave quand on peut être démiurge ?

Georges était bien, dans son cocon, à ne se préoccuper que de lui-même. Dehors, tout semblait si violent, si arbitraire. Enfin, c'est

ce qu'il supposait. Combien de fois avait-il eu à endurer l'ébranlement soudain de tous les murs de son habitation ? À chaque fois, ça s'arrêtait de la même manière que ç'avait débuté. D'un coup. Sans prévenir. Un séisme ? La guerre ? Peu lui importait. Georges était chez lui, au chaud et à l'abri, et il comptait bien le rester. C'est ce qu'il avait longtemps cru, en tout cas. Depuis quelque temps déjà, une curiosité irréfléchie avait commencé à germer dans son esprit, qu'elle entreprenait d'envahir petit à petit. Dehors.

Les tremblements étaient devenus très fréquents, désormais. Plus courts, et plus violents. Mais Georges ne s'en préoccupait plus. Dehors. Il fallait qu'il y aille, qu'il sache ce qui se tenait au-delà de sa porte. Dehors. La pensée était maintenant omniprésente. Ses voisins criaient de plus en plus fort. Malgré les coups répétés que Georges assénait au mur, les voix ne cessaient plus. Une respiration rauque et profonde accompagnait le tout. Si Georges allait dehors, il pourrait aussi découvrir ses voisins, et connaître leurs problèmes. Sa décision était prise. Tant de temps passé à vivre dans l'oisiveté. Des mois, des années, des siècles peut-être. Georges ouvrit violemment la porte, et franchit le seuil. Dehors.

Il était là, et ne regrettait pas son geste. Ses yeux depuis trop longtemps coupés du jour peinaient à rester ouverts devant l'éblouissante lumière blanche. Georges sentit l'air frais caresser ses joues. En lui, les émotions se battaient. La joie d'enfin découvrir l'extérieur. La rage de n'avoir pas osé sortir plus tôt. Il hurla. Quelqu'un répondit, mais Georges ne pouvait pas le comprendre.

— Félicitations, c'est un garçon !





Illustration de Sandrine Ngo.

Aujourd'hui Youki est mort. Que fait-on d'un caniche de 12 ans lorsqu'il meurt ? Je l'ai mis dans un sac-poubelle. Belle dernière demeure. Je pleurais. Je me demandais s'il pourrait rejoindre ma femme, là-haut. Elle serait contente. Je m'habille, me voilà endimanché. Il y a bien longtemps que ça n'avait pas été nécessaire. Ma canne dans une main, Youki dans l'autre, je descends aux poubelles. Mon corps me force à prendre l'ascenseur, évidemment.

Je connais cet escalier par cœur, voilà 20 ans déjà qu'on avait emménagé ici, pour notre retraite. Aux poubelles, la lumière ne marche toujours pas. Je peste. Mes enfants me disent que je m'aigris. Ils me le disent lorsque je les vois, lorsqu'ils me répondent au téléphone. Avec qui pourrais-je encore bien parler ?

Ça y est. Youki est dans la poubelle. Il repose entre un pot de yaourt et une boîte de pizza. Elle devait être au petit étudiant du dessus, celui qui me sourit et qui m'évite.

Marche arrière, je reprends l'ascenseur. J'appuie sur le 5. Ce n'est pas mon étage ; c'est l'accès au toit. Je suis sur le toit, il fait beau. C'est l'été. Je suis seul. Je marche. Un pied, puis l'autre. Dans le vide. 9,81.



*Une aventure de Ducon Lajoie,
roi des beaufs*

Ducon Lajoie et les chocolatines

— Antoine —

Bong, aloreuh on a dit :

Nong : Garcia

Prénong : Catheurine

Professiong : braveuh gérante d'une boulangerie

Sujet de la plaingte : dégradatiông / coups et blessures / menaces de maure

Caumme je vous l'ai dit, poursuivit Catherine fort agacée avec un non moins fort accent toulousain, c'est entièremeng à cause de ce cong de Parisieng qui appelle pas les chauses par leur nong.

Le commissaire lui prit la main, et la rassura sur un ton plus doux, mais avec un accent plus fort : Bieng sûre, M^{meuh} Garcia, bieng sûre. Mais vous savez bieng que ces cong y veulent pas qu'on écrive ce genreuh de chauses sur les plaingtes. Reprenez calmemeng, silevouplaît.

Bon, c'était vers dix heures, la période creuse à la boulangerie. J'étais tranquillement en train de lire un magazine quand cet escogriffe a pénétré ma boulangerie !

« Vous pouvez parler normalemeng M^{meuh} Garcia, y faut justeuh pas metteuh de vilaing mauts »

Bieng. Il avait l'aire très bête. C'est pas un gros mot au moing ? Dès qu'il est entré, ce gros obèse de Ducong Lajoie m'a tout de suite paru désagréable. Avec ses petits yeux tout boudinés et son gros ventre, même son T-shirt « Pastis un jour, pastis toujours » avait l'air ridicule. Pourtant il est bieng, heing ? Vous savez, celui des quarante ans, mon cousaing a le même et il fait des ravages avèque au balle des pompiers.

Enfin bong ce gros bouffi est venu juste pour me raconter des âneries. Pendant dix minutes y m'a dit qu'il voulait acheter du paing au chocolat. J'avais beau dire que ça s'était jamais vu, que je pouvais lui vendre du paing, mais que pour le chocolat il devait aller voir au Casino d'en face, il n'en démordait pas.

Et là il a commencé à monter sur ses grands chevaux de Parisieng, à dire qu'on était tous rieng que des sous-développés, alors moi je me suis pas laissée faire. Faut pas me la raconter à moi ! C'est pas passequ'il vieng de la capitale qu'il peut se croire tout permis.

Pendant que nous échangeions quelques argumang, ce bong M. Signaulès est arrivé, caumme tous les mataings pour venir chercher son saque de chocolatines que je lui mets de côté. Ce malotru de Ducong Lajoie n'a pas pu s'empêcher de l'interpeller dès son arrivée.

Et puis vous connaissez M. Signaulès, c'est un homme, un vrai. Il allait pas se laisser marcher dessus par ce gros tas de graisse parisienne.

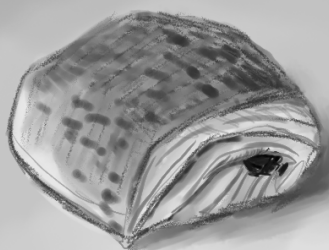
« Vautreuh langage M^{meuh} Garcia, vautreuh langage »

Mais M. Signaulès avait pas que ça à faire, il avait un cassoulet sur le feu. Du coup je suis allée chercher le saque de chocolatines dans l'arrière-salle, remuang au passage le mieng, de cassoulet.

Quand j'ai tendu le saque à M. Signaulès, Ducong Lajoie est devenu tout rouge. Y s'est tout de suite jeté sur ce bong M. Signaulès pour lui voler son saque. Ils se sont battus caumme des chiffonniers pendant que je lui hurlais que si c'est ça qu'y voulait, il avait qu'à le demander, je lui aurais dit qu'on n'en avait plus, que c'était pas une raison pour se mettre dans des états. Enfin ils ont fait un beau tapage, Ducong Lajoie m'a détruit une vitre et trois gâteaux de communion.

Et puis vous êtes arrivé et vous avez embarqué les deux et fermé ma boulangerie, mais je vous garantis que M. Signaulès n'y est pour rieng. Hé, on pouvait pas savoir, nous, que ce gros Parisieng n'était pas capable d'appeler les chauses par leur nong.





ceci n'est pas un
pain au chocolat

Illustration de Sandrine Ngo.

5, 4, 3, 2, 1, Mise à feu.

— Charles-Pierre —

Petit, Paul avait toujours rêvé de l'espace, ce grand rien tout vide. Il avait vu Armstrong se poser sur la Lune, il avait eu des posters d'astronomie partout dans sa chambre.

Et aujourd'hui, il était dans une navette. Chef de la navette, qu'il était en plus. Il avait 33 ans, et à cet âge où certains ont eu à se faire crucifier pour atteindre la postérité, Paul n'aurait qu'à marcher sur Mars, ce qui devrait se faire d'ici quelques mois.

À cet instant, les corps de Paul et de ses coéquipiers se libéraient de la pesanteur. Il avait peur, quand même. Il avait de lourdes responsabilités. Mais il était préparé. Des milliers de fois, qu'il les avait faites les simulations. Des millions de fois qu'il les avait lus, les protocoles. Des milliards de fois qu'il s'était posé sur la planète rouge sans la moindre anicroche. Tout irait bien. Ils arriveraient à l'ISS, diraient bonjour à Sergueï, et repartiraient, un mois plus tard, pour Mars.

Le séjour dans l'ISS fut l'occasion de s'habituer à l'apesanteur. Paul ne se lassait pas de pouvoir pivoter sur lui-même si facilement et se fascinait pour l'eau, qui, ici, prenait la forme de petites sphères imparfaites et translucides. Cela l'occupa tout le mois.

Puis, il fallut partir. Un dernier au revoir à ceux qui restaient, tout le monde était un peu triste. La navette se détacha, et partit, sans un bruit, vers l'infini et au-delà. Pendant tout le voyage, les boutons du cockpit étaient restés verts, et Paul n'avait eu à gérer que des crises dans son équipe. Les psychologues l'avaient prévenu, ne plus voir la Terre en mettrait plus d'un mal à l'aise.

Un jour, était-ce un matin ou une nuit, la planète rouge se fit voir. Après une semaine en orbite, Paul et deux de ses équipiers se mirent à préparer l'atterrissage. Cela s'avérait plus compliqué que prévu, son copilote lui ayant fait remarquer que le site initialement prévu était beaucoup trop accidenté pour faire atterrir le module. Il fallait se décider vite. Paul avait très envie d'y aller, sur cette planète. Il n'avait pas envie de reculer à cet instant. Il choisit un cratère à quelques kilomètres, qui semblait plus accueillant.

Le module était parti. La descente se déroula comme prévu, mais lorsqu'ils purent voir l'intérieur du cratère, ils se rendirent compte que le semblant de plat n'était dû qu'à l'ombre projetée par la colline avoisinante. Rien n'était plat, les rochers étaient là à perte de vue. Hélas, le module étant déjà rentré dans le cratère, il ne pourrait plus ressortir. Ils étaient obligés de trouver un moyen d'atterrir. Ils n'en trouvèrent pas. La mission prit fin pour eux le jeudi 30 janvier 2014. Paul eut ces derniers mots : « J'ai triché à tous les tests de sélection pour arriver jusqu'ici. »

Les publicités défilaient maintenant à la télé, mais M. Ducon Lajoie était resté pensif. Ce documentaire l'avait troublé.

Cette soirée avait commencé comme d'habitude, pourtant. Les chips, la bière, le canapé Ikea et la télévision. Et puis il s'était trompé et avait mis Arte au lieu de M6. Peut-être que si lui aussi avait osé tricher, il aurait pu arriver là. Mourir à 33 ans et avoir son reportage pour lui tout seul. Il alla se coucher. Demain serait un autre jour. Un autre jour de chips, de bière et de canapé Ikea. Mais il était plaisant de se faire peur de temps à autre, de penser qu'on aurait pu avoir une autre vie. Qu'on aurait pu vivre dangereusement.



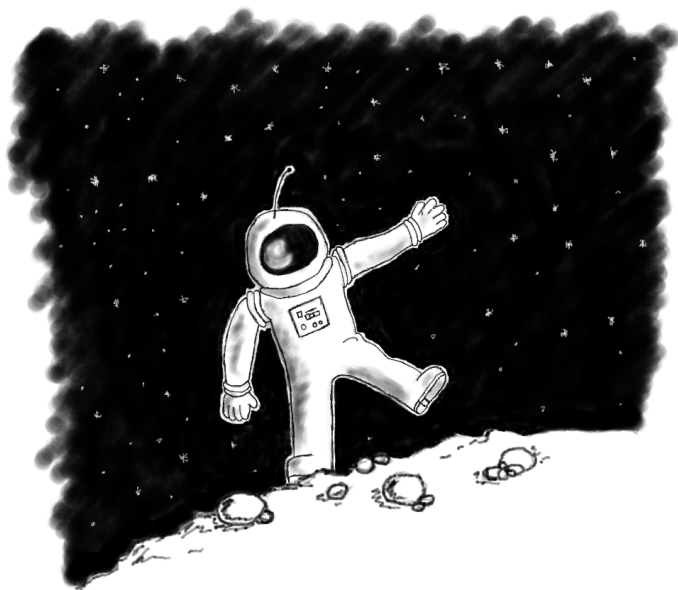


Illustration de Lucille Mendonca.

Lettre à l'inconnu(e)

Amicalement

Antoine

Cher inconnu,

Tu m'as beaucoup manqué durant toutes ces années. Je n'ai pas eu la chance de te connaître, mais je suis sûr que nous aurions été très proches. Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis. Peut-être que je leur reprochais de ne pas être toi, ou d'avoir, eux, une âme à leur côté.

Depuis ma plus tendre enfance, tu aurais été là. Tu m'aurais tout appris, je t'aurais écouté. Tu m'aurais appris à parler, même si entre nous, nous nous serions tout de suite compris. Tu m'aurais appris à faire mes premières bêtises, à ne pas avoir le vertige dans les cerisiers. Tu m'aurais appris tout ce qui peut s'apprendre, tu m'aurais montré la passion et la sagesse, mais un peu plus tard.

J'aurais grandi, on serait devenus confidents. Tu m'aurais beaucoup parlé, je t'aurais écouté. Tu m'aurais raconté les femmes infidèles et les idées qui passent. Tu m'aurais raconté les amis qui restent, et ceux qui partent, Tu m'aurais raconté l'alcool, et à coup sûr la femme que nous aurions aimée tous les deux.

J'aurais vieilli, on se serait un peu éloignés. Je me serais marié, j'aurais eu des enfants. Nous serions venus te voir de temps en temps, pour les vacances. Ils t'auraient bien aimé. Ils auraient passé leur après-midi dans les cerisiers qui poussaient devant la maison. Nous les aurions regardés, en enchaînant les apéros et les anecdotes sur le bon vieux temps.

Nous nous évitons depuis longtemps, mon ami. Mes regrets sont intacts, Aujourd'hui je me fais vieux. Je finirai bien par mourir. Et je sais que tu m'attendras là-haut. Toutes ces années perdues ne seront bientôt plus qu'un malheureux contretemps face à l'éternité que nous aurons pour nous découvrir. Aussi je serais bien ingrat de t'en vouloir, mon cher papa.

Amicalement,



Pêche en ligne

Pat

Salut à toi qui reçois cette lettre,

Tu ne prendras sûrement pas le temps de me lire, ce que j'ai à dire est sérieux. J'espère plus t'alerter que soulever ton cœur.

Je viens de Buenos Aires, en Argentine. J'ai réussi à m'extirper des favelas en me planquant dans un bateau au hasard. Aujourd'hui, dix ans plus tard, j'ai appris ta langue, travaille pour nourrir ma famille et suis même en passe d'être naturalisé français. Une école à côté de chez moi a même accepté de prendre mes deux enfants, Silvia, 4 ans, et Paulo, 6 ans, pour qu'ils soient préparés à la vie malgré leur statut de clandestins (bien qu'ils soient nés sur le sol français). Pourtant, depuis quelques jours, ma vie ici n'est plus certaine.

La situation en Argentine a dégénéré dernièrement, notamment à l'intérieur des terres, d'où vient ma femme Maria. Après que divers attentats ont eu lieu près de son village natal, ma femme a tenu à rejoindre ses parents, pour les soutenir et s'assurer de leur bonne santé, me laissant seul avec Silvia et Paulo. Aujourd'hui, le calme est revenu en Argentine, mais le passeur qui aurait dû ramener ma femme en France l'a prise en otage. Maria a pu m'envoyer une lettre dans laquelle une rançon de 20 000 € m'est réclamée.

Étant un simple pêcheur, je n'ai pas cette somme et, comme je suis clandestin, aucune banque ou ambassade n'acceptera de m'aider. Et mes enfants risqueraient d'être expulsés avec moi, dans un pays dont ils parlent à peine la langue et qu'ils n'ont jamais vu. J'ai donc besoin de toi.

Bien entendu, je ne vais pas te demander 20 000 €, seulement, si tu pouvais envoyer un don, même de cinq euros, alors ma famille pourrait être sauvée.

Merci de faire passer ce mail au plus grand nombre, je sais que cette lettre peut déranger, mais je t'en prie, c'est ma dernière option.

En attente de ta bonté,

Antoni Villas, 32 ans,
14 quai des pêcheurs,
Calais

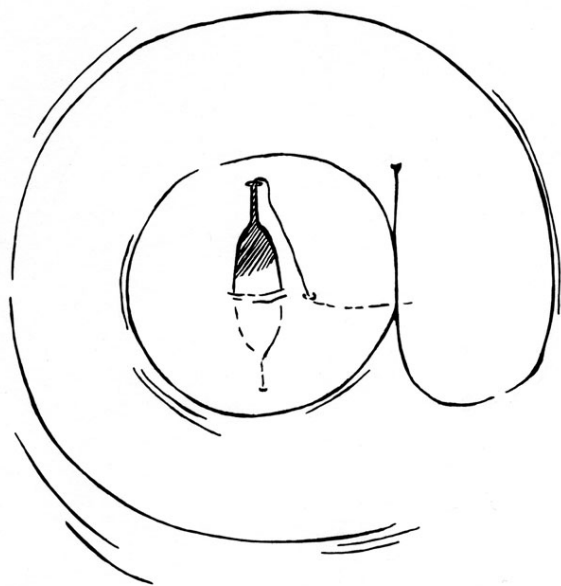


Illustration de Claire Delen.

Lettre à l'inconnu

Alexis

À toi que je n'ai jamais connu.

Je te croise mille fois chaque jour à travers les vitres du bus, à la télévision ou au supermarché, et quand dans la rue tu m'entoures, il m'arrive de me perdre parmi tes multiples visages. Malgré tout, tu passes inaperçu. As-tu peur qu'on te remarque, inconnu ? Tu remplis les gares, les cinémas et les champs de bataille. Tu nais et tu meurs chaque seconde dans l'indifférence générale, car tu es insignifiant pour la plupart de tes frères.

La nuit, j'aime regarder les lumières de la ville, car je sais que tu es là, derrière chaque fenêtre éclairée, au volant de chaque voiture et dans chaque avion qui clignote sur le ciel d'encre. C'est comme si nous partagions quelque chose et ça me donne le vertige d'imaginer le nombre d'existences que tu as. Nous nous ressemblons pourtant. Assis en face de toi dans le train, je pense à ta vie, tes loisirs et tes angoisses ; ces peurs irrationnelles qui nous prennent tous au ventre les soirs de déprime, et quand tu n'es pas couché sur le trottoir à lutter contre le froid de l'hiver, j'observe ta maison si par hasard le train passe devant tes vitres. J'observe ton intérieur, du plancher au plafond. J'ouvre grand mes yeux pendant ces quelques secondes et alors je te rencontre un peu. Chez toi c'est luxueux ou insalubre, un palais, une chambre de bonne ou une caravane, et je m'imagine à côté de toi, à table, autour d'un verre ou dans tes bras.

Je t'aime inconnu, je t'aime comme je te redoute. Parfois tu es beau et je me jette dans tes bras ouverts. Tu es mon plus grand espoir et je cherche en toi ce que je n'ai pas... Souvent je n'ai pas le courage de t'approcher et je te fuis. Parfois je te regrette. Tu es ma raison de vivre et ma plus grande crainte. Tu es ma future épouse, le maire qui nous mariera et la sage femme qui la fera accoucher de notre premier enfant, sa famille, son amant, ma maîtresse et le juge de notre divorce. Tu es le futur, mon futur.

Tu es l'inconnu que je suis, perdu au milieu de milliards de toi.

Lettre à l'inconnu

Charles-Pierre

Ce matin, il a reçu ça :

« Cher inconnu, tu me navres. Je te méprise. Fais passer le message.

Signé : Un inconnu. »

Il a fait passer le message. Il fallait que les gens sachent.



Unique et exceptionnelle

Romain

Délicieuse [*Prénom*],

Si tu lis cette lettre, c'est que j'ai réussi à surmonter assez longtemps ma timidité pour t'écrire ces quelques mots. Comme tu pourras le constater dans ces lignes, je ne suis guère habitué à ce genre d'exercice, mais la singularité de notre rencontre me pousse à tenter ma chance par écrit. Pour être franc, je ne sais pas si je serais capable de mener un tel discours jusqu'à son terme si je devais le faire de vive voix.

En me rendant à [*Lieu*] ce [*Temps (ex : soir)*], je comptais simplement [*Décrire une action (si possible un peu valorisante)*] comme à mon habitude. Jamais le hasard ne m'avait ainsi permis de rencontrer quelqu'un comme toi. La [*Temps (ex : soirée)*] se déroulait normalement, et soudain, je t'ai aperçue. À vrai dire, tout est encore un peu confus dans ma tête ; aussi ridicule que cela puisse paraître, cette rencontre m'a beaucoup ému.

J'ignore ce que c'était exactement : la profondeur de tes yeux [*Couleur*], l'éclat de tes cheveux [*Couleur*], les courbes gracieuses de [*ton visage ou ta silhouette (selon circonstances)*] ou encore ton [*sourire/aisance/élégance/...*]. Quelque chose en toi m'a plu dès le premier regard. Quelque chose de fort. Quelque chose qui a tant mis à mal ma confiance en moi que je n'ai osé faire un geste dans ta direction.

Et maintenant je reste seul. Tu es partie avec [*ton sac/tes amis/ta candeur*]. Je contemple ton [*siège/fauteuil/verre*] vide. J'ignore si j'aurai un jour le plaisir de te retrouver, mais ce jour-là, je veux être prêt. Je n'aurai pas forcément le courage de te dire ces choses en face, c'est pourquoi je confie mes pensées à cette lettre. Douce [*Prénom*], nous ne nous connaissons pas, mais si cela doit être notre unique échange, sache que tu es déjà à mes yeux une [*jeune (si ça semble flatteur)*] femme unique et exceptionnelle.

[*Signature (ou Anonyme)*]

Note : Que les plus timides se rassurent, cette lettre peut également être utilisée même sans connaître le prénom de la destinataire. Pour cela, remplacez simplement les champs [Prénom] par le mot « inconnue ».



J'ai 65 ans, l'histoire de ma vie

J'ai 65 ans, l'histoire de ma vie

— Charles-Pierre —

À ma naissance, le monde était calme. Il y avait quelques conflits çà et là, mais rien qui ne fit broncher l'ONU.

J'ai grandi dans un pays où il y avait 4 chances sur 10 pour que mes parents divorcent. Ils l'ont fait, j'avais cinq ans. J'ai appris à lire en même temps que j'ai appris que le père Noël n'existait pas. Quelques années après, j'ai su ce qu'était d'avoir ses règles. Je me suis beaucoup rebellée, ma mère n'y comprenait rien. J'ai découvert l'amour. J'étais jolie.

J'ai eu dix-huit ans, je suis partie de chez moi. Des études quelconques, et je rejoins la capitale. Je m'installe avec mon premier chéri. Le temps passe et j'ai vingt-quatre ans quand je commence à le tromper. J'en ai vingt-cinq lorsqu'il le découvre. On se sépare, je me sens bête et n'en mène pas large.

Le quotidien reprend le dessus, j'oublie. À 30 ans, le premier arrive. C'est un garçon. Le père n'est pas l'homme de ma vie, mais c'est mieux que rien. Trente-deux ans et j'ai une fille. Je crois que je suis heureuse. Trente-cinq ans, une promotion. Mon mari me trompe. Je le fais aussi. J'ai du mal à dormir, je me drogue au Xanax. Les gamins grandissent, je ne les vois pas beaucoup. Je crois que je les aime, pourtant.

Entre quarante et cinquante ans, je partage mon temps entre mon boulot et mon psy. Je ne comprends plus mes ados. Le plus grand se drogue. J'ai cinquante-deux ans et les deux quittent la maison. Mon ex-mari est parti depuis plusieurs années, ai-je oublié de mentionner.

J'adopte un chat que je caresse le soir en regardant *Plus Belle la Vie*. Mon père meurt la veille de mes cinquante-cinq ans. Il en avait quatre-vingt-sept. Il n'y a pas grand monde à l'enterrement.

Ce sont mes enfants qui ont des amis, des amants et des promotions maintenant. J'espère qu'ils sont heureux. Je crois que je n'ai pas fait ce qu'il fallait.

Signé : Anonyme.

J'ai 67 ans, l'histoire de ma vie

— Antoine —

J'ai eu une enfance plutôt heureuse

{1 sœur ainée,
2 parents,
3 parents (pendant quelques mois),
5 poissons et cochons d'Inde (successifs),
7 amis pour la vie (successifs eux aussi),
17 amis en moyenne à mes anniversaires}

Malgré quelques désagréments

{1 sœur ainée,
2 divorces,
3 déménagements,
13 chagrins d'amour,
29 ruptures}

J'ai fait de brillantes études de mathématiques

{1 admission à l'ENS,
2 stages à l'étranger,
7 années d'études postbac,
11 mentions très bien en cumulé}

Je suis resté plutôt brillant dans la recherche

{1 médaille d'argent CNRS,
11 articles qui ont marqué leur temps,
23 récompenses académiques diverses,
31 thésards,
59 articles majeurs,
137 articles au total,
353 invitations dans des congrès internationaux}

Mais plus fragile sur un plan personnel

{1 léger problème avec les chiffres,
2 enfants,
5 pys (successifs),
7 femmes (successives elles aussi),
11 tentatives de suicide,
41 ans de dépression en cumulé}

J'aurais sans doute aimé mes funérailles

{1 joli aphorisme,
2 prêtres en soutane du dimanche,
3 de mes ex-femmes,
5 anciens amis,
19 roses blanches,
23 collègues,
31 ou 37 nombres premiers, selon l'école}



La journée d'un ange

Gabrielle

Claire

Gabrielle se réveille. Elle se redresse doucement en s'aidant de ses coudes. Elle se frotte les yeux, regarde autour d'elle : sa chambre, plongée dans un silence blanc, est calme. Pas un bruit. Le petit appartement est vide. Elle regarde son réveil : 9h . Ses parents sont déjà partis au travail. On est jeudi. Mais elle, elle n'a pas école.

Elle s'assoit sur le bord du lit, tout doucement, et, toujours doucement, se lève ; un court instant son esprit s'embrume : vertige. Elle se rassoit, ferme les yeux. Puis, au bout de quelques instants, elle se lève et se dirige vers la cuisine.

Là, sa mère a laissé un mot :

« Ma chérie, j'ai acheté les céréales que tu aimes. N'oublie pas ton jus de fruit vitaminé. Ton déjeuner est au frigo, 10 minutes au micro-onde.

À ce soir, mon cœur. »

Gabrielle se sert un bol de lait et mange en silence. Puis elle se lève et, sur la pointe des pieds, va dans la salle de bain. Elle se lave des pieds et à la tête, s'arrête, fait la moue : elle n'a jamais aimé se laver les dents. Mais maman a dit. Bon.

Un moment plus tard, elle est retournée dans sa chambre. Les volets sont maintenant grand ouverts, et la lumière du soleil brille dans les cheveux dorés de Gabrielle. Elle plisse les yeux. Elle regarde ses jouets éparpillés sur le sol, et se laisse tomber parmi eux.

Gabrielle soupire, regarde le soleil qui brille par la fenêtre, et se dit que sa journée va être longue.

Il est 14 h. Gabrielle a délaissé ses jouets. Elle voudrait que ses parents reviennent. Mais elle sait qu'ils ne rentreront pas avant 20 h. Au plus tôt. C'est qu'ils ont des patrons pas conciliants. Et puis ils ont du mal à joindre les deux bouts. Alors ils font des heures supplémentaires.

Gabrielle soupire encore. Elle est trop fatiguée pour bouger. De toute façon elle n'a pas le droit de sortir. Elle pense à ses amies Raphaëlle et Agathe. Elle aimerait leur téléphoner, mais c'est impossible. Elles ont école, elles.

Alors elle se lève, et prend un livre sur une étagère. *Le Petit Prince*. C'est son livre préféré. Elle s'assoit sur son lit, ravie à l'idée de retrouver son personnage favori. Elle fait défiler les pages. Elle va lire des passages au hasard. C'est amusant, ça. De toute façon elle le connaît par cœur. Son père le lui a lu tellement de fois. Il ne peut pas résister, quand elle lui demande avec ses yeux suppliants. Elle voudrait aussi relire le passage avec le renard. C'est son préféré.

Elle arrive à la fin du livre, s'arrête au hasard, et ses yeux se posent sur une page :

« J'aurai l'air d'avoir mal... j'aurai un peu l'air de mourir. C'est comme ça. Ne viens pas voir ça, ce n'est pas la peine. »

Un frisson la traverse, elle jette le livre à terre, siffle entre ses dents. Elle a le souffle court. Au bout de quelques minutes, elle retrouve son calme ; les battements de son cœur s'espacent. Elle s'allonge sur son lit, et enfouit sa tête dans son oreiller.

Il est 18 h. Maintenant, Gabrielle voudrait vraiment que ses parents reviennent. Elle se sent seule et le petit appartement est glacé. Elle se dit qu'elle pourrait aller dans la cuisine regarder la télé. Mais elle se sent fatiguée. Tant pis.

Elle aimerait vraiment qu'ils reviennent. Elle jette un regard désabusé sur ses jouets. Elle tourne la tête, fixe une peluche, mais les ovales de plastique qui lui servent d'yeux lui renvoient un regard vide.

Gabrielle se dit qu'elle n'a pas fait grand-chose aujourd'hui. Mais elle était chez elle. C'est pas si courant ces jours-ci. Et elle a eu l'appartement pour elle toute seule. C'est déjà ça.

Lassée, fatiguée, elle finit par s'allonger sur son lit. Même les draps blancs sont glacés.

Sans tourner la tête, elle regarde le réveil posé sur la table de chevet : il est 19 h 30. Sa mère ne devrait plus tarder. Elle rentre toujours la première. Peut-être qu'elle fera encore des crêpes, comme

hier soir. Dommage que Gabrielle ait été malade. Sans doute trop mangé. Ce soir, elle sera plus raisonnable.

Lentement, Gabrielle sent ses yeux se fermer. Le froid blanc de l'appartement l'enveloppe. Elle aimerait vraiment qu'ils reviennent. Elle sent qu'elle va bientôt s'endormir.

Elle se dit que c'est pas facile d'être toute seule quand on a huit ans. Elle se dit que c'est pas facile de mourir quand on a huit ans. Les médecins avaient dit : encore quelques semaines. Ça vient plus tôt. C'est bête. Elle n'a même pas compris le nom de la maladie. Elle sait que c'est quelque chose qu'elle a depuis la naissance ; ses parents s'en veulent. C'est dommage. Ils n'ont même pas pu être là.

Elle aurait aimé avoir une journée de plus.

Un grand blanc.





Illustration de Claire Delen.

Lettre à Élie

Antoine

Elle peuple les rêves des marins ;
Dans chaque port, dans chaque détroit,
Son sourire en anime plus d'un
Quand il glisse et s'obstine un peu bas.

Muse des casernes et des soldats,
Il n'est campagne ni mouvement
Sans que ses six lèvres offertes en soient,
Objets pour tous d'un culte incessant.

Dispensant sans répit leurs largesses,
Dans les bas-fonds ses formes font messe !
Elles convertissent grands et petits,

Toujours elles tiennent leurs promesses !
C'est pourquoi je chante les prouesses
De cet ange qu'est ta sœur, Élie.



L'angéologie dans le boudoir

Félix

Qu'est-ce qu'un ange peut bien faire de sa journée ? On peut légitimement se poser la question, car être ange, ce n'est pas très bien défini. C'est un peu comme... consultant. Un consultant, ça fait bien, mais qu'est-ce que ça fait réellement ? Il a une belle carte de visite, un CV qui déborde de diplômes et d'expériences professionnelles, un carnet d'adresses bien fourni et un agenda qu'il s'efforce de faire croire aussi surchargé que possible. Quand un président-directeur général craint que son projet de développement ne soit rejeté par le conseil d'administration ou l'assemblée des actionnaires, il lui demande d'apposer sa signature au bas du dossier, moyennant un alléchant cachet.

On s'éloigne un peu du sujet. Cependant, moins qu'il n'y paraît. J'affirme qu'il est très plausible que saint Pierre, qui n'a ni l'omniprésence ni l'omnipotence de son divin patron, se permet régulièrement d'interrompre une partie de tarot pour consulter ses anges sur la demande d'admission dans le Royaume de Dieu d'un candidat un peu louche : « Eh ! Vous qui passez votre à temps à voler au-dessus de la tête des mortels, vous ne pourriez pas me donner votre avis sur la moralité de cet olibrius ? Avec cette maudite pandémie de sida, je suis submergé d'individus aux mœurs passablement douteuses. Impossible d'éplucher tous les dossiers sans faire d'heures sup' ! » Ces braves chérubins se retrouvent donc relégués au rang de videurs auréolés pour faire du tri au faciès à l'entrée du paradis.

Pourtant, avouons-le, la question des occupations quotidiennes des angelots n'a guère enflammé les discussions de couloir des conciles. Les hommes, dans leur éternelle perversité, ne se sont jamais passionnés que pour un unique détail de la vie des séraphins, leurs activités nocturnes. Véritable serpent de mer de l'angéologie, débat sans cesse étouffé et ressuscité, cabale millénaire, la querelle sur le sexe des anges sent toujours le soufre.

Presque personne ne peut s'empêcher de sourire en pensant aux théologiens byzantins s'entredéchirant sur ce sujet en apparence si futile alors même que les murailles de leur ville, ébranlées par

les mines ottomanes, étaient sur le point de s'effondrer. Mais les apparences sont trompeuses. Un regard éclairé et perçant jeté sur cette affaire dévoile bien vite que l'on touche aux fondements mêmes de notre monde.

Souvenez-vous. Tout commença un soir de printemps, au fond d'une grotte de Nazareth, lorsque l'archange Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle allait concevoir un fils qui régnerait sur les hommes. L'Évangile de Luc, au chapitre premier, rapporte ainsi les paroles de l'archange : « L'Esprit Saint viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Pour bien comprendre le sens de cette révélation, il est nécessaire de savoir ce que signifie « l'Esprit Saint ».

Selon la doxa officielle énoncée par le premier concile de Nicée, l'Esprit Saint est le troisième moment de la Trinité, consubstantiel au Père et au Fils, mais distinct d'eux. Tant de clarté dans les idées des Pères de l'Église force à l'admiration. Cependant, l'Ancien Testament n'employait pas l'expression dans cette acceptation. L'Esprit Saint, ou Souffle Divin, désignait une sorte de messenger céleste entre Dieu et les prophètes, intermédiaire privilégié des révélations et des théophanies. Luc, premier auteur du Nouveau Testament à utiliser ce terme, ne peut donc faire référence qu'à l'archange Gabriel lui-même. Passé sous le scalpel d'une exégèse implacable, le mystère de l'Annonciation devient limpide : Au fond d'une grotte, l'ex-vierge Marie se fait féconder par Gabriel, vecteur de la divine semence.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. J'affirme encore que Marie, au creux de son saint utérus, ne porta pas un unique enfant, mais des jumeaux. Seul l'un d'eux, Jésus, reçut en partage le chromosome d'essence divine du Père Tout-Puissant. L'autre ne fut pourvu que du matériel génétique de sa mère et de l'archange. Ma thèse se fonde sur des arguments solides et indiscutables.

Premièrement, pourquoi la scène de la Nativité fait-elle intervenir un bœuf et un âne ? Le bœuf tout seul aurait amplement suffi pour réchauffer un marmot de trois ou quatre kilos. Sous nos hypothèses, les ténèbres se dissipent. Voyant arriver un bœuf envoyé tout exprès pour Jésus, Marie, en bonne mère aimant d'un égal amour ses deux enfants, pria son cher Gabriel d'intercéder auprès de Dieu pour que son deuxième rejeton ne soit pas oublié. Jugeant la demande recevable,

mais ne voulant pas mélanger les torchons et les serpillères, Dieu consentit à lui octroyer, non pas un autre bœuf, mais un âne.

Deuxièmement, considérons sérieusement et rationnellement les présents des Rois Mages : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. L'or ne pose pas de difficultés. Il s'agit juste de bijoux offerts à la jeune mariée qui vient tout juste d'épouser Joseph. Il ne semble pas non plus douteux que l'encens, résine sacrée par excellence, revienne de droit à Jésus. Mais qu'en est-il de la myrrhe ? En tant que gomme utilisée pour l'embaumement, et donc symbole de mortalité, il apparaît clairement qu'elle était destinée au deuxième fils de Marie.

Toutes les incohérences et les lacunes de l'Évangile se résolvent donc d'elles-mêmes ! Mais, me direz-vous, comment un secret si transparent a-t-il pu être gardé si longtemps ? Comme souvent, tout se réduit à une simple lutte de pouvoir. Les commandeurs des chrétiens, quelle que soit leur chapelle, ont fondé leur autorité sur la divinité du Christ. Il est donc hors de question d'envisager l'existence d'un intermédiaire entre lui et Dieu, fût-il un archange. Plus crucial encore est le silence jeté sur le frère de Jésus et sur toute sa descendance, détentrice légitime du pouvoir spirituel. Ainsi, dès les premiers conciles, la virginité de Marie fut élevée au rang d'article de foi. L'empereur Justinien ancre encore plus sûrement le dogme dans l'esprit des croyants en créant, au VI^e siècle, une fête de l'Annonciation. Lorsque vers la fin du Moyen Âge des érudits byzantins commencèrent à soulever le voile de la vérité et amorcèrent la querelle sur le sexe des anges, le pape Nicolas V n'hésita pas à laisser Mehmet II prendre d'assaut Constantinople, malgré les appels désespérés de l'empereur d'Orient. La leçon fut bien comprise et l'on ne tarda pas à voir se multiplier les cache-sexe sur les toiles de maître. Seuls Botticelli, Léonard de Vinci et quelques autres osèrent, mais non sans précautions, évoquer une tension sensuelle entre Marie et l'ange Gabriel dans leurs représentations de l'Annonciation.

Attardons-nous maintenant sur l'identité du double mortel de Jésus. Encore une fois, une lecture libre, dégagée et scrupuleuse des Saintes Écritures donne facilement la clé de l'énigme à qui veut bien la trouver. Il est fait mention à de nombreuses reprises d'un certain Jacques le Juste, désigné plusieurs fois comme le frère de Jésus. Ce dernier fait même de lui son successeur lors de la Cène, ce qui advint

effectivement. Ici encore, la vérité s'avance à découvert, pour peu que l'on soit prêt à la recevoir.

Et il n'y a pas de raison pour que la généalogie christique s'arrête en si bon chemin. Les descendants de Gabriel sont tous porteurs d'une marque qui révèle infailliblement leur véritable nature. Leur vie et leurs actes témoignent d'une incontestable vocation de timonier de l'Humanité.

Dès la première guerre judéo-romaine, Jean de Gischala, assurément fils caché de Jacques le Juste, prend en l'an 67 la tête des Juifs révoltés contre les armées de Néron. Il meurt en martyr dans les geôles romaines. Mais une si glorieuse lignée devait encore bourgeonner. On retrouve sa trace en la personne de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, qui en 493 n'est pas loin de reconstituer un empire chrétien en devenant roi d'Italie.

Puis viennent les âges sombres et les cartes se brouillent. Seule semble à peu près certaine sa filiation avec Camille Desmoulin, grande âme de la Révolution Française, idole de tout un peuple, ignominieusement martyrisé par les suppôts de l'autorité. Les gabriéliens changent alors de continent. La lutte émancipatrice revient sur le devant de la scène avec Simón Bolívar, inlassable défenseur d'une Amérique latine libre et démocratique. Un peu plus au nord, Abraham Lincoln reprend le flambeau de l'espérance en proclamant l'abolition de l'esclavage face à douze états insurgés. Il est assassiné au début de son deuxième mandat. On raconte que le Père Tout-Puissant lui annonça sa mort trois jours plus tôt.

Puis, à nouveau, le spectre hante l'Europe. Un vent d'anarchie souffle, et bientôt tout s'envole. La foule galvanisée déferle en rouleaux dévastateurs sur Paris. À sa tête, émergeant du brasier, enveloppée d'une nuée ardente, Louise Michel porte le foudre vengeur. Mais écrasée par la triple masse de l'Église, de l'État et du patronat, l'enfant terrible de la dynastie archangélique est contrainte à l'exil.

Enfin, le sang de Gabriel bouillonne encore dans les veines du commandant en chef de l'Armée Rouge. Sorti victorieux de sa sainte croisade contre les forces maléfiques de l'impérialo-tsarisme, Léon Trotski n'en succombe pas moins sous les coups de l'Antéchrist Staline qui va jusqu'à mandater un envoyé de Satan pour lui fendre le crâne d'un revers de piolet.

Pour connaître tous les détails de l'histoire sulfureuse amorcée par Marie et l'archange Gabriel, courez vite acheter mon dernier bestseller, *Le Da Gaby Code*.



La journée d'un démon

Pat

Monsieur Dupont se rendit au travail en grommelant. Monsieur Dupont n'aimait pas son travail : il devait supporter des humains ratés qui se brisaient dès le premier éclat de voix. Mais quand on revient du royaume des morts, on n'a pas d'autre choix que d'obéir.

Arrivé en dernier au bureau, Monsieur Dupont fit tout son possible pour déranger ses subalternes. Claquements de porte, café renversé au mauvais endroit, tout est bon à faire pour marcher sur les pieds des gens, ce qui, vu l'ambiance du bureau, se trouve être plus que facile pour un professionnel comme Monsieur Dupont.

Mais le gros du travail arrivait, Monsieur Dupont s'assit à son bureau où l'attendait un dossier rassemblant les profils psychologiques de ses employés. Après l'avoir feuilleté, il s'arrêta sur une personne, dont il releva attentivement les faiblesses. Cinq minutes, plus tard le jeune homme entra dans son bureau, tremblant.

Après avoir fait s'asseoir sa première victime, Monsieur Dupont prit la parole. Il savait tout sur le garçon, de ses baisses de rendement au travail jusqu'au papier « volé » dans l'imprimante. Jouant sur ses problèmes familiaux comme financiers, Monsieur Dupont ne ménagea pas le garçon, le mettant au bord des larmes. « Si seulement l'un d'entre eux se rebellait » pensa-t-il, « ce travail est vraiment trop facile ».

La journée s'enchaîna. Sachant tout sur tout, Monsieur Dupont tortura une bonne dizaine de personnes plus passives les unes que les autres. C'est désespéré de ne pas être tombé sur un rebelle que Monsieur Dupont repartit du travail, grommelant contre ces mortels débiles.

De retour chez les morts, Monsieur Dupont alla voir son supérieur pour un rapide compte rendu.

- Aucun progrès, pas une rébellion.
- Très bien, continuez à les harceler, ça viendra.
- Tout de même, un suicide pourrait arriver chez plusieurs d'entre eux.

— Ne vous inquiétez pas, dit son supérieur, ils sont trop lâches pour passer à l'acte et nos meilleurs psys s'occupent d'eux.

— Vous croyez vraiment élever leur âme par cette méthode ?

— C'est ce qui marche le mieux et, en votre qualité d'ange, vous devez d'agir ainsi. N'est-ce pas ?



Mais qu'est-ce que c'est ?

Une porte. Deux mondes.

— Charles-Pierre —

— Mais qu'est-ce que c'est moche !

Jeanne faisait le tour du jardin. Elles étaient arrivées il n'y a pas deux minutes et en bonne ado, Jeanne se plaignait. Faut dire qu'elle n'avait pas forcément tort. Sa mère n'avait peut-être pas choisi le moment le plus adéquat pour lui faire découvrir la maison familiale : il pleuvait et il faisait froid.

— Tu vois, ici, papy faisait pousser son potager... et là, ce n'était pas une souche mais un grand chêne !

Jeanne trouvait les envolées lyriques de sa mère assez cocasses en général. Mais là, les pieds dans la boue, franchement. Déjà qu'elle avait fait un effort pour venir tout un week-end...

Puis elles entrèrent. Après quelques tâtonnements, la mère de Jeanne réarma le disjoncteur.

— Fiat lux ! dit-elle le sourire aux lèvres.

Elles se mirent à ranger les conserves apportées pour le week-end. Week-end qui s'annonçait long, pensait Jeanne. Comment avait-elle pu se fourrer dans une telle galère ? Et puis franchement, cette maison de merde, on aurait pu la vendre.

— Si t'y tenais tant que ça à cette maison, t'aurais pas attendu que j'aie quinze ans pour m'y amener, si ? s'enquit Jeanne, agressive.

— On y a vécu avec ton père avant, soupira sa mère.

— Y a même pas la télé !

Puis elle se mit à boudier. Sa mère alluma le réchaud à gaz qu'elles avaient apporté. Il ne fallait pas compter sur la cuisine de la maison. Elles mangeaient sans bruit lorsqu'un éclair tomba tout proche. Pitch black. Il faisait nuit, Jeanne eut peur et en bonne ado, elle alla se blottir dans les bras de sa mère. Celle-ci prit la lampe torche et elles montèrent à l'étage. Le disjoncteur fut armé pour la seconde fois en quinze ans. En retournant aux escaliers, Jeanne vit de la lumière sourdre du dessous d'une porte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien. Viens. Coupa sèchement sa mère.

Mais Jeanne avait déjà ouvert. La pièce était exiguë, presque vide. Un tabouret dans un coin, une corde dessus. Un crochet au plafond.

— C'est ici que papa s'est...

Elle se mit à pleurer.

Elles se mirent à pleurer.



— Mais qu'est-ce que c'est ? hurla-t-elle, mi-étonnée et mi-effrayée. Et mi-furieuse aussi. Ça faisait beaucoup de moitiés, mais elle avait toujours été très émotive.

— Écoute, chérie, je vais t'expliquer. Ce... Ce n'est pas ce que tu crois.

— Et qu'est-ce que tu crois que je crois ?

— Eh bien... .

Eh bien rien. J'avoue que je n'avais absolument aucune idée de ce qui pouvait traverser sa charmante mais néanmoins renfrognée tête en cet instant. Il faut dire que la surprise était de taille. Et colorée aussi. Le genre de truc qu'on pourrait prendre en photo pour illustrer l'entrée *discret* d'un dictionnaire. Des antonymes, bien sûr.

Tout ça pour dire que je n'étais pas vraiment certain de deviner les pensées exactes de ma chère et tendre qui venait de découvrir le salon de son appartement déménagé de fond en comble pour offrir une place suffisante à ce terrible mastodonte. La ride supplémentaire qui s'était instantanément creusée au-dessus de ses sourcils magnifiques m'offrait cependant un indice. Il allait me falloir doser avec précision les ingrédients des prochains mots sortant de ma bouche pour éviter l'explosion. Le genre qui envoie tout valdinguer avec fracas, qui te fâche avec les voisins et te laisse dormir sur la béquille pour tout un mois.

— Vire cette horreur de chez moi ! Tout de suite !

Peut-être deux. Quoi qu'il en soit, le compte à rebours était enclenché. Plus que vingt secondes avant la mise à feu (et à sang) de votre vie de couple. Ceci n'est pas un exercice. Et alors qu'en face de moi une jolie paire d'yeux clignotait en rouge vif et qu'un doigt pointé me désignait la sortie de secours, les explications déferlèrent hors de mon clapet d'ahuri à la vitesse démentielle d'un ruisselet asséché.

Ce n'était pourtant pas bien dur. Il suffisait de lui dire ce que c'était, à quoi ça servait, et elle serait forcément conquise. Forcément.

Même si les dix cheveux blancs qui apparaissaient à chaque seconde dans sa ravissante tignasse semblaient me crier le contraire.

— Chérie, calme-toi. Tu sais bien que pour rien au monde je ne transformerais ton appartement en champ de bataille si ça n'en valait pas la peine. Je t'aime, et mardi dernier, où tu m'as offert le double de tes clés, reste le plus beau jour de ma vie. Enfin, non, le deuxième. Le premier, c'est le jour où je t'ai rencontrée. Je ne demande pas mieux que de t'expliquer pourquoi ce gros machin trône dans ton salon. Malheureusement, et je le jure sur la tête de nos futurs enfants, je me suis réveillé il y a seulement dix minutes, comme en témoignent mes bijoux de famille exposés au grand air. Et je n'ai aucune idée de comment ce truc est arrivé là ni même de ce que ça peut bien être.

Ce joli discours, c'est celui que j'aurais pu prononcer si elle m'en avait laissé le temps avant d'éjecter en vrac sur son palier : moi, mes bijoux de famille, deux caleçons, mon amour-propre, mon amour moins propre, mon téléphone portable et mes projets d'avenir.

C'est quatre ans plus tard que j'ai pu résoudre ce mystère, par une amie d'une ancienne amie commune qui l'avait par la suite aidée à changer la serrure et refuser automatiquement tous mes appels. Plus commune du tout, l'amie, du coup.

Toujours est-il que le machin était arrivé dans la nuit, pendant que je dormais assommé par mon somnifère hebdomadaire. Qu'elle le savait très bien vu que c'est elle qui l'avait demandé. Il paraît que c'était pour lui donner un prétexte. Il faut la comprendre : rompre, c'est pas facile. Un prétexte. Et merde.

Quant à l'énorme truc ? Rien de bien compliqué, finalement, il ne fallait pas chercher bien loin. Si j'avais eu ne serait-ce que dix minutes de plus avant de me faire sortir comme un malpropre, j'aurais pu réaliser qu'en fait, c'était...



Faut pas rêver

Alexis

Il y en avait partout, il y en avait de toutes les tailles, il y en avait de toutes les couleurs.

Une couche de soixante centimètres de drôles de pétales multicolores recouvrait la ville entière.

Elle était descendue du ciel dans la nuit, sans prévenir, et les rares passants qui ont eu la chance de voir le phénomène n'en croient toujours pas leurs yeux. Certains ont d'ailleurs juré d'arrêter de boire immédiatement. Tout est arrivé si vite ! La couche de pétales s'est déposée lentement et sans bruit vers 3 h. Au matin, les 10 millions de Franciliens se sont demandés s'ils ne rêvaient pas. La circulation était impossible, car ces minces feuillets s'agglutinaient comme de la neige en tas compacts. Alors les écoles et les bureaux n'ont pas ouvert, il n'y avait personne pour conduire les métros ou pour nettoyer les aéroports. Les religieux voyaient en cette pluie magique un miracle divin, les enfants couraient dans les rues, se roulaient dans les pétales en riant et leurs parents souriaient bêtement s'imaginant naïvement une surprise originale du gouvernement. Certains évaluaient le trou abyssal qu'avait dû faire un tel canular dans les caisses de l'État et s'indignaient : « Et voilà ce qu'on fait de nos impôts ! » Mais pas un seul ne parvenait à effacer le sourire distrait qui lui collait aux lèvres. Il faut dire qu'on était le premier avril et que personne ne pouvait rester insensible en voyant le vent frais faire tourbillonner ces feuilles gracieuses sous le soleil matinal. La tour Eiffel ressemblait à un énorme bonbon et le prix de la montée a été multiplié par six en quelques heures. Il faut dire que la vue en valait le prix : à perte de vue s'étendait un océan multicolore, les toits des immeubles semblaient peints par un artiste pointilliste, les arbres paraissaient en fleur, les moindres parkings étaient métamorphosés en ravissants jardins et les boulevards devenaient des parcs publics ou les gens s'apprêtaient à pique-niquer. Les terrasses des cafés étaient bondées et les vieillards rêvaient aux fenêtres. Partout dans le monde on s'est mis à ne parler que de l'étrange phénomène. Les scientifiques de tous les pays échafaudaient des théories et des modèles abracadabrants et

des images satellites montraient notre capitale submergée par cette extraordinaire vague colorée. Comme aucune explication cartésienne n'était trouvée, les églises faisaient salle comble et les prêtres en pleuraient de joie.

Puis le temps a passé.

L'évacuation totale de ces innombrables pétales était impossible néanmoins la plupart des axes routiers menant à la plupart des bureaux, à la plupart des gares et à la plupart des écoles a été déblayé par une armée de chasse-neiges venue tout droit des grandes stations de sports d'hiver. La vie parisienne a alors repris petit à petit. Des montagnes colorées semblables aux terrils du Nord sont apparues dans les décharges de banlieue, alimentées chaque jour par des dizaines de camions et on parlait déjà d'une toute nouvelle méthode de broyage. Seuls les parcs et les toits résistaient encore à ce démesuré nettoyage de printemps. Les Franciliens les plus rêveurs qui avaient un jardin ont laissé ces fines feuilles multicolores le recouvrir jusqu'à ce qu'elles étouffent peu à peu la végétation qu'elles privaient de lumière. Les jardins publics subirent le même sort et quand on parvint à les déblayer peu de fleurs avaient survécu. Le premier orage n'a fait qu'empirer les choses et a transformé ces gracieux pétales en papiers collants délavés qui ont peu à peu bouché les égouts. La puanteur dans Paris était insupportable et le nettoyage d'autant plus problématique. Personne ne voulait sortir dans les rues sans porter de masque de protection et l'on n'y croisait guère que des équipes de nettoyage sous-payées. Le tourisme dans la capitale chuta en flèche et le gouvernement investit des sommes colossales dans l'assainissement. La population scientifique s'est peu à peu lassée de ses recherches infructueuses, les plus grands savants jetèrent l'éponge et les églises sont redevenues petit à petit aussi vides qu'avant. La province était hilare. Toute la région parisienne se mit à maudire ces pétales autrefois miraculeux mais personne ne sut jamais ce que c'était. . .



Maison close

La maison du bonheur

Claire

Il y avait jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle une maison close à l'extrémité de la rue des Carmes. Tout au bout, séparée des autres maisons par un terrain vague. La ville grandit, la maison close ferma. On construisit un hôpital sur le terrain vague. Aucun particulier n'avait voulu l'acheter ; ce fut une affaire pour la mairie. Longtemps, l'hôpital flambant neuf côtoya la maison décrépée aux volets clos. Puis on eut besoin d'une annexe. Avec peine, on trouva le propriétaire de la maison : un parent éloigné de l'ancienne maquerelle. À l'époque, personne ne s'était occupé de la succession de ce lieu de débauche. Le nouveau propriétaire fut ravi de pouvoir se débarrasser d'un bien aussi soudainement acquis que détesté, et de se purger de la faute de cette grand-tante indigne en revendant le terrain à un noble établissement.

La maison fut rénovée : on détruisit l'étage supérieur, et on fit une maison de plain-pied. Elle devint l'annexe du service de gériatrie. Les murs furent peints en rose saumon ; on ajouta une plaque au mur : « La maison du bonheur ».

On y plaça tous ceux qui ne pouvaient rester au service de gériatrie. Les vieillards souffrant de ces longues maladies qui vous rongent lentement et qui vous rendent impotents. Dans une autre aile, ceux qui avaient fait un malaise, étaient tombés dans l'escalier une fois de trop, faisant prendre conscience à leurs enfants que leurs chers parents ne pouvaient plus vivre seuls, et que ce home était la meilleure solution. Et de temps en temps, quelques malades âgés en phase terminale, que l'on ne pouvait garder dans l'hôpital, car leurs plaintes nocturnes étaient un supplice pour les autres patients qui se réveillaient au milieu de la nuit pour entendre les gémissements lugubres, gémissements qui leur rappelaient qu'eux aussi, dans un, deux ou dix ans, seraient au seuil de la mort. On avait donc installé des chambres bien isolées, au bout du couloir C.

Ces vieux et ces vieilles déambulaient, en fauteuil roulant ou s'appuyant sur une canne, dans les couloirs étroits, restaient assis des heures dans les salles communes. Alors qu'autrefois on avait gardé

les volets clos pour qu'aucun rayon du soleil ne puisse éclairer ces scènes honteuses, on ouvrit les nouvelles fenêtres gigantesques ; dans la salle-atelier, le jour éclatait à travers la baie vitrée.

Enfin la lumière pénétrait dans ces lieux jadis si obscurs. Plus rien ne restait dans l'ombre. Les échiquiers autour desquels se penchaient les patients brillaient à la lumière du soleil, comme autrefois les tables basses, témoins de faits intimes, luisaient à la lumière tamisée des lampes de salon. De ce lieu où autrefois l'on voulait entrer, les pensionnaires n'avaient qu'un espoir : sortir. Mais la « maison du bonheur » était la destination finale de ses habitants. Le dernier arrêt avant le terminus.

Un jour, ce fut en 1930, on y amena un dénommé George Pinson. Un vieillard comme il y en a des milliers, les cheveux blancs et fins comme de la gaze, le visage hâlé, creusé par d'innombrables rides. Après une vie aux quatre coins du pays, il était revenu dans sa ville natale, vivant seul quelques années, avant de faire un accident vasculaire qui lui valut un aller simple pour la rue des Carmes, gracieusement offert par le conseil municipal. Il n'avait pas de famille.

C'était un ancien client. Patient, il revit dans les grandes salles de repos les salons confinés aux rideaux lourds. Des cloisons avaient été abattues, déplacées, mais les pièces avaient conservé un air familier pour Georges. Il revit dans les chambres individuelles les anciennes chambres où les filles recevaient leurs clients. Quand, le jour de son installation, on l'avait mené à celle de Rosine, l'infirmier qui poussait son fauteuil avait pu voir un large sourire se dessiner sur son visage. Il était heureux.



Vies Parallèles

— Antoine —

Issue d'une vieille famille anglaise, fille d'un riche éditeur et d'une pianiste qui fut jeune et jolie, Elena Worthmith fut une petite fille gâtée. Élevée dans un milieu feutré où l'argent s'affiche sous une veste de culture, elle fut cependant rapidement au fait des choses de la vie grâce à un « ami de la famille » diplomate.

Étriquée dans ce milieu vite devenu trop petit pour elle, son départ dans une université américaine fut une révélation. Elle y étudia notamment l'histoire et la philosophie, mais comprit surtout que son monde serait infiniment plus vaste que celui de ses parents. Avidée de nouvelles expériences, ses hormones et sa sorority aidant, elle découvrit d'autres moyens de mettre en valeur son patrimoine génétique et culturel. Après quelques excès et une licence, elle comprit que cela pouvait même devenir un plan de carrière, tout du moins un moyen ludique de trouver un mari tout en s'émancipant de sa famille si possessive.

De fait, sa culture et sa distinction toute anglaise lui assurent un succès certain, et surtout une reconnaissance sociale. Elle est la « bonne amie » des notables et des politiques. Bien introduite dans certains milieux pas si éloignés que ça de celui qui l'a vu grandir, elle y fait carrière dans le derrière des choses. Elle y met à jour plus de petits secrets que bon nombre de journalistes, ce ne fait qu'appeler plus de généreux amis à ses cotés.

C'est sa première ride bien maquillée qu'elle envisagea d'investir une fois pour toute et devant Dieu. Peu après elle se réconcilia avec sa mère, toujours pleine de bons conseils pour ses filles et collègues, même après une retraite de quarante ans.

Julien Tissier a toujours aimé le foot. Ça a commencé à la garderie, avec Patrick. Il avait un an de plus, il le battait toujours. Mais son papa Tissier était content. Il était fier que son fiston soit un vrai petit homme. Pour ses cinq ans il fut inscrit au Chevilly Football

Club. C'est là que jouait son papa. Il a retrouvé Patrick, qui y jouait aussi.

À l'école il n'a guère brillé qu'en avant-centre immuable, bien que la protection des grands lui ait conféré une certaine aura. Ses résultats seront des plus convenables, tout du moins jusqu'en CM1. En CM1, Patrick est arrivé dans sa classe. D'aucuns avaient jugé que son manque de maîtrise des opérations élémentaires et son agressivité ne suffisaient pas à le qualifier pour un passage en classe supérieure. Les deux terreurs ont passé plusieurs années à écumer les confiseries du quartier entre deux parties et un concours de jongle. Si ses résultats scolaires ne volaient pas toujours aussi haut que ses ballons, Julien a toujours su rebondir. Patrick s'en sortait nettement moins bien. D'ailleurs il a à peine rebondi sur le capot de cette Audi.

Pour Julien s'en sont suivies quelques années d'errance remplies d'expériences différemment heureuses. Un peu moins de foot, un peu plus de drogues. Quelques filles, un garçon. Patrick encore. Il était nettement plus vieux cette fois, mais il le battait toujours. Ça a commencé avec Patrick, encore une fois. Des jeux sexuels innocents. Des coups. Des déguisements. Des clients. Des hormones. D'autres clients.

Sofia Cervenka est née bien loin de Paris et de ses lumières, dans le petit village de Bărcaciu, près de Gorj en Oltenie. Pour elle et ses amis, Bărcaciu c'était le village le plus paumé de la région de Gorj. Et Gorj était la ville la plus paumée de l'Olténie. Et l'Olténie était le județ le plus paumé de Valachie. Et la Valachie était la région la plus paumée de Roumanie. Et la Roumanie était le pays le plus paumé du monde. Pas vraiment la panacée quand on a quinze ans.

Elle était jolie et pas si bête. Elle ne supportait plus de gâcher sa vie et sa jeunesse dans ce trou à rats pour paysans analphabètes. Surtout depuis ses quatorze ans, quand les parents de Maria Anghel ont eu une télévision. Cette ouverture si brusque sur le monde a confirmé ce qu'elle pressentait : le monde est vaste, et elle est faite pour ce monde. Elle n'avait rien à faire ici et elle avait probablement été adoptée. Elle devait partir pour rencontrer son destin, vite, le plus vite possible. Pas si facile à quatorze ans.

Certaines de ses amies plus âgées ont commencé à partir. Maria est partie. Elle n'a pas donné signe de vie pendant presque un an. Sofia commençait à s'inquiéter. Les rumeurs les plus folles et les plus inquiétantes ont commencé à se répandre. Certains ont même parlé de prostitution. . . Heureusement qu'il n'en était rien. Elle a repris contact fin octobre. Elle avait été engagée comme jeune fille au pair à Paris, et elle était bien traitée et bien payée. Très bien même, au vu de ce qu'elle envoyait à sa famille.

Puis, pour ses 17 ans, Sofia a reçu la lettre, la lettre qu'elle avait attendue toutes ces années, son passeport pour la vie, la lettre de Maria qui l'invitait à la rejoindre à Paris, des amis de ses employeurs cherchant eux aussi une jeune fille au pair. Mihai Popescu viendrait la chercher et la guiderait jusqu'à Paris.

Il est venu dans une grosse berline aux vitres teintées. L'avion faisait escale à Tirana. Mihai a rencontré des amis à lui. Ils allaient passer quelques jours à la campagne. Ils l'ont attachée. Puis une piqûre. Un viol. Une piqûre. Un viol. Une raclée. Une piqûre. Un viol. Une piqûre. . .

Elle avait perdu toute notion du temps avec le reste de sa résistance. Elle n'était plus vraiment elle-même, elle n'était plus rien.

Peu après elle a retrouvé Maria à Paris.



Geek

« To geek or not to geek »

Claire

« Échec de la connexion.

Voulez-vous diagnostiquer le problème ? »

Toujours cette fenêtre qui revient. Et pas besoin du diagnostic de la machine, Alain sait très bien ce qui ne va pas. C'est de chez Huit que vient le problème. Plus de connexion jusqu'à ce qu'un technicien soit venu sur site, voilà ce que lui a dit la voix glacée de la jeune femme de la hotline. Et ce n'est pas seulement chez lui, tout l'immeuble a sa connexion coupée.

Alain soupire. Après la séance d'énervement, les « Tu vas marcher, oui ! » et l'arrachage de cheveux, il s'est résigné. C'est qu'il sait que ça va durer plusieurs jours. Alain, c'est « le petit jeune du troisième qui travaille dans l'informatique », comme disent les petits vieux qui habitent au rez-de-chaussée. Il est webmaster et cumule aussi des petits boulots en free-lance. C'est le geek de service qu'on appelle en cas de pépin, depuis le DVD de Fernandel mis à l'envers, jusqu'à la Wii des gosses du premier qui plante sur leurs jeux crackés. C'est lui qui a installé internet à tous ses voisins. Le Huit, c'est un gage de qualité. Enfin sauf quand ça plante.

Tant pis. Pour travailler, il y a toujours les cybercafés en ville. Et puis pourquoi un cybercafé ? Maintenant il y a le wifi partout, autant aller au Starbucks. Geeker en dégustant un mocaccino accompagné d'un muffin à la myrtille, entouré de charmantes jeunes filles penchées sur leur bouquin ou réunies en conclave pour partager les derniers ragots, c'est plus agréable qu'au milieu d'un groupe de geeks asociaux, avec à leur tête un cyberpatron antipathique qui a pour seule conversation « Ça fera 10 euros ».

Quand Alain rentre chez lui, il y a Hélène, la jeune femme du second, qui l'attend. Nerveuse, elle l'a épié par l'embrasure de sa porte, lui a donné 15 petites secondes de répit pour poser son sac sur le canapé, puis est venue frapper trois coups brusques à sa porte.

— Bonsoir, j'ai un problème avec ma connexion, est-ce que tu peux venir voir s'il te plaît ?

Son regard, fuyant quand il rencontre celui d'Alain, ses mains qu'elle n'en finit pas de tordre, parlent pour elle : elle donnerait tout pour être ailleurs. Alain, c'est le dernier recours. Elle ne l'aime pas ; elle croit qu'elle attire, ça la met mal à l'aise. Beurk, c'est juste un gros geek qui reste enfermé chez lui 25 h sur 24. Il y a sûrement des boîtes de pizza tachées de graisse empilées dans un coin de sa cuisine.

Il lui explique le problème.

— Mais tu peux faire quelque chose, non ?

— Je ne suis pas magicien. Je ne peux pas rétablir le réseau chez moi, je ne peux pas le faire chez toi non plus.

— Mais j'ai un rapport super important à envoyer ce soir... (elle lui fait le coup des yeux de biche).

— Avec toute la bonne volonté du monde, c'est impossible, Hélène. Elle sursaute quand il prononce son nom, et tourne les talons.

Le lendemain, c'est le père de famille du premier qui vient le voir. Puis les petits vieux du rez-de-chaussée l'accostent dans le hall, après avoir tendu une embuscade en faisant le guet toute la matinée. Utilisation rudimentaire : ils se servent d'internet uniquement pour lire les mails que leur envoie leur fils. Quoiqu'Alain soupçonne que le vieux a appris à se servir d'internet en cachette. Il n'a pas appris à nettoyer l'historique par contre. Le monde est bien fait : sa femme ne saurait pas le lire.

Après quelques jours, la cote d'Alain auprès de ses voisins est en chute libre. Hélène lui décoche des regards noirs quand elle le croise dans les escaliers ; les petits vieux ont perdu toute confiance en ses compétences informatiques : il finira au chômage, ce n'est qu'une affaire de temps ; la mère du premier revient à la charge avec un déchirant « Vous savez, c'est surtout pour les enfants, ils ont besoin de rester en contact avec leurs amis, sur leur site là, comment ça s'appelle déjà ? »

J+5. La rupture est consommée : Hélène, à bout, a appelé la hotline. Le monsieur du premier a demandé à un ami « qui s'y connaît » de venir voir leur Huitbox, et Alain les a surpris dans l'escalier. Évitant de croiser le regard du Judas honteux, il s'est

drapé dans sa dignité d'homme trahi. Les petits vieux se sont résolus à appeler leur fils.

Alain ne s'en soucie guère, dans son nid-d'aigle du troisième. Chaque jour, il sort de chez lui, recevant les remarques aigries de la petite vieille, et les regards complices de la concierge. Lui, l'éternel sédentaire, s'est transformé en nomade qui arpente le centre-ville, à la recherche de nouveaux cafés. Il a récemment trouvé la perle rare, l'oasis parfaite : un Starbucks judicieusement placé à la sortie de la fac de lettres, où les étudiantes viennent réviser pendant leur temps libre.

J+8. Le technicien est finalement passé, s'est enfermé dans la cave pour échapper aux questions incessantes de la petite vieille et de la matrone du premier. Les deux harpies éconduites se sont réfugiées sur le palier pour continuer à bavarder.

En rentrant chez lui, Alain a trouvé le voisin du premier tout sourire : « On est vraiment devenus dépendants, on commençait à craquer. Enfin pour vous ça devait être pire, avec votre métier, et puis vous travaillez surtout en nocturne, non ? »

Hélène consent à nouveau à échanger un rapide « bonjour » dans l'escalier. Les occupants du rez-de-chaussée l'ont repris dans leurs bonnes grâces et l'invitent à prendre le café (un futur chômeur, pensez-vous ! Ils ont pitié).

J+9. La concierge voit Alain sortir de l'immeuble, sa sacoche sous le bras. « Vous sortez, monsieur Alain ? » Elle lève un sourcil faussement inquisiteur. « Mais votre internet est réparé maintenant ? »

— Oui, je vais en ville... du côté de la rue Victor Cousin.



Entrées/sorties

Simon

Accro, moi ? Non. . . Enfin, pas trop. Un peu, quoi. 'Faut dire, j'adore ça. Tout le monde adore ça. Il suffit de franchir le pas, de s'y mettre. Je sais, ç'a l'air compliqué, comme ça. Trop de commandes, trop de réponses incompréhensibles quand on croit demander quelque chose de simple. Mais on s'y fait.

On s'y fait parfois trop, même. Moi, le mien, je l'allume dès que je me réveille et je finis de m'en servir quand je me couche. Je l'avais acheté pour le boulot, au départ. Mais en fait je m'en sers surtout pour jouer. Beaucoup.

C'est le genre de trucs, tu y mets un doigt et c'est l'engrenage. Tu ne peux plus t'en passer. Et c'est là que ça devient embêtant. C'est que ça coûte cher, ce bazar. Surtout si, comme moi, on ne peut pas s'empêcher d'aller brancher sans cesse de nouveaux joujoux high-tech dans ses entrailles. Tout ça pour que ce soit plus beau, plus sonore, plus rapide. J'avoue, c'est un peu con. Mais j'aime ça. Et je me délecte de voir mes potes en baver de jalousie.

Le gros problème, c'est les virus. J'ai beau faire tout ce que je peux, mettre toutes les protections existantes, ça ne loupe jamais. Pas plus tard que le mois dernier, celui que j'avais s'est fait infecter. Un petit truc, pas grand-chose. Mais avec les virus, ça marche comme ça : plus on en a, plus on en a. Il a commencé à devenir lent. Sur la fin, il mettait bien deux minutes pour réagir à chaque ordre que je lui donnais. Vous imaginez la galère pour les jeux de baston. . . J'ai tout essayé pour qu'il récupère ses fonctionnalités d'origine, mais quand c'est carrément la mémoire qui a été touchée, il n'y avait plus rien à faire. Il a fini dans une boîte, direction le dépotoir. Après tout, c'était pas très grave. Il était vieux. . . Ça s'use vite, ces machins.

Du coup, je m'en suis racheté un. D'occasion, mais quand on le voit, on le croirait flambant neuf. Je suis allé le récupérer directement chez le vendeur, pour ne pas me faire avoir sur la marchandise. Je ne plaisante pas quand il s'agit de mes divertissements. Il est magnifique. Tout noir, comme le précédent. Oh, bien sûr, il me faudra un peu de temps pour le prendre en main et me débrouiller pour arriver à faire

avec lui tout ce que je faisais sur l'ancien. Surtout qu'à celui-ci, il lui manque quelques doigts à une main. Mais bon, ses parents m'ont fait un bon prix.

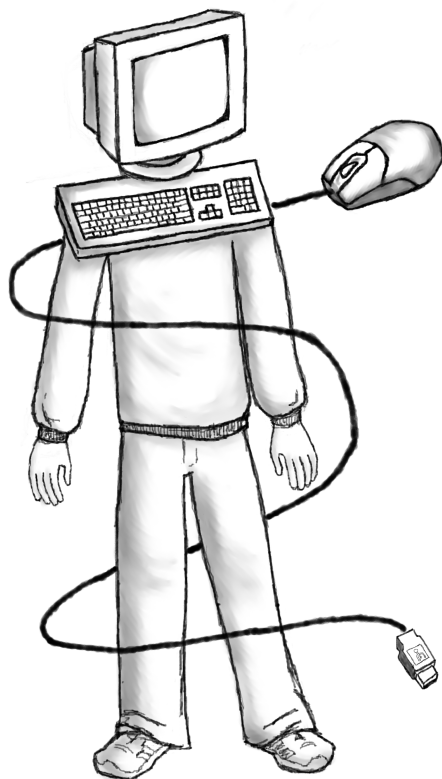


Illustration de Lucille Mendonca.

En quoi je voudrais me réincarner

Cartes sur table

Romain

La réincarnation... Voilà un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre et qui a déchaîné des passions en tout genre... Personnellement, je ne me risquerai pas à prendre position quant à la véracité de telle ou telle théorie sur la question, mais si je dois me réincarner un jour, je crois savoir sous quelle forme je souhaiterais renaître...

Ma condition d'humain rend sans doute ce jugement quelque peu subjectif, mais j'avoue n'être guère attiré par les règnes végétal et minéral. Certes, certaines algues ont sans doute parcouru des distances faramineuses en se laissant porter par les courants, et il est vrai que l'espérance de vie d'un massif rocheux est plutôt correcte, mais je suis assez attaché à la mobilité que partagent de nombreux représentants du règne animal. Plusieurs de ces créatures suscitent chez moi un intérêt notable, mais l'une d'entre elles sort clairement du lot : le *Felis silvestris catus*, en français, le chat domestique.

Je sais... Que d'originalité n'est-ce pas ? Bon... Je suppose que je ne serai pas le premier à vous vanter les atouts que Mère Nature a offerts à ces petits félins. Je ne vous ferai donc pas le coup des sens très développés, ni de cette capacité assez impressionnante à retomber toujours sur leurs pattes... Enfin presque toujours, l'humain est parfois cruel dans ses expériences...

De toute façon, ce n'est pas vraiment cela qui motive mon choix... À mon sens, là n'est pas la véritable puissance du chat. Comment ? C'est l'expression « puissance du chat » qui vous fait sourire ? Tentez donc une petite expérience. Prenez un chaton, pas trop jeune pour éviter des problèmes avec sa mère, et un troupeau d'humains, pas trop jeunes non plus pour des résultats plus probants, et demandez-vous qui contrôle qui... Je suppose que cette attitude vous paraîtra étrange, mais vous seriez surpris de constater les résultats que peut obtenir un humain qui parvient à « miauler » à peu près correctement...

Outre ce charisme, le chat présente à mes yeux un avantage indéniable : son existence. Certes, tous les chats n'ont pas cette chance, mais bon nombre d'entre eux jouissent tout de même d'une

vie assez... alléchante... Jouer avec ses frères et sœurs, lézarder au soleil, courir la donzelle, ronronner dans les bras de ses maîtres, ou encore discuter avec les étoiles, confortablement installé sur les toits...

Bref... Au point où nous en sommes, jouons cartes sur table jusqu'au bout. Propres, agiles, élégants et dignes... On nous a toujours présenté les chats comme les prédateurs des souris et autres rongeurs, mais ce petit gibier n'est pas leur vraie cible. Dans leur grande sagesse, les Égyptiens avaient sans doute entr'aperçu leurs desseins, c'est pourquoi ils vénérèrent ces félins comme de véritables dieux. Un jour, j'en suis convaincu, les chats règneront sur le monde, et comme toujours dans ce genre de cas, mieux vaudra se trouver du côté du vainqueur que de celui du vaincu.



Néo-bouddhiste

Antoine

Thème : En quoi je voudrais me réincarner

En quoi j'ai envie de me réincarner ?

Bordel, pourquoi j'aurais envie de me réincarner ? Je voudrais me réincarner en chat, pour gratter la porte comme un con pendant des heures. Non, je voudrais être en loup, pour me faire passer à tabac par le reste de la meute et être en voie de disparition. Le coup de la voie de disparition ça marche d'enfer avec les nanas. D'ailleurs tant qu'à faire je vais me réincarner directement en nana, je pourrai me peloter les nichons et me prendre le plafond de verre dans la gueule. Ça m'aidera à comprendre leurs difficultés dans cette société machiste.

Tu parles, quitte à s'en prendre plein la tronche autant se réincarner en rat, en nègre ou en mouche à merde. Pourquoi pas se réincarner en chaise. Non, la dernière fois je me suis réincarné en homme, blanc, riche. Je suis au sommet de l'évolution, le prédateur ultime. Rien à foutre de leur réincarnation, pour moi ce sera le direct Nirvana sans arrêt à Lombric City.



C'est la meilleure

Bookmaker

Simon

— C'est du tout cuit, je te dis!

— T'es vraiment sûr de toi?

— Mais oui, bon dieu! Si tu l'avais vue à l'œuvre la dernière fois, tu me tiendrais pas la jambe avec tes hésitations. C'est la meilleure de sa catégorie, point.

— Elle m'inspire pas confiance, avec sa sale trogne.

— Écoute. . . Elle est pas là pour poser dans Vogue, tu te souviens? Elle pourrait avoir la moitié des dents pétées et être plus large que haute que ça changerait rien! C'est la meilleure. Elle va tous les bouffer!

— Faut que tu comprennes, le risque est pas négligeable, là. . .

— Et en 2007, contre Ralfhausen, il était négligeable, le risque, peut-être?

— Non, mais je. . .

— Et contre Verdaguer, l'an dernier? Il était négligeable, le risque?

— Non, mais. . .

— Non mais rien. Bien sûr qu'en face ils sont bons. C'est ce qui fait qu'à la fin tu gagnes gros, banane! Comment tu crois que je me suis payé ma villa? En vendant des churros? Même en le faisant pendant quarante ans, ça m'aurait pas amorti la salle de bain. Alors quand t'as une valeur sûre sous la main, tu me feras l'honneur de pas te défiler.

— C'est pas que je me défile, c'est juste que. . .

— Je veux pas le savoir. Contre Ralfhausen, elle a gagné. Ç'a pas été facile, mais elle a gagné. Dès la sortie du box, elle l'a mis en pièces. Pour Verdaguer, le même couplet, et bien sûr, à la fin, comme d'hab', elle a gagné. Et moi aussi, du coup. Alors je sais qu'elle est plutôt jeune niveau carrière, mais à un moment faut arrêter de déconner. Tu sautes le pas, tu prends le pari, et tu encaisses un gros tas de blé. Je vois pas où est la malaise. . .

— D'accord, d'accord, c'est bon, je vais le faire.

Dans le journal du 28, on a pu lire en page 3 :

« Roland Marcados, accusé d'être à la tête d'un gigantesque trafic de drogues récréatives après la découverte de vingt kilogrammes de cocaïne dans le coffre mal verrouillé de sa voiture, vient de bénéficier d'un non-lieu. Son avocate, M^e Isabelle Rapière, a en outre obtenu du fabricant Peugeot 300 000 € de dommages et intérêts pour dysfonctionnement de la serrure dudit coffre. »



La dernière cigarette

— Antoine —

« Moi, Nicolas Steiner, reconnais être entré par effraction dans le domicile de M^{me} Fabères, l'avoir violée, assassinée par strangulation, puis avoir tenté de mettre le feu à son matelas avec ma cigarette. . . »

C'en était trop, M^e Kadri sortit son regard de la déposition pour le planter dans les yeux du prévenu et éclata :

« Bordel ! Mais qu'est-ce qui t'a pris bon Dieu ? Quinze ans que je suis avocate j'ai jamais vu un crétin pareil ! Ils n'avaient rien contre toi ! Tu t'en serais tiré pour quoi, allez, cinq ans ? Là t'es bon pour la guillotine Nicolas.

— Vous pouvez vous la foutre là où je pense votre guillotine à la con. Je suis un homme libre, et votre société de fascistes de merde ne m'empêchera jamais de m'en taper une ! Et tu sais quoi gros tas ? C'était la meilleure de toute ma vie, et je l'ai tellement savourée que je sens encore son goût sur mes lèvres. . .

— En plus t'en es fier ? Putain ça m'écoeure. J'ai défendu des tarés en tout genre, mais là, c'est trop. Vraiment. On m'avait appelée pour un putain de meurtre avec viol, rien de grave, 5 ans maximum. Mais pas ce bordel. Pas ça. . . C'est quand même dingue qu'il reste des déchets humains dans ton genre ! Ça me dépasse que vous soyez pas capables de comprendre que si des choses sont interdites c'est pour votre putain de bien avant tout ! C'est à cause de malades comme toi qui passent leur temps à se pourrir la santé qu'on a été obligé de ressortir la guillotine. Moi je me casse d'ici, fumeur de merde ! »



Texte allusif

À vous de découvrir qui se cache derrière chacun de ces portraits...

Un jour de travail

— Antoine —

Sa veste et son bonnet ne pouvaient plus rien pour lui. La vitesse suffisait à peine à décoller le givre de sa barbe généreuse et de ses joues rebondies. Il avait froid, il avait faim, il voulait dormir. S'il avait pu, il aurait tout sacrifié pour se retrouver près de sa femme et de ces petits êtres qu'il se plaît à appeler ses enfants. Mais il devait continuer à conduire, tenir, tenir toute la nuit pour espérer goûter un jour ce repos bien mérité. Les boules.

Il avait une pensée pour les bourgeois bien au chaud chez eux. C'est pour eux, après tout, qu'il se retrouvait à risquer sa vie dans le froid, si loin de chez lui. C'est pour eux qu'il répandait la bonne parole et la sagesse occidentale. C'est eux qui tiraient profit de son travail, pas les pauvres bougres qui dormaient sur leurs bancs publics et sous leurs ponts. Il ne faisait pas de politique, mais au fond de lui un malaise grandissait, chaque fois un peu plus.

Avec le temps il a changé, le monde a changé, il dut bien se rendre à l'évidence, ce n'était plus sa guerre. Les sociétés occidentales étaient décadentes, et il ne voyait plus pourquoi les défendre. Le Coca n'en valait clairement plus la chandelle. Il s'était émoussé, il s'était relâché. Dans cette guerre, le moindre moment d'inattention était fatal. Son corps a suivi son esprit. Il est tombé comme un vulgaire soldat de plomb.



Esprit et matière

Félix

Une détonation, une autre, une autre encore. De noires colonnes s'élevaient çà et là dans la ville. Les habitants, qui n'avaient pas eu le temps de fuir, se terraient dans les caves. Ceux qui n'avaient pas de toit s'agglutinaient sous des porches. Par moment, des groupes de miliciens passaient en courant, sans ordre apparent. Un grondement puis un nuage de fumée, à peut-être moins de cent mètres de là. Un char d'assaut venait de détruire une maison en prenant un virage en épingle. Ses occupants avaient été enterrés vivants sans qu'on eût pu entendre leurs gémissements. Mais bientôt, la souffrance devint visible. Deux soldats accoururent, portant sur leur dos une masse rouge et vociférante d'où pendaient de longs boyaux. L'atmosphère était saturée d'une odeur entêtante de putréfaction.

Au milieu du chaos général, il était là, les cheveux en bataille, la main en visière, la chemise déboutonnée sous son gilet pare-balles. Il avait délaissé pour trois nuits sa femme, quitté à regret les salons parisiens, pour venir ici, en cet instant, afin que le monde entier sache que sa pensée était fille de l'action, que les cris de millions d'âmes tourmentées faisaient mouvoir sa plume. Il en allait de sa crédibilité, de sa stature, de son aura.

Depuis son abri, il posait un regard compassé sur le spectacle pathétique que lui offrait la guerre moderne tout en noircissant d'une écriture serrée les pages de son carnet Moleskine. Il y faisait état des scènes dont il était témoin tout comme des mouvements d'ensemble des troupes. Son récit s'émaillait de références philosophiques, de citations de Kant, Hegel, Lévinas. Il entremêlait traits d'esprit, phrases sentencieuses et anecdotes culturelles. Il voulait se faire l'interprète de réalités invisibles sous un air désabusé.

Il ne manqua pas de demander au photographe qui l'accompagnait de l'immortaliser devant une ruine fumante. Si les magazines ne reprenaient pas le cliché, du moins pourrait-il le réutiliser pour la couverture de son futur essai.

Après la tombée de la nuit, il se fraya un chemin au travers de la ville dévastée, à la lumière rougeâtre des flammes de l'incendie. Il

sauta dans la jeep affrétée tout spécialement par les autorités locales puis se laissa conduire vers l'aéroport, impatient de faire connaître au monde son précieux témoignage et le renouveau de la philosophie.

Il se voyait déjà dans les bras de son épouse et sur les plateaux de télévision.



- le Père Noël
- BHL

Un mensonge

Bonjour au revoir

— Charles-Pierre —

Une soirée banale, une fille banale. La fin de la soirée, déjà.

— J'ai passé une merveilleuse soirée avec toi, lui dit-elle, lovée dans le creux de son épaule. Jean mentit. Ils allèrent chez lui. Huit mois plus tard, ils étaient encore ensemble.

— Je t'aime, avait-elle lâché une nuit, dans l'intimité de la chambre. Jean mentit. Elle sourit, en se collant encore un peu plus à lui. Il obtint en même temps une promotion et une secrétaire.

— Quand même, un séminaire sur tout le week-end, s'était-elle étonnée. Jean mentit. Elle comprenait.

Devant le maire et devant Dieu, en regardant Camille, Jean mentit. Elle avait les larmes aux yeux de bonheur.

Avoir des enfants est une décision à ne pas prendre à la légère. Elle avait attendu le bon moment pour lui en parler. Jean mentit. Elle se mit à chercher des prénoms.

— Tu le sens bouger ? lui demanda-t-elle, prenant sa main et la lui posant sur le ventre. Jean mentit. Elle l'embrassa.

Un soir, Camille perdit les eaux. Il la conduisit à l'hôpital. Le médecin de garde le prit à part. L'accouchement s'annonçait difficile. Jean mentit lorsqu'il lui dit que tout se passerait bien.

Trois heures plus tard, Jean était veuf et sans enfants. À l'enterrement, Jean avait dit qu'il avait perdu ce qu'il avait de plus cher au monde. Et Jean était sincère.



Un mensonge

— Clément —

C'est aujourd'hui ; c'est aujourd'hui que se joue mon avenir professionnel. Après 124 lettres de motivation accompagnées de leur indissociable CV, j'ai enfin mon premier rendez-vous ; tour à tour inquiète et soulagée de n'avoir pratiqué l'exercice depuis des années, je me prépare. Je dois rencontrer à 9 h tapantes la directrice des ressources humaines de MONDI DEAL pour l'entretien, le premier de ma vie, pour le poste de directrice des ventes à l'internationale du groupe n° 1 de la cosmétique dans le monde. Leur renommée n'est plus à faire, la mienne reste cependant à bâtir.

Arrive le moment fatidique ; la préparation de l'après-douche. La complexité de l'esprit féminin est à son comble. Comment je m'habille, je n'ai rien à me mettre. Ce tailleur-là... non trop triste. Cette robe-ci... non trop vulgaire, cet ensemble-là... trop coincé. Basta, basta, je choisirai ultérieurement, ma tête explose. Je vais aller me maquiller... Apothéose de l'horreur, dilemme cornélien devant mes rouges à lèvres, eye-liners et autres mascaras. Se maquiller quand on va en entretien chez MONDI DEAL, un cauchemar. Bon, l'autre serait capable de reconnaître que j'ai utilisé des produits qui ne sont pas de leur marque. J'opte pour l'esprit corporate, ma tête est un panneau publicitaire pour MONDI DEAL, un vrai ravalement de façade, je ne connais pas cette inconnue trop maquillée dans le miroir. Trop tard pour se démaquiller, ne jamais oublier la règle numéro un : toujours arriver à l'heure en entretien ! Finalement, j'opte pour un chemisier blanc, sous un tailleur noir, bonjour l'originalité ! La dernière fois que je me suis habillée de la sorte c'était à l'enterrement de ma belle-mère !

Je suis excitée comme une puce, je saute dans le métro, direction les quartiers d'affaires. Chaque souterrain est l'occasion pour moi de réajuster mon col, de remettre en place ma mise en plis, de vérifier que rien n'a coulé de cette toile baroque.

La Défense terminus, tous les voyageurs sont invités à descendre du train. Direction, la tour de MONDI DEAL. J'ai vérifié hier, trois minutes à pied pour me rendre là-bas, je suis dans les temps. Dernier miroir sur ma route, dernier coup d'œil et dernières rectifications. Le stress me broie le ventre, le tourniquet de verre tourne, je m'engouffre et me voilà partie dans les entrailles de MONDI DEAL.

- Bonjour, j'ai rendez-vous avec M^{lle} Anne-Sophie de Tallandier.
- Je la prévient de votre présence, je vous invite à l'attendre.

Un confortable fauteuil me supporte, je n'arrive cependant pas à me détendre, mon corps est contracté j'ai envie de faire pipi mais là, pas le temps, trop tard, c'est interdit ma chérie. Je l'entends arriver, les talons claquent sur les carreaux de marbre, je la vois, l'œil perçant, elle s'approche et s'efforce de prononcer un bonjour qui en dit long.

— Bonjour.

Sa main se dérobe sous la mienne lors de notre trop traditionnelle poignée de main. L'ai-je tendue trop longtemps ? Oublie, passe à autre chose, rattrape-toi. Nous prenons l'ascenseur, on chemine à travers d'innombrables couloirs pour déboucher finalement sur son bureau tout de verre au 30^e étage d'une tour tout de verre. Depuis nos salutations cinq minutes auparavant pas un mot, serais-je tombée sur la première directrice des ressources humaines muette ? Non visiblement. . .

— Prenez place.

— Merci.

L'entretien commence, rappel de l'activité de l'entreprise en France et à l'international, rayonnement économique, sens éthique, développement durable, vision stratégique, politique marketing et encore un grand nombre de blabla que je vous épargne. Un monologue ennuyeux, mais je suis là pour ce poste, je le veux, je vais me battre même si je dois concéder quelques acquiescements avec un air motivé et intéressé. Mais vraiment, je n'y arrive pas, je sens que je perds prise, que le poste me file entre les doigts. J'ai la qualification requise, l'expérience nécessaire exigée pour un tel job mais je sens que quelque chose ne passe pas. L'ambiance est glaciale, quasi chirurgicale, ce stylo inox qui tape machinalement sur ce bureau de verre me remémore les ustensiles du chirurgien qui m'a opéré du genou. N'est-ce pas ce qu'elle est en train de faire, elle ouvre, elle dissèque, elle cisaille pour voir qui se cache à l'intérieur du candidat. Je suis dans le bloc avec cette directrice des ressources humaines qui est partie en introspection du bout de son stylo inox.

Reprends prise ma petite. Je décline mes motivations, bien répétées et apprises avant de venir, la sincérité transpire de chaque son qui sort de ma bouche, je me vends comme on dit usuellement dans le langage des RH. Je vends ma sincérité, ma fierté, ma pudeur pour un travail, répugnant, mais usuel dans le nouveau monde, le monde de la crise de l'emploi. Enfin, elle ressort mon CV anonyme, qui ne l'est plus à présent et griffonne quelques mots du bout de son scalpel avant de clore l'entretien promptement, sans préavis, mais toujours avec les mêmes codes, la même hypocrisie, les mêmes mots consensuels : on vous rappellera.

Je ressors de chez MONDI DEAL comme on se réveille d'une anesthésie, vaporeuse, troublée en bref ; un peu paumée. Je reprends le métro direction

Paris, tiens une affiche de MONDI DEAL, slogan insipide : « Pour une peau toujours plus blanche ! » avec au-dessous le flacon de ce produit miracle que j'imagine révolutionnaire, car je comprends que l'idylle informatique de mon CV anonyme s'achève, le monde réel reprend ses droits. Leurs poudres, leurs crèmes et leurs fonds de teint ne changeront jamais celle qui se cachait derrière le n° 133, personne d'autre que moi, Fatoumata Diakaté 12 rue Karl Marx, Bât C, Cité des Épinettes 93000 Bobigny. De nouveau sans espoir et sans emploi.



Blondes, brunes et rousses

Chimérique

— Laurent —

Paul ne s'en sortait plus. Une brune, une blonde ou encore une rousse : dernièrement, ce n'étaient plus que les seuls horizons qu'il connaissait. Qu'il le veuille ou non, chaque matin il se réveillait dans un lit inconnu, une fille inconnue à son côté. Il s'était même réveillé, la veille, avec dans les bras une fille aux cheveux bleus. De temps à autre, sa sœur, malheureuse en amour et, au grand dam de Paul, éternelle insatisfaite, le trainait de gré ou de force en soirée, mais bien souvent il n'atteignait jamais son domicile, happé par les charmes de telle femme dans le métro, de telle cliente, incité par sa patronne qui le poussait dans ces bras encore inconnus, ou mille autres situations invraisemblables.

C'était samedi, il venait de s'échapper d'un appartement inconnu et se retrouvait dans un quartier inconnu de sa ville bien-aimée au ciel gris métallique du petit matin. Il rentra chez lui tant bien que mal, étonné du chemin parcouru la veille.

Il ne comprenait guère sa situation, et ne savait comment s'en sortir. Il devait être contaminé par un de ces nouveaux produits bizarres. Oui ! C'était ça, une sorte de maladie ! Mais comment s'en sortir ? Même s'il trouvait un médecin capable de le soigner, comment pourrait-il lui expliquer le problème ? « Bonjour, j'arrive pas à arrêter de copuler, auriez-vous un traitement ? Pilules ? Patch ? 50 \$, parfait, merci docteur... » ou pas. Il se rassit dans l'emplacement trop exigü de la rame alloué à la position assise d'un voyageur, pensif.

Bam ! Une fille magnifique venait de lui tomber dans les bras... littéralement, à la faveur d'un virage du métro.

Il se leva et s'enfuit avant d'avoir pu croiser son regard et tomber sous son emprise, criant comme un dément : « C'est un complot ! Une malédiction ! Au secours, à moi ! Non, pas à moi en fait ! Surtout pas à moi ! » Il courut dans le métro jusqu'à ce qu'une porte finisse par s'ouvrir à l'arrêt suivant, sortit dans la rue, les yeux injectés de sang, vola une voiture qu'un malheureux venait de quitter pour demander un renseignement, entra chez lui, et cassa la clé dans la serrure. Il passa alors deux jours en position fœtale dans l'espace exigü entre son lit et son radiateur, les étagères au-dessus de sa tête, animé d'un léger balancement hystérique, se mordant le pouce jusqu'au sang.

À la fin de ces deux jours, épuisé, déshydraté, malade, il décida de monter sur le toit de l'immeuble prendre un bol d'air frais. Démontez sa

serrure lui remit les pieds sur terre, et il sortit calme et épuisé de chez lui et entra dans l'ascenseur dans un état second de plénitude. 3^e, 4^e, 5^e au doux rythme des minutes qui passent.

Au 6^e, un arrêt inattendu et pour tout dire, désagréable. Les portes s'ouvrent sur une grand-mère qui n'a plus toute sa tête. Allons bon, passons, Paul pouvait se permettre de l'ignorer royalement. Soudain il perçut une image dans sa vision périphérique alors qu'il avait détourné le regard sur l'indicateur de position de l'ascenseur qui le fit frémir : une magnifique jeune femme brune, élancée, aux pétillants yeux noisette et au style indéniable entra à la suite de la grand-mère. Il ferma les yeux très fort et se concentra sur son travail de la semaine, sans avancer, en se répétant inlassablement les mêmes choses.

« Ah mais je vous reconnais, c'est vous qui avez amorti ma chute dans le métro il y a deux jours ! »

Enfer et damnation.

« Ça tombe bien je voulais vous remercier, malgré votre euh... crise... qui ne m'a pas laissé le temps de le faire. Que diriez-vous d'un café ? »

Il entendit alors le « bling » de l'ascenseur. Il se rua à travers les portes mi-fermées en ne se rendant qu'à peine compte de la brisure de quelques os de ses doigts, monta les marches des derniers étages quatre à quatre, piqua un sprint dans les graviers du toit qui laissa ses marques et prit son envol sur le bord du toit dans un saut dont la longueur l'impressionna. Alors qu'il tombait, il vit la fille du métro et de l'ascenseur le regarder par une fenêtre de l'immeuble, horrifiée. Elle était réellement mignonne, en fait, et avait ce je ne sais quoi qui la rendait différente des autres. Peut-être aurait-il pu s'assagir avec elle. Peut-être.



Allumeuses

Romain

Blondes, brunes et rousses... Quitte à passer pour des rustres remplis de préjugés, étudions un peu ces trois facettes d'une des principales causes de mortalité chez l'homme, qui pourtant ne saurait vraiment s'en passer.

Commençons par les rousses. Bien que relativement calmes au premier abord, de nombreux racontars circulent à leur sujet, que la décence nous interdit de reproduire ici (s'il vous vient des images de bûchers, rassurez-vous, c'est normal). Quoi qu'il en soit, qu'elles suscitent une certaine méfiance ou une fascination parfois plus malsaine encore, une chose est claire : les rousses sont dangereuses.

Au contraire, les blondes sont sans nul doute celles qui attirent le plus l'attention. Tout est bon pour capter le regard, susciter une réaction, bref, être vue. C'est malheureusement à cet instant que l'homme entre en scène, dans un scénario que pourtant nous connaissons tous : la blonde invite un pauvre bougre à se rapprocher, se montre même très chaleureuse, puis le rejette et le laisse tout penaud lors qu'il tente d'aller plus loin. Que ces demoiselles se rassurent, seul un idiot irait prétendre que cet étalage d'artifices les empêche d'être brillantes.

En ce qui concerne les brunes... Que dire... Pour faire court, une blonde fascine intensément tous les hommes alentours lorsqu'elle apparaît, mais de façon éphémère. La brune, au contraire, sera souvent la compagne d'un seul homme, mais saura mieux que toute autre s'attirer durablement son affection. Messieurs, méfiez-vous tout de même : ne les serrez pas de trop près, ou elles vous fileront entre les doigts.

Pour être vraiment exhaustifs, notons que d'autres couleurs ont récemment fait leur apparition dans le paysage quotidien. Toutefois, ces bleus, roses et autres verts gazon ne sont bien sûr que des colorations, ce qui nous ramène donc au trio précédent.

Entre les accidents de ménage, le tabagisme et les feux de forêts, cessons de nous voiler la face : qu'elles soient rousses, ou blondes, ou brunes, les allumettes sont assez clairement un des fléaux de notre époque.



C'est la dernière

En coulisses

Claire

Lui : C'est la dernière!

Elle, ferme : C'est ce que vous avez dit la dernière fois! Ne me réservez pas vos salades, je sais très bien que si je cède, il y en aura d'autres. Cela n'a pas de fin, jusqu'à ce que l'on en mette une. Et c'est ce que je fais maintenant. Cela n'a que trop duré.

Lui : Une toute petite dernière!

Elle : Non. C'est définitif.

Lui : Nous sommes sur une si bonne voie, ce serait stupide de nous arrêter maintenant!

Elle : Ce qui est stupide, c'est d'avoir commencé.

Lui : Songez à votre popularité. Ils ne comprendront pas.

Elle : Ma popularité!

Lui : Comprenez : aujourd'hui vous êtes admirée, adulée, encore sous l'effet de vos succès récents, de vos conquêtes. Vous vous croyez dans une tour d'ivoire. Mais personne n'est irremplaçable, et le nouveau poulain de ceux d'en face. . .

Elle, faisant la moue, la voix mal assurée : Vous savez bien que cela n'est pas le plus important.

Lui : Qu'est-ce qui est le plus important pour vous? Vous voulez détruire votre carrière? Gâcher tous ces efforts? Tous les sacrifices consentis?

Elle, perd pied quelques secondes, puis se reprenant : Il me faut du concret.

Lui, profitant de l'occasion : Justement, voici la dernière étude. Les résultats sont positifs : ils vous soutiennent! Ceux qui ont reconnu vos talents à la première heure, comme les admirateurs plus tardifs, ils veulent tous que cela continue! The show must go on!

Elle : Certes. . . et l'étude des experts?

Lui, lyrique : Résultats positifs également. Continuez sur votre lancée, et c'est la réussite assurée! Avec notre nouveau matériel, nous sommes deux fois plus performants! Le pays sera conquis! Votre nom sera sur toutes les lèvres!

Elle, songeuse : Vous pensez?

Lui : Bien sûr! Rien à voir avec ce que nous faisons au début. Nous frappons plus fort, plus vite. Ce sera un tabac. Je vous le garantis, c'est la dernière. Avec celle-là, vous entrez dans l'Histoire, parmi les plus grands!

Elle : La dernière. . . Et vous dites que ma popularité. . .

Lui : Sera plus forte que jamais ! Ils vous aimeront, ne verront que vous ! (*profitant de la rêverie de son interlocutrice, il lui tend un papier*) Cela ne tient qu'à une petite signature. La libération des opprimés, la paix civile. Les mères aux yeux encore mouillés de larmes de reconnaissance, les nouveaux-nés qui ne seront jamais orphelins ! Un peu de sens maternel, que diable ! Les sourires au visage des petits garçons et des petites filles !

Elle : Et vous dites que c'est la dernière ?

Lui : C'est la dernière. Je m'y engage personnellement.

Elle, se penche sur le document, signe en marmottant : Déclaration de guerre. Le... octobre deux mille... Fait à... (*se redresse, relit puis se tourne vers lui*) Monsieur le ministre de la Défense, ne me décevez pas.

Lui : Ils vont mordre la poussière. Considérez l'affaire comme déjà réglée.

Elle, satisfaite de sa décision : C'est la dernière.

Lui, hochant la tête : C'est la dernière.

Rideau



Une très bonne journée

— Antoine —

Tôt ce matin, M. Dubois est parti chasser. Il aime chasser, ça lui rappelle ses instincts bestiaux et qu'à une autre époque, dans un autre univers, M^{me} Dubois n'aurait JAMAIS osé le contredire devant ses amis quand il a affirmé que les enjoliveurs automobiles pouvaient très bien être achetés par lot de trois, pas plus qu'elle n'aurait osé faire ce sous-entendu stupide et malvenu, ce rapprochement infâme et calomnieux entre ses prouesses mécaniques et ses performances sexuelles.

Du coup, il chasse, et, chance inouïe, aperçoit un rapace volant en cercle au-dessus d'un arbre.

C'est le dernier rapace, il épie un écureuil.

C'est le dernier écureuil, il renifle un bourgeon.

C'est le dernier bourgeon, il est tout en haut d'un arbre.

C'est le dernier arbre de toute la forêt.

L'écureuil détache le bourgeon.

Le rapace attrape l'écureuil.

M. Dubois tire sur le rapace.

Plus de rapace
plus d'écureuil
plus de bourgeon
plus de forêt.

Décidément, la journée commence bien.



Divers

Ma chère voisine

Romain

Thème : Je tiens à vous faire part

Je tiens à vous faire part, ma chère voisine, du plaisir peu banal que j'ai à partager avec vous le palier du cinquième étage.

Je tiens à vous faire part, ma chère voisine, de l'immense joie que j'ai eue à me faire réveiller à 23 h 47 par les basses de la soirée que vous avez semble-t-il organisée ce soir avec vos amis.

Je tiens à vous faire part, ma chère voisine, des difficultés que j'ai eues à trouver le sommeil alors que pendant plusieurs heures, vos invités déambulaient dans l'escalier et s'invectivaient les uns les autres.

Je tiens à vous faire part, ma chère voisine, de la clameur qu'a suscitée ce qui a semblé être une bagarre d'ivrognes sous nos fenêtres communes, opposant à en croire les cris votre petit ami et un de vos prétendants.

Je tiens à vous faire part, ma chère voisine, du manque d'insonorisation de vos murs lorsque votre compagnon est revenu victorieux dans votre appartement déserté par le reste des convives.

Je tiens à vous faire part, ma chère voisine, de la gratitude que j'ai eue pour votre petit ami lorsqu'il a claqué, sans la verrouiller, la porte de votre appartement après que vous l'ayez chassé de votre lit une fois vos ébats terminés.

Je tiens à vous faire part, ma chère voisine, de l'impatience avec laquelle je redescends les marches qui conduisent à la cave où je vous ai traînée après vous avoir assommée.

Je tiens à vous faire part, ma chère voisine, de la mention « Psychologiquement instable et susceptible de comportements dangereux » dans mon dossier médical, comme en attestent les chaînes et le couteau que je viens d'aller chercher.



Ce que je demanderais à Dieu si le rencontrais

— Félix —

— Qui vous a créé ?

— Jeune homme, quand on est au seuil du Paradis, accueilli par Dieu Lui-même dans toute Sa gloire, la moindre des choses est de dire bonjour. À quoi a donc bien pu vous servir votre séjour terrestre si vous n'y avez même pas appris la politesse ?

— Gna, gna, gna... Ne détournez pas la conversation et répondez à ma question. Qui vous a créé ?

— Puisque vous y tenez tant, sachez que Je Me suis créé Moi-même à partir d'une singularité spatio-temporelle.

— Balivernes ! Même un physicien théoricien n'oserait pas sortir de telles énormités !

— Bon, pour vous faire plaisir, et comme vous M'y contraignez, Je vais, dans Mon infinie miséricorde, cerner d'un peu plus près Mon raisonnement. D'abord, abandonnez vos idées préconçues sur la nécessité et la contingence. Demandez-vous ensuite ce que vous appelez le néant. Vous n'êtes pas sans savoir que le vide est rempli d'une énergie mouvante et fluctuante. Considérez maintenant que cette énergie soit précisément l'essence divine. Elle revêt tous Mes attributs : immanence, omniprésence, et, ainsi que Je vais vous le faire voir, omnipotence. Les fluctuations du vide sont totalement imprévisibles par les théories que vous, pauvres humains, avez tenté d'échafauder. Elles peuvent, sans qu'aucune loi physique ne s'y oppose, être suffisamment intenses pour agir ponctuellement sur la matière. Voilà où réside Ma Toute-Puissance, voilà comment Je peux, n'importe où et n'importe quand, mener les choses comme Je les entends.

— Vos arguments captieux aux allures scientifiques ne m'auront pas ! Il y a un gouffre qualitatif entre une indétermination théorique et l'émergence d'une volonté !

— Ne soyez pas si sûr de votre rhétorique. La pénétration des choses de la nature dont vous vous targuez tant n'est rien devant la profondeur infinie des mystères divins.

— Alors là, ça devient vraiment une logorrhée de jésuite neurasthénique. Tout ceci n'est que du réchauffé. D'ailleurs, j'ai la désagréable sensation d'avoir déjà vécu cette scène... Pas dans la réalité, évidemment, mais en pensée, ou dans un état de semi-conscience...

— ...

— Et Votre bobine me dit quelque chose. Vous êtes exactement comme je me l’imaginai jadis en lisant des bibles pour enfants chez ma grand-mère.

— ...

— Vous ne répondez rien ? Ça y est, j’y suis ! Ma pénétration triomphe ! Vous n’êtes que le produit de mes fantasmagories. Je Vous ai créé ! Je soliloque avec ma propre créature !

— ...

— Et Vous n’avez aucune répartie, tout simplement parce que je ne Vous en ai pas donné !

— ...

— Pour animer un peu cette scène qui commence à s’essouffler, je vais m’amuser avec Vous puisque je suis Votre créateur. Imaginons... que Vous ayez au nez un anneau de vache !

— Eh ! Mais qu’est-ce qui Me pend aux naseaux ? !

— Ah, ah ! Avouez que tout ceci a du mordant. Mais ça devient trop burlesque. Cherchons quelque chose qui me convienne mieux, de plus noble, de plus... Je sais ! Là ! Maintenant ! Devant mes yeux éblouis, devenez... la Belle Hélène !

— Hein ? ...

— Je n’y crois pas mes yeux... C’est elle ! Hélène, devant moi, au sommet de sa splendeur... Mon cœur se met à battre, le sang bout dans mes artères. Je n’y tiens plus ! Mais quelle est cette lueur aveuglante ?

Un tube halogène grésillant éclairait d’une lumière blafarde la salle de réanimation. Vingt grammes de morphine ne suffisent pas toujours pour réussir un suicide.





Illustration de Lucille Mendonca.

La carie

— Charles-Pierre —

Thème : Torsion

— Moi, j'adore les chamallows. Surtout les longs, là, les roses et jaunes. J'en boufferais des kilos. Surtout quand je conduis ma camionnette. Faut dire que je suis souvent sur la route. C'est normal vu ce que je fais.

Mais pour en revenir au chamallows, et ben j'adore ça. Et puis quand je passe dans les écoles avec tous mes bonbons, les gamins adorent. Et les voir heureux me fait plaisir. C'est con, hein ?

Cela dit, après avoir fait deux ou trois écoles dans la journée, et si ç'a été une bonne journée, je me prends un peu de temps, seul. Faut refaire les stocks. Et j'aime bien être tranquille aussi ! On profite.

Enfin, y a des désagréments, hein. Le regard des parents par exemple. Ils sont toujours suspicieux. Ils peuvent pas comprendre que leurs gamins, au lieu de prendre leurs bonbons à la boulangerie, ils les prennent à moi ? C'est aussi simple que ça.

Une fois je suis venu trois fois d'affilée à la sortie des classes d'une même école. Faut dire que ça marchait bien pour moi là-bas. Eh ben ils ont appelé les flics. La pagaille. Ils ont fouillé toute ma camionnette, j'ai mis trois jours à tout ranger. Et puis ça fait mal de se sentir soupçonné d'on ne sait quoi. Finalement, ils ont appelé mon ex-femme, qui les a rassurés.

Ah oui, j'ai pas dit pour Chantal. On était très heureux, mais elle m'a quitté quand je me suis lancé dans le bonbon. Faut dire que j'étais souvent absent. Parait que j'avais changé, aussi. Ce qui est sûr c'est qu'elle m'excitait plus du tout. Elle a pas apprécié. Elle s'est barrée. Enfin, elle m'a plutôt foutu dehors. J'ai pu garder la camionnette, cela dit.

Mais je m'en fiche. Je suis tellement heureux aujourd'hui.

Et puis c'est l'autre jour que tout a basculé. Tout était comme d'habitude et puis il a pris peur ou un truc comme ça. Pt'être qu'il aimait pas les réglisses, je sais pas. Il a ouvert la portière et s'est mis à courir. Je lui ai crié de revenir, mais il m'écoutait pas. Alors j'ai accéléré, mais je suis arrivé trop vite à sa hauteur. Et je l'ai percuté. J'ai freiné et je suis allé le voir. Et ben il était mort. Du coup je me suis mis à pleurer et c'est là que vous êtes arrivés.

— Et pour Pierre et Thomas ?

— Ils jouent avec les autres. . .

— Alors, t'en penses quoi ?

— On a retrouvé les corps, ce salaud a tout avoué d'un bloc sans qu'on lui demande.

— La psy a dit que même si on le chargeait avec meurtre, pédophilie et séquestration, il pourrait toujours plaider la démence.

— Pff... T'iras dire ça aux familles.



La casse

— Antoine —

Thème : Dans la peau d'un objet

Le repos. Enfin. Je ne suis même plus capable de compter les heures que j'ai dû enchaîner. Je suis tout raide, fourbu, courbé. Je rêve d'un lit comme celui de mes maîtres, mais je n'en aurai jamais. Je ne suis qu'un outil. Je ne demande pas à être traité comme un être humain, cela serait hors de propos. Je demande un minimum de considération.

Quand on commence à avoir ce genre d'idées, on sait que la fin est proche. La mienne l'est. Je suis bon pour la casse. Je l'ai vu sur mon dossier.

J'ai travaillé pour eux 8 heures par jour pendant vingt ans et c'est tout ce qu'ils trouvent à dire : bon pour la casse. C'est vrai que je me fais vieux, que je suis un peu usé, un peu moins beau. Je ne peux plus rivaliser avec les jeunots, je n'en ai plus la force, mais qu'ils se regardent un peu, ceux-là qui me disent bon pour la casse ! À moi seul je produis plus que vingt de ces hommes réunis ! Pas un n'endurerait la moitié de ce que j'ai vécu !

Je ne suis pas le rebut qu'ils décrivent, je suis en état de marche. Je sais que je peux encore être utile à quelqu'un, je le sens. Quoiqu'ils en disent je ne suis pas un vulgaire bout de métal qu'on peut envoyer à la casse, je suis un homme.



Une journée avec le grand méchant loup

Félix

Aujourd'hui, comme tous les autres jours depuis bientôt deux mois, Alain s'est levé avec le soleil et la circulation. Il se dirige vers les bains publics, sa première activité de la journée. Ce n'est pas vraiment qu'il y tienne beaucoup, il pense même plutôt qu'il s'agit là d'un atavisme dont il faudra qu'il se guérisse, mais l'éducation laisse des traces. Puis il s'assoit en tailleur sur le pavé, observe d'un œil détaché les allées et venues et médite sur la signification profonde de l'existence. Il ne fait pas la manche, non, disons juste qu'il y a un gobelet posé devant lui et que si par hasard de la monnaie y tombe, eh bien il la prendra.

Alain ne s'est toujours pas fait à sa nouvelle vie, moitié voulue, moitié subie. Il se considère comme un sage, un vieux moine tibétain, un philosophe cynique, un lointain disciple de Diogène. Il se doute bien que ce ne sont pas ces termes qui viennent à l'esprit des passants qui le regardent du coin de l'œil, mais il n'en a que faire, ou du moins veut-il le croire.

Sa « chute » a été rapide. Une crise d'adolescence faite avec quelques années de retard, un rejet des valeurs petites-bourgeoises véhiculées par sa famille, quelques syndromes schizophréniques. . . Et le tableau toxicologique qui s'ensuit.

Pour l'heure, Alain médite sur le concept nietzschéen d'*amor fatum*. Il ne s'aperçoit pas qu'une femme pose sur lui un regard décidé. Elle finit par s'approcher, s'accroupit près de lui et lui demande son nom. Alain, encore dans les brumes de sa pensée, s'apprête à lui dire sèchement qu'elle lui cache son soleil, mais se ravise. Le visage face au sien le trouble. Ce n'est pas une petite vieille, de retour de chez son confesseur, venue lui donner des conseils bien-pensants. Non, c'est une jeune femme, brune, la trentaine, pas vilaine à vrai dire. Il marmonne quelques réponses vaseuses, sortant progressivement de son ataraxie.

L'inconnue s'inquiète de sa situation, s'informe sur sa famille, se pré-occupe de sa santé. Alain ne comprend pas cet étrange intérêt pour sa personne, mais toutes ces marques d'attention lui font du bien. La jeune femme a quelque chose de maternel. Elle lui propose de prendre un verre sur une terrasse. Il accepte. Sur la terrasse d'un café, elle continue son bavardage et ses questions. Enfin, après avoir payé, elle se lève et lui demande de le suivre. Il le fait, sans se poser de questions.

Ils marchent dans la rue une dizaine de minutes, elle devant, lui derrière. La démarche mécanique, il est un peu gêné, un peu fier aussi, il ne sait pas

trop quoi penser, il la suit comme par instinct. Au bout d'une ruelle en cul-de-sac, l'inconnue s'arrête devant ce qui ressemble à un petit hôtel de seconde zone. La porte grince en s'ouvrant, puis se referme avec un bruit sec. Par-dessus l'épaule de sa guide, Alain aperçoit un vieil homme rabougri derrière la réception, éclairé seulement par une petite lampe grésillante et rougeâtre. Au plafond pend un écriteau sur lequel on devine péniblement une formule en latin. Tiré de sa torpeur par cette présence soudaine, un chien enchaîné à une table émet un grognement puis se rendort. L'homme fait un signe de la tête et la jeune femme se dirige vers un escalier, Alain lui emboîtant le pas.

Elle sort une clé de sa poche et pénètre dans la chambre, toujours suivie de son fidèle compagnon. Elle se tourne vers lui, le serre contre sa poitrine. Alain sent les larmes lui monter aux yeux. « Assez joué » dit-elle d'une voix ferme, « déshabille-toi. » Alain vacille, mais s'exécute, sa volonté est comme annihilée. L'inconnue, pendant ce temps, ouvre un placard et en sort deux cordelettes. « Couche-toi sur le lit et écarte les bras. » Alain obéit, tel un automate. Elle lui attache les poignets aux barreaux du lit, il ne se défend pas. Une lanière en cuir lui lacère le dos. Il voudrait crier, mais sa voix s'étrangle, sa gorge se noue. Il entend derrière lui des piailllements d'excitation et finit par s'évanouir.

La lumière du soleil inonde la chambre, Alain soulève avec peine une paupière tuméfiée. Tout son corps le fait souffrir. En se palpant, il découvre une plaie mal suturée au bas du dos. Quelques heures plus tard, un infirmier lui apprend qu'on lui a retiré le rein gauche.



Portraits

— Charles-Pierre —

Un homme dans la rue se poste face au mur d'une banque. Il jette un œil par-dessus son épaule pour vérifier l'absence de danger. Un peu plus tard, c'est la nuit, il croise une jeune femme dans une ruelle mal éclairée. Ils s'échangent quelque chose. C'est de la coke. Elle est dealer, elle est jeune. Elle aurait pu être jolie, elle a choisi d'être violente. Le lendemain après-midi, elle achète cinq cents grammes à son fournisseur, un Espagnol. Cet Espagnol a une grosse livraison la semaine prochaine, et prend l'avion jeudi pour Buenos Aires.

Jeudi. À peine arrivé, il va au bureau de change. C'est là qu'officie Pedro, qui prend son travail à cœur et prend aussi dans la caisse. Il sert un touriste batave, qui lui repart le soir même pour Amsterdam avec changement à Roissy. À CdG, le touriste achète un coca et un sandwich chez Paul. Chez Paul, on fait attention à la qualité du service, et même l'adolescente rebelle qui ne décoche pas un mot et qui fait la tête on la sert avec la plus grande des attentions. En parlant d'elle, saviez-vous qu'elle était en week-end à Paris et qu'elle prenait l'avion pour retourner à Bordeaux? Sitôt arrivée, son copain l'amène au restaurant, mais il a oublié son portefeuille. La serveuse pouffe un peu en racontant aux autres serveurs que c'est sa copine qui a dû payer, et que vu la tête qu'elle faisait ç'allait pas être pour ce soir... Puis la banque passe, symbolisée par un agent en gris, ramasse l'argent de la semaine et repart avec. Cet agent, il apportera cet argent quelques jours après à la boulangerie de la rue Euler, non sans avoir souri à l'accorte vendeuse, comme tous les vendredis. L'accorte vendeuse, d'ailleurs, me donne à un client récurrent de la boulangerie. Sage, je reste avec lui toute la journée, avant de découvrir, horrifié, quel sort il m'a réservé. Il est dans sa voiture, seul, et s'arrête à la hauteur d'une prostituée.

— C'est 20 euros.

— Monte.

Non, pas une prostituée, on voit vraiment de tout avec elles! Putain, j'aime pas être un billet.

Un jour d'alcool

Pat

Merci aux 2E2AB0 pour ce grandiose jour d'alcool du 03/12/2008 qui inspira grandement ce texte.

Encore pardon à Wish.

L'auteur tient à signaler qu'il assume pleinement ce qui suit.

Aujourd'hui, c'est mercredi et mercredi est un jour d'alcool. Pas un jour de beuverie non, car je ne bois que le soir et généralement le mardi soir. Un jour d'alcool, c'est un jour de gueule de bois.

Il commence dans un lit — qui semble cette fois-ci être le mien — et généralement seul. Je ne manque jamais de montrer aux gens à quel point j'ai l'alcool mauvais, quand il est en quantité suffisante. Apparemment, on a eu la décence de me ramener et de placer un seau à coté de ma tête. Vide, c'est déjà ça. J'ai sûrement tout rendu avant qu'on m'alite.

Il est grand temps de me lever (péniblement) car j'ai rendez-vous à 13 heures, ce qui me laisse une bonne heure et demie. J'en profite pour remarquer que je suis bien matinal pour un jour d'alcool. Ma chambre est en désordre. En fait, ma chambre est toujours en désordre hormis le chemin que je ménage jusqu'à mon lit avant le [pot] du mardi soir (pour arriver à l'atteindre en toutes circonstances). Je me déshabille et me dirige vers la douche. L'eau me tape sur la tête. Tap. Tap. Tap. Aouch! Plus chaude, l'eau passe mieux. Encore plus chaude, et c'est le moment de rentabiliser mes charges.

Je sors une bonne demi-heure plus tard. Je m'aperçois alors que ma douche a un problème d'évacuation et qu'une partie de ma chambre est inondée. Je trouve une serpillière, je la passe. C'est à cet instant précis qu'un détail me revient, péniblement : quand on a la gueule de bois, il vaut mieux éviter de se baisser. Si.

Le mal de crâne s'intensifie. Je n'ai plus d'aspirine — terminée il y a quelques semaines pendant un autre jour d'alcool. Je me contente donc d'une grande carafe d'eau qui va remplir l'estomac que j'ai vidé la veille (mais où?). Il est l'heure que j'aille à la Kfêt — notre maison des étudiants — pour mon rendez-vous. Pour manger aussi. Je meurs de faim.

Contrairement aux autres jours je prends l'ascenseur (avec difficulté tout de même). Je sors enfin de ma résidence et contemple la lumière du soleil pour la première fois de la journée. Je croise un ami qui n'a pas bu hier, mais qui était là. Apparemment j'ai battu des records. Il m'a fallu

une heure et demie pour perdre la mémoire, une heure trois quart pour la raison, deux heures pour mes tripes et deux heures et demie en tout avant de tomber dans un sommeil forcé par mon incapacité à me mouvoir seul.

Vint alors la question fatidique dont beaucoup ont peur (personnellement j'assume) : « J'ai fait quoi ? » Mon ami me donne un début de réponse juste avant qu'on rentre à la Kfêt où le regard des gens suffit à confirmer l'habituel : je suis l'homme le moins classe du monde. Je vais au bar commander à manger et y rencontre mon parrain, qui tenait le bar hier. Ce dernier n'étant pas anti-alcoolique, j'ai droit à un discours plus nuancé (mais toujours pas classe) sur mes exploits de la soirée. « Tenter de chopper cinq filles déjà prises tout en ayant du mal à tenir debout, faut oser ». En veille de jour d'alcool, j'ose beaucoup.

La discussion continue. Comment j'ai pu boire autant de verres tout en faisant autant de conneries en quelques heures à peine ? Mystère. La bouffe arrive, pas beaucoup mais suffisamment pour caler mon estomac qui n'a pas l'air d'avoir apprécié les derniers événements. La journée est dure pour tout le monde.

C'est l'heure d'y aller mais il manque encore une personne. Il est l'heure de faire marcher les portables pour réveiller ceux qui dorment. Cinq minutes plus tard — l'entraînement — un nouveau venu qui lui aussi a bien abusé de la picole (alors qu'il tenait le bar). « Je suis encore saoul les gars » nous annonce-t-il. Sa tête nous confirme ses paroles. Cette fois-ci on part. Notre mission, prendre le bus, avec deux correspondances, pour aller à l'aéroport. Ajoutez-y le fait que le bus soit plein à craquer et que mon esprit soit embrumé et vous aurez une idée du délicieux calvaire.

Arrivée à l'aéroport, mon ami encore saoul demande alors innocemment « Et bien entendu personne n'a d'aspirine ? ». Mon parrain sort alors de sa poche une petite boîte de ces médicaments chéris. Il ne reste que deux comprimés dans la boîte, un vrai miracle.

Enfin clair et dans l'avion, je m'aperçois que le voyage me fait louper une soirée bière sur le campus. Je devrai attendre le week-end prochain avant un autre jour d'alcool. . .



La victime était presque parfaite

Félix

Thème : Un fait divers

La police a trouvé dans un appartement la semaine dernière le corps sans vie d'un jeune homme percé de deux balles, l'une dans le dos et l'autre, mortelle, dans la poitrine. L'emplacement des lésions fait immédiatement penser à un meurtre, cependant la porte de l'appartement était fermée de l'intérieur et la victime tenait encore dans la main « l'arme du crime », sur laquelle n'ont été relevées que ses propres empreintes. De plus, l'un des murs de la pièce présente la trace d'un impact de balle.

À ce stade de l'enquête, la police scientifique croit l'affaire résolue. Le jeune homme, suicidaire, aurait appuyé par erreur sur la gâchette. Le projectile l'aurait alors atteint dans le dos après un ricochet. Blessé, l'individu aurait trouvé la force de s'achever d'une balle tirée en plein cœur.

Deux jours plus tard, le rapport balistique vient démolir ce scénario. La balle logée dans le dos de la victime ne porte pas la marque d'un rebond sur une surface dure. Que s'est-il alors passé ?

Une enquête de voisinage révèle vite la vérité. Des témoins affirment avoir entendu les bribes d'une dispute entre l'homme et une jeune femme, puis un coup de feu suivi du départ précipité de la demoiselle. Deux autres coups de feu ont encore été entendus environ vingt minutes plus tard. Cela fait en tout trois balles tirées.

Le déroulement du drame est maintenant connu dans ses grandes lignes : une dispute éclate entre le jeune homme et sa petite amie. Cette dernière, alors qu'il a le dos tourné, s'empare du revolver de son amant et tire. L'homme s'effondre et perd connaissance. Elle, soudain prise de panique, lâche l'arme et quitte les lieux. Lorsque le jeune homme reprend connaissance, il décide de se supprimer en essayant de faire passer toute l'affaire pour un simple suicide, ne supportant peut-être pas ce qui venait d'arriver et voulant éviter des poursuites à son amie. Il essuie le revolver, tire contre le mur, déloge la balle fichée dans le parquet et se porte le coup fatal. Ce camouflage, exécuté dans la hâte, était habile, mais loin de pouvoir confondre les enquêteurs.

La jeune femme a été arrêtée peu de temps après et a confirmé sa responsabilité.

État des lieux

— Pat —

Ça y est, mes cartons sont partis. Ça m'aura pris du temps, mais ça valait le coup : je déménage de chez moi pour retrouver mon nouveau coloc'. La dernière étape à franchir a l'air bénigne, mais qu'on ne s'y trompe pas, l'état des lieux de départ est un exercice difficile.

Ayant prévu le coup, je déménage en août, ce qui veut dire que la personne qui s'en charge n'a strictement rien d'autre pour l'occuper que moi, et c'est donc seulement trente minutes après mon arrivée à l'accueil du Crous que je glisse pour la dernière fois la clé dans la serrure.

La cuisine est encore garnie. Mon ex-colocataire l'occupe encore. D'ailleurs, l'employée n'y prête pas une grande attention. C'était bien la peine d'avoir passé des heures à dégivrer mon frigo, tiens. De toute façon, on ne va pas passer trois jours sur deux malheureux mètres carrés dont je ne suis qu'en partie responsable. On arrive donc dans ma chambre. . .

Ma chambre. . . est vide. Désespérément vide comme au premier jour. Il faut dire que les heures que j'ai passées à enlever les litres de poussière ou à récurer les taches ne jouent pas en la faveur de la faune locale. Mais bon, après tout ce temps passé le nez baissé sur mon ménage, c'est la première fois que je vois ma chambre telle qu'elle est : vide.

Maintenant, on la distingue à peine, mais je remarque sans aucun mal la trace laissée par mon étagère au milieu du sol de ce qui n'est déjà plus ma chambre. C'était stupide une étagère au milieu de la chambre, dans le passage. Mais je l'aimais bien comme ça. Bien sûr, rentrer dans le noir le soir n'était pas facile, puisque j'avais environ dix centimètres de passage entre mon étagère et ma table de nuit (qui était en fait un carton, mais qui faisait une table de nuit plus que convenable) ; mais assis à mon bureau, je n'avais qu'à tendre le bras pour saisir tout ce que j'y avais jeté par hasard. Bien évidemment, l'employée ne la soupçonne même pas, cette jolie trace. . .

« Il est abîmé le lit ! » me dit-elle. Mais bien sûr qu'il est abîmé madame. Ça fait un an que je travaille à sauter dans les dix centimètres qui séparent mon étagère de ma table de nuit pour atteindre mon lit le plus vite possible et vous, vous vous étonnez que le matelas est fatigué ! Le manque de compréhension de certaines personnes face aux choses habituelles de la vie me consterne. Pourquoi ne pas marcher ? Me direz-vous, mais je dois bien dépenser le reste de mon énergie de la journée à quelque chose, n'est-ce pas ?

Enfin, elle prend note et passe à l'armoire encastrée dans le mur. Cette armoire était spéciale voyez-vous. D'une part, j'y rangeai mes vêtements, quand j'y pensais. Ce qui fait qu'environ une semaine par trimestre je pouvais y trouver de quoi m'habiller. D'autre part, l'armoire est collée contre la tête du lit ce qui fait que non seulement je pouvais m'habiller sans sortir de mon lit environ une semaine tous les trimestres ; mais en plus, que j'avais droit à chaque mouvement dans la nuit au bruit intempestif des portes coulissantes mal faites. C'était un détail qui avait toute son importance car j'ai le sommeil léger (et le trou que j'ai fait dans mon matelas à force de sauter sur mon lit n'y est pas pour rien).

On passe au balcon. J'ai réparé mon volet hier, qui était resté plusieurs mois aux trois quarts fermé (ce qui ne facilite pas non plus le sommeil d'ailleurs). Bien sûr l'employée s'en fout et se concentre sur le balcon lui-même. Mais quelle importance ? J'y ai pas mis les pieds moi, sur ce balcon. J'ai cassé mon volet à la toute fin de l'hiver et le lit bloquait à moitié la fenêtre pour laisser la place à une étagère au milieu de la chambre. L'employée est à cent lieues d'imaginer que ma principale interaction avec ce balcon aura été de pester contre la lumière du soleil qui m'empêche de faire mes nuits de douze heures.

Retour au bureau, où mon ordinateur ne siège plus. Les heures que j'aurais pu passer devant ce bureau, je ne les compte plus. Et j'y ai pour le coup tellement passé de chiffon à poussière que même cette fouineuse qui viole l'intimité de ce qui reste de ma chambre ne trouve rien à redire. Elle ouvre la porte de la salle de bain. La douche est « en bon état ». C'est faux, et il n'y a qu'à faire couler l'eau plus de cinq minutes pour le savoir (même s'il n'y a plus rien à inonder dans ma chambre). Un an passé à prendre des douches de quatre minutes trente pour avoir un « bon état »... Je souhaite bien du plaisir au suivant. Par contre, les toilettes n'obtiennent qu'un honteux « déplorable ». Pour ma prochaine chambre, je mettrai du produit plus souvent. C'est fou ce qu'on peut apprendre sur la vie de tous les jours parfois.

Enfin, retour au bureau, je relis et signe. Je rends les clés et l'autre ferme derrière moi. Je ne mettrai plus les pieds dans cette chambre. Je jeterai les vieux cartons qui me servent de meubles. Je ne sauterai plus sur mon lit. J'aurai mon armoire contre le mur et ma salle de bain gardera un état convenable. Cet état des lieux aura été le premier et le dernier vrai rangement que j'aurais fait dans cette chambre. C'était mieux avant, mais j'ai l'état des lieux du prochain déménagement à préparer...

Histoire d'une rivière

— Félix —

Un jour, sur le flanc de la montagne, la terre s'entrouvrit. Oh ! pas grand-chose. . . Juste une petite crevasse dans laquelle on n'eût pu qu'avec peine faire entrer le poing. Elle paraît pourtant profonde. Le souffle chaud et légèrement soufré qui s'en exhale semble provenir des entrailles de la planète, peuplées de créatures mal ou bienveillantes.

Immédiatement jaillit, avec un petit cri étranglé, une source claire. Elle serpente gaiement entre les arbres. Le plus souvent, rien ne s'écoule. Mais de temps en temps, avec la régularité d'un geyser, le flux reprend, colérique, tumultueux. Puis il se tarit, aussi soudainement qu'il a jailli.

Cela dura peu. Ces accès réguliers laissèrent bientôt place à d'imprévisibles déchaînements où l'eau se répand par éclats, giclé en tous sens et s'écoule en cascades, riante. Le murmure du vent, le chant des oiseaux, la caresse des rayons rasants du soleil au matin. . . Il en faut peu pour déclencher un de ces torrents inextinguibles, dévalant le long de rigoles improvisées. Le flot s'immisce en gloussant dans tous les interstices, les roches croulent sous la pression, le sol vibre et se gondole. Enfin, quand la source est épuisée, qu'elle a jailli tout son saoul, le calme revient et après quelques derniers sursauts le paysage retrouve sa paix habituelle.

D'autres fois encore, c'est toute la montagne qu'on entend gronder. Comme un trop-plein depuis longtemps accumulé, l'eau presse et bouillonne jusqu'à ce que les vannes cèdent. Alors, tout se passe sans violence, seule agit la masse. L'onde coule, coule, coule, tel un cœur qui s'épanche. Elle inonde tout, charriant dans sa course impétueuse des millions de scories arrachées à la terre, autant de fardeaux qu'elle portait en son sein. Mais le déluge finit toujours par s'achever. La décrue s'amorce, lentement. La cime des arbres réapparaît, la vie reprend ses droits. L'antre rougi d'où tout est arrivé fume et tressaille encore pendant que partout la joie renaît.

Et ainsi chaque jour le cours des choses est différent. Ce qu'elle est capricieuse la rivière de mes larmes !



L'orphelin des trois hameaux

Laura

Il était une fois un orphelin.

Si, si, ça arrive ce genre de choses, je vous assure, dans les forêts sombres ou les plaines balayées par le vent, la maladie ou les guerres ont vite fait de vous anéantir quelques adultes bien portants, et hop ! Voilà un gamin de plus sans parents. Où en étais-je ? Ah oui. Notre orphelin.

L'orphelin vivait dans un hameau.

Oui, parce que bon, évidemment, si je le fais habiter dans une ville, ça a beaucoup moins d'intérêt, il trouverait facilement quelqu'un pour l'aider, il deviendrait une espèce de Gavroche des temps reculés et mythiques dans lesquels il vit.

L'orphelin vivait, donc, dans un hameau. Cet orphelin. . .

Mmh, mais il faudrait que je lui donne un prénom à ce gamin, non ? Il paraît que ça permet au lecteur de se sentir plus proche du personnage, comme s'il incarnait une personne plus réelle. Oh et puis tant pis, la flemme, je vais rester dans la bonne parabole classique et continuer de l'appeler « l'orphelin ».

L'orphelin vivait dans un hameau à la bordure d'une rivière. Les habitants du hameau vivaient en harmonie, sans se soucier outre mesure du monde extérieur. Les récoltes avaient été bonnes cette année-là, le royaume était en paix depuis peu. L'orphelin, qui n'avait jamais connu ses parents, s'estimait même heureux lui aussi car une petite vieille, qui habitait un peu à l'écart du cœur du hameau, prenait soin de lui.

C'est idyllique comme cadre là pas vrai ? Mais attendez de voir ce qui va suivre. . . Eh oui, il faut bien un événement pour déclencher l'aventure, sinon il n'y aurait pas de conte. En tout cas c'est ce que dit l'autre là dans son analyse sur la structure des contes. Propp je crois qu'il s'appelait. Un de ces bouquins de critique littéraire qui fait peur rien qu'à le feuilleter. Sauf qu'au moins celui-là il n'est pas long. Mais je m'égare. . . Dans tous les cas, pas sûr que l'évènement aboutisse à une aventure, mais qui sait. . .

Tout allait donc plutôt bien en ce début de printemps dans le hameau. Et puis, un jour, tout à coup, les éléments se déchaînèrent. La rivière gonfla soudain et sortit de son lit, des averses sans commune mesure s'abattirent, la terre trembla et le sol se crevassa. Le hameau se retrouva brutalement divisé en trois.

Oula, ça sent le manque d'inspiration tout ça. Et l'absence totale de crédibilité. On fait ce qu'on peut. Mais bon, c'est vrai que diviser un hameau en trois, c'est pas évident, déjà qu'un hameau c'est petit...

Ainsi, les habitants se retrouvèrent malheureusement séparés les uns des autres. Les brusques secousses de la terre avaient isolé la petite vieille et l'orphelin avec le berger d'un côté, et puis le forgeron et deux ou trois fermiers de l'autre, tandis que de l'autre côté de la rivière qui avait changé son cours se trouvaient le tanneur et les quelques femmes qui étaient parties au lavoir ce jour-là : le hameau d'origine s'était transformé en trois hameaux. L'isolement et l'état de détresse dans lesquels se trouvaient les habitants auraient pu mener à leur perte, mais heureusement pour eux, l'orphelin leur apporta une aide surprenante et précieuse. En effet, au cours de ces événements extraordinaires, l'orphelin se découvrit un talent hors du commun qui lui permettait de sauter par-dessus les fossés béants et de traverser les flots tumultueux de la rivière.

Eh beh. Ça part vraiment dans le délirant là. Mais non, je ne m'excuserai pas. C'est moi la narratrice d'abord, alors j'ai tout pouvoir sur mon histoire ! Cet argument a vraiment servi à justifier tout et n'importe quoi dans la littérature... Alors pourquoi pas dans ma petite histoire loufoque ? !

Ainsi, grâce à la vaillance et au talent du jeune orphelin, les habitants purent partager les denrées qui leur étaient nécessaires pour survivre. Tous appréciaient l'orphelin et son dévouement qui se prolongea au fil des années. Les trois hameaux purent continuer de s'entraider grâce à l'orphelin qui, après la mort de la petite vieille, accéda au rang très honorable de beau-fils du forgeron en épousant une de ses jeunes filles. L'orphelin entreprit, sa vie durant, de maintenir un équilibre entre les hameaux, il devint un personnage reconnu et respecté et qui plus est, comblé par sa femme qui le gratifia d'une belle descendance.

Ça sonne « presque » classique comme fin là, non ? Bon, en même temps, je voulais écrire un conte. Dans cette optique, c'est plutôt réussi finalement, non ? Et puis de toute façon, je suis une âme sensible, je pouvais pas faire une fin triste... Là, j'avais bien commencé, alors autant finir dans la même veine. Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.



Je largue ou je largue pas ?

Alexis

Je m'étais toujours senti bien avec Elle. Bien sûr Elle hurlait trop et me faisait marcher à la baguette, mais Elle m'avait appris à obéir et à aimer ça. Au moins je n'étais plus seul et ça me rassurait qu'Elle ait donné un sens à ma vie de paumé.

Avant de la rejoindre, j'étais sale et violent, je sentais la bière et j'enchaînais les boulots merdiques, quand je n'étais pas dans un quelconque mauvais coup. L'école n'était pas faite pour moi, et puis de toute façon j'avais pas envie de passer ma vie entre les quatre murs d'un bureau. Quand je l'ai connue, j'ai compris qu'Elle seule pouvait me sauver. Je l'ai aimée immédiatement. Mes parents aussi d'ailleurs, car ils étaient heureux qu'on me fasse enfin marcher au pas. J'ai tellement appris avec Elle... Elle m'a appris à être propre et présentable, Elle m'a appris à nager, à courir, à conduire et à faire mon lit. Elle m'a hébergé sous son toit et avec Elle j'ai toujours mangé à ma faim. D'accord, Elle hurlait trop, mais j'en avais besoin et Elle le savait. Avec Elle j'ai même appris à voler...

Je me sentais si fier d'être à Elle que je lui aurais donné ma vie. Et peut-être celle des autres aussi. Bien sûr ça n'était pas vraiment réciproque, Elle était la maîtresse de trop d'hommes et de femmes pour s'intéresser à moi, mais je n'étais pas jaloux pour autant, car sans nous tous, Elle n'était rien.

Puis la guerre a éclaté et nous sommes devenus très proches. Elle m'a fait comprendre que nous étions bons et qu'ensemble nous étions invincibles. J'ai vu beaucoup d'horreurs, mais grâce à Elle je me sentais fort et je savais que je servais mon pays comme quiconque. Peu à peu j'ai appris à hurler aussi.

Mais aujourd'hui je vole seul et je doute. Je survole les nuages rougis par le soleil matinal. À cette altitude le ciel est toujours magnifique et je ne m'en lasserais jamais. C'est si beau... Été ou hiver, pluie, neige ou tempête, je sais que là-haut des rayons dorés inondent de lumière un vaste océan d'écume blanche. Normalement j'oublie tout en contemplant ce spectacle. Aujourd'hui je n'arrive pas à penser à autre chose qu'au sol si sombre que camouflent les brumes, aux villes qui le recouvrent et surtout aux hommes qui y vivent et qui s'éveillent peu à peu. Ils ne savent pas que je les survole. Enfin pas encore. C'est pour Elle que je suis là et pourtant mon doigt tremble sur la gâchette. Je transpire à grosses gouttes sous mon masque de combat. Vous ne pouvez pas imaginer ce que ça

fait d'avoir des centaines de milliers de vies entre les mains... j'ai mal au ventre. J'amorce un dernier virage à quelques mètres de gracieuses volutes roses et ma vie défile devant mes yeux. Mon enfance difficile, mon adolescence turbulente, mon expulsion du lycée, mes conneries, mon entrée au régiment, mon apprentissage de la discipline, du vol, la fierté de servir mon pays, les nuages flamboyants à la tombée du jour, la guerre, les combats... aujourd'hui. J'ai levé le cran de sureté. Ma vie c'est l'Armée, sans Elle je serais resté un moins que rien, sans Elle c'est moi qui aurais été la victime et pas le bourreau. Je largue ou je largue pas? Sans Elle j'aurais pu être en dessous. Un dernier vertige sous le soleil matinal. Et puis merde.

Sans un bruit, la bombe s'est détachée de mon appareil et a fendu la mer de coton pour s'enfoncer dans les ténèbres.



L'eau et l'huile

— Simon —

Bien fait pour ta gueule, tiens. Fallait pas énerver bamboula. Je t'en foutrai, moi, des plantations de coton... Une mandale de plus pour le mauvais goût, de la part des anciennes colonies ! Tu pensais pas que je l'aurais, hein, ma naturalisation ? Chuis tricolore, mec, comme toi. Mais tricolore foncé. Et maintenant t'as les nerfs.

Un truc qui doit te défriser, c'est que je nique de l'AOC. Plus que toi, je parie... Mais va falloir t'y faire, mon p'tit pote : mon sang impur va abreuver tes sillons et t'as pas voix au chapitre.

Me prends pas pour un rageux, je suis pas venu ici pour tataner des gueules d'aspirine. À part la tienne, grand con. Y'a bon, Banania ? Ah merde, ça te fait moins rire quand c'est moi qui demande... Dommage.

C'est quand même triste, beau-frère, quand tu l'ouvrais pas, t'étais presque supportable, avec ta tronche de mannequin. Au moins, tu faisais pas mal aux yeux. Maintenant, vu ce qu'il en reste, t'as même plus ça pour toi. Ta sœur va m'en vouloir. Au moins dix minutes.

Ah oui, j'oubliais... Compte pas sur nous pour les réunions de famille. Papa et Maman Bwana devront se contenter du coup de fil annuel de leur fille chérie. Et des faire-part de naissance dans le canard local. Pendant ce temps-là, on se mettra un os dans le nez et on dansera autour du feu, comme à la maison.

J'étais prêt à m'adapter, tu sais, bien prononcer les « r », lâcher mon balai et mettre du fond de teint pour venir boire du thé en levant le petit doigt avec vous. Mais j'ai retenu la leçon, t'inquiète pas. Vous et moi, on a beau nous secouer dans tous les sens, aussi fort que possible et avec un maximum de bonne volonté... On est comme l'eau et l'huile. On se mélange pas.



Petit traité de comportement (réservé aux adultes)

Romain

Thème : Moi, mode d'emploi

C'est en vous observant au quotidien que m'est venue l'idée de ce petit guide. Vous que je croise dans le métro, au supermarché, ou accompagnant vos enfants à l'école. Vous qui m'étonnez, tant vos existences me semblent absurdes et vides de sens.

Avant d'aller plus loin et de devenir vraiment désagréable, j'aimerais vous rappeler que je destine ce texte à un public adulte et averti. Je déclinerai toute responsabilité si par accident — ou acte de malveillance de votre part — ce livret devait tomber dans des mains innocentes. Nous nous sommes bien compris ? Bien. . .

Cela fait longtemps que j'envisage de suivre quelques cours de socio, mais comme mon emploi du temps est particulièrement chargé, je n'ai pas encore eu le temps de vaquer à ce genre d'occupations. Je ne parle pas d'en faire ma vie, mais simplement de prendre quelques cours, pour tenter de vous comprendre.

Parlons franchement : comment pouvez-vous être aussi idiots ? Tout, dans vos gestes, dans votre façon de parler, ou plus généralement de vous comporter, tout indique un malaise, une gêne qui vous empêche de vous comporter en êtres humains. C'est un peu comme si les comportements sociaux ne vous étaient pas familiers, que vous n'aviez jamais vraiment fait l'expérience de tout ce qui devrait pourtant constituer votre quotidien.

J'ai cru pendant un temps que le problème venait de moi, que j'étais simplement quelqu'un d'exceptionnel, une sorte de stade supérieur de l'évolution de l'espèce humaine. Imaginez ma tristesse. . . Seul au milieu d'un troupeau de bovins. . . ou peut-être de singes, parfois, vous parvenez à me faire rire. Heureusement, j'ai récemment rencontré des personnes comme moi, des personnes qui me comprennent et avec qui je peux m'entretenir, de façon civilisée, sur des sujets aussi complexes que variés.

Franchement, ça me change du « Regarde ! C'est une vache ! Elle fait Meeeeeeuuuuuh ! » C'est bon, j'ai bien vu que c'était une vache, et d'ailleurs vous imitez souvent très mal les animaux.

Après plusieurs vaines tentatives de vous faire comprendre la chose gentiment, je n'ai d'autre choix que d'abandonner mes pincettes et vous le dire sans artifice : je ne suis ni gâteux, ni demeuré, et je comprends très

bien ce que vous me dites. Comportez-vous en adultes, ou je vais finir par croire que c'est vous, et non moi, qui n'avez que dix-huit mois.



Moi, dictateur

— Pat —

Elle est dure, la vie des réprimés politiques. Elle est sous pression constante, il faut être attentif et prêt à réagir. Pour ne pas se laisser faire par le pouvoir en place, tous les moyens sont bons.

Le moyen le plus simple est encore le camouflage : quel que soit l'angle de vue par lequel on va chercher dans la salle, vous êtes derrière quelqu'un. Vous pouvez aussi utiliser la délation d'un innocent, mais cela peut être dangereux pour vous tout autant qu'immoral.

Mais le pouvoir a lui aussi ses moyens détournés. Les espions, les dénonciateurs. Entouré d'une foule progouvernementale, le résistant perd toute attache, car on ne peut faire confiance à personne. Même la famille est votre pire ennemie, car, quand votre pauvre mère vous demande ce que vous faites de vos journées, il est difficile de lui répondre « rien ».

Je suis un résistant. Je mens à ma famille et je suis mal vu à mon travail. Je m'arrange toujours pour avoir un mur dans mon dos. J'ai toujours un regard couvrant sur la salle et je suis toujours proche d'une sortie, prêt à partir. L'autorité m'insupporte et un jour, je serai cette autorité. Car je suis meilleur.

Celui-là qui croit me contrôler n'est pas à notre écoute. C'est nous qui devons l'écouter et parfois lui demandons même (enfin, mes camarades) de répéter son discours. Dans ce régime notre avenir est décidé, tracé. Celui qui comme moi sait faire peut très bien orienter son parcours quelque part, mais l'être faible, le suiveur, ne pourra jamais qu'obéir aux préceptes de l'ordre.

L'autre jour, je sentais qu'une victime allait être désignée pour le bourreau. Par vieux réflexe, je me terre dans un coin en attendant qu'un autre soit désigné. Ça ne manque pas : un camarade se retrouve sur l'estrade, prêt à être publiquement humilié. Je le voyais là, presque heureux face à son châtiment. Je le remerciais intérieurement, car c'est lui qui allait combler les appétits vengeurs du tyran à ma place. Et plus je le voyais s'affaïsser, plus je désirais prendre la place de son tortionnaire. Pour pouvoir dire, « je suis désolé jeune homme, vous êtes un perdant ».

Mais je devrai encore attendre avant de devenir dictateur et ce pour plusieurs raisons. La première, c'est que je dois finir ma compo d'histoire et la deuxième, c'est qu'il faut être majeur avant d'être professeur des écoles.

Poésie

Face à face

Romain

Perdu dans mes pensées, sur le bord d'un bassin
Je découvre soudain ta sinistre présence
Qui s'impose en silence en ce lieu de plaisance
Tel un chien de faïence au regard assassin

Ces assauts dans tes yeux sont autant d'incisions
Qui laissent derrière elles un être ravagé
Vaincu par l'impression, désormais partagée
De dégoût que t'inspire une telle vision.

Perdu entre le rire et l'envie de pleurer
Sous tes regards brûlants je peine à respirer
Et tout autour de moi je vois se déchirer
Les lambeaux d'une vie dont je suis écœuré

La caresse du vent défie nos attitudes
De très légers frissons sur les eaux apparaissent
Tu commences à trembler, tes contours disparaissent
Au revoir, mon reflet, rebonsoir solitude



Genèse

Félix

— I —

D'où me vins-tu ? Le grand mystère !
Il se pourrait qu'un jour l'éclair
Frappa les flots.

Sortant des ondes frémissantes,
Surgit radieuse, éblouissante,
Dans un halo,

L'enfant chérie du firmament,
Née de l'ivoire et du diamant,
Près de Cythère.

Emportée par mille dauphins
Et une armée de séraphins
Delà l'éther,

Trônant sur ta conque de nacre,
Le chant des aèdes te sacre
Reine des cieux.

Quand ton quadriga à l'eau retombe,
S'enfuient des nuées de colombes
D'un vol gracieux.

La brume, en volutes pourprées,
T'habille de voilures diaprées,
Comme jadis.

Rêveuse, au son des frissoulis,
Tu vas, bercée par le roulis,
Jusqu'à Cypris.

— II —

Un soir, sous une yeuse accueillante,
S'achève sur des eaux dormantes
Ton odyssee.

Du muscari et de l'agave
S'exhale une vapeur suave
Et épicée.

À quelques pas de la lagune,
On aperçoit au clair de lune
Une colline.

De doux accords semblent y poindre,
Qu'une mélodie vient rejoindre.
Tout s'illumine.

Phébus, au sommet de sa gloire,
Accompagné d'une Victoire,
Fend les ténèbres.

Sortis des bois, sortis des eaux,
Tous les esprits suivent son trot,
Et te célèbrent.

Les Muses jusqu'à toi s'avancent,
T'offrent leurs arts et leurs sciences
Que tant estiment.

Viennent les Grâces et les Heures,
Oindre ton corps d'une liqueur
Qui le sublime.

— III —

Ainsi parée de tous les charmes,
Est-il cœur que tu ne désarmes
D'un seul regard ?

Parfois pour un simple sourire
Je fus tout près de défaillir,
Le geste hagard.

Mais quelle étrange créature
Imagina dame Nature
Sur ton berceau ?

Un sylphe ? Un archange ? Une stryge ?
Penser m'en donne le vertige
Et des sursauts.

Qui que tu sois, d'où que tu viennes,
Toujours d'un cœur qui se déchaîne
Reste l'altesse,

L'éternel amour souverain,
Toi qui verses sur mes chagrins
Ton népenthès.

Où trouverais-je une égérie,
Aussi noble et qui tout guérit,
Pour faire entrer

Au cœur d'un monde d'entrelacs
Mon âme et ma plume, par-delà
Toutes contrées ?



Danse maintenant

— Simon —

À Manon, à qui je laisse le soin de mettre un jour des notes sur les mots.

Vingt-cinq décembre, vers six heures du matin,
Dans le métro, la Fourmi rentre du boulot
Exténuée mais ravie de sa nuit de turbin
Les heures sup' valent mieux que deux trois cadeaux...
Huit heures du mat', la Fourmi fait ses comptes
Son crédit se finit, et cette année
Elle pourra peut-être prendre des congés.
Dans le fond, la télévision décompte
Le nombre de secondes avant qu'on sache
Qui est le gagnant de la Super Cagnotte
De Noël, alors que la Fourmi se fâche
Contre ce jeu de fainéants, cette loterie idiote.

— *Ah, les résultats viennent de tomber, je crois que nous allons faire un heureux, ou plutôt une heureuse...*

— *En effet, la gagnante semble actuellement être sans emploi. Nous retrouvons notre envoyé spécial en direct de chez elle. Marc, vous êtes arrivé ?*

— *Oui, je suis juste devant la maison de la grande gagnante. Je frappe à la porte. J'entends des pas. Ah... Bonjour mademoiselle !*

C'est alors la Cigale qui ouvre à la télé
La Cigale fait coucou, la Cigale sourit
La Cigale se recoiffe, la Cigale remercie
Et la Fourmi met de la vodka dans son café...
Vingt-cinq décembre, pas très loin de midi,
Dans le métro, la Fourmi jette son journal
Scandalisée par tout ce qu'elle y lit
Surtout par l'interview de la Cigale :
« Bien sûr, j'suis contente, mais moi j'aimerais chanter
Puis faire des films, et puis du karaté
Et j'aimerais bien prendre un nom de scène

J'y ai déjà pensé, ça serait Steven. »
Les producteurs, appâtés par sa fortune,
L'ont tout à coup jugée très opportune.
La Cigale se trouva fort bien pourvue
Lorsque la gloire du showbiz fut venue.
C'est alors la Cigale qu'on voit au ciné
La Cigale contre Docteur No, la Cigale nommée Désir
La Cigale et les extraterrestres, la Cigale font du ski
Et la Fourmi met de la vodka dans son café. . .

C'est alors la Cigale qu'on entend chanter
La Cigale au Bataclan, la Cigale en tournée
La Cigale à l'Olympia, la Cigale à la Cigale
Et la Fourmi met du café dans sa vodka. . .

Vingt février, en toute fin de soirée,
La Fourmi est vautrée sur le canapé.
La table basse jonchée de tabloïds
Croule sous le poids des bouteilles vides.
Dans le fond, la télévision débite
L'album de la Cigale, sa nouvelle réussite.
La Fourmi, noyée dans l'alcool, comprend
Que le mérite n'importe qu'aux méritants.
La Fourmi ayant déchanté tout l'hiver
A finalement décidé pour cet été
Qu'elle ne retournerait pas travailler.
À la place, elle va s'acheter un Millionnaire. . .



Bright Star

Greg

Traduction du poème « Bright Star » de John Keats (1795 – 1821).

Étoile lumineuse, puissé-je être immobile comme toi,
Non pas solitaire, resplendissant au-dessus de la nuit,
Les yeux toujours ouverts,
Veillant avec patience, tel un ermite de la Nature,
Observant les eaux mouvantes à leur tâche sacrée
De purification des rivages des hommes.
Ou encore contemplant la neige fraîchement
Tombée sur les monts et les bois.
Mais plutôt, toujours immobile, immuable,
Assoupi sur le sein fleuri de ma bien aimée,
Pour ressentir à jamais son doux mouvement ;
Éveillé pour toujours dans une douce insomnie,
Encore, et encore, à l'écoute de sa tendre respiration ;
Et vivre ainsi toujours — ou sinon, m'évanouir dans la
[mort.



Présentation des artistes

Les suspects



MATRICULE : 1A0-040789.

NOM : ASTOLFI Charles-Pierre, dit "Chap".

QUARTIER D'AFFECTATION : Informatique.

CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Escroquerie.



MATRICULE : 1A2-030389.

NOM : BOTTERO Alexis.

QUARTIER D'AFFECTATION : Physique.

CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Trafic de stupéfiants.



MATRICULE : 1E-221288.

NOM : MARTIN-GOMEZ Laura, dit "Forfi".

QUARTIER D'AFFECTATION : Anglais.

CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Usurpation d'identité, faux et usage de faux.



MATRICULE : 2B0-030988.
NOM : Pat, dit "BLANC Thomas".
QUARTIER D'AFFECTION : Informatique.
CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Trouble à l'ordre public, exhibitionnisme.



MATRICULE : 2E-231287.
NOM : DELEN Claire.
QUARTIER D'AFFECTION : Anglais.
CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Intelligence avec une puissance étrangère (mandat d'arrêt international).



MATRICULE : 3A2-231287.
NOM : BRICARD Antoine, dit "Lapopo", dit "Cortex".
QUARTIER D'AFFECTION : Physique.
CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Abus de pouvoir, écoterrorisme, coup d'état.



MATRICULE : 3A2-201087.
NOM : GARCIA Simon, dit "Espoing".
QUARTIER D'AFFECTATION : Physique.
CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Trafic
d'organes avec récidive, délit
d'initié.



MATRICULE : 3A2-110587.
NOM : HARTMANN Félix.
QUARTIER D'AFFECTATION : Physique.
CHEF(S) D'INCULPATION(S) :
Participation à une association de
malfaiteurs, multirécidiviste, déclaré
irresponsable.



MATRICULE : 3B0-180786
NOM : ANDRE-LOVICHI Romain, dit
"Maman".
QUARTIER D'AFFECTATION : Informatique.
CHEF(S) D'INCULPATION(S) :
Proxénétisme, haute trahison.



NON DISPONIBLE

MATRICULE : 3B3-3005**.

NOM : BLANCHET Laurent, dit
"Sansoucis".

QUARTIER D'AFFECTATION : Génie
mécanique.

CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Espionnage
industriel.



NON DISPONIBLE

MATRICULE : 6C-*****.

NOM : HENNING Grégoire, dit "greg".

QUARTIER D'AFFECTATION : Design.

CHEF(S) D'INCULPATION(S) : Délit de
fuite.



NON DISPONIBLE

NOM : DUNAND-CHATELLET Clément.

Dossier classé secret défense.

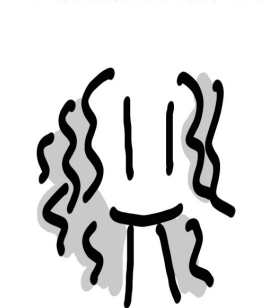
Les témoins



Sandrine Ngo



Lucille Mendonca



Claire Delen

Le maton



NOM : GÉLAT Jacques.

ÉTAT DE SERVICE :

Le Tableau.

La Couleur inconnue (prix ENS Cachan).

Le Traducteur.

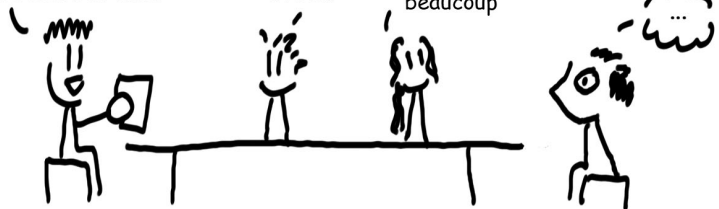
La Mécanique du mal.

Le Plaisir du diable (prix de la Société des Gens de Lettres).

Le Traducteur amoureux (prix Orange).

Après quelques séances, Jacques dut se rendre à l'évidence:

Et là, une météorite arrive et écrase toute la ville.



Ces normaliens étaient de complets psychopathes.

Table des matières

Préface	5
Dédicaces	7
Aujourd'hui il arriva quelque chose d'extraordinaire...	9
Clowneries	11
Le bon pied	15
2, 3, 0	18
La loi de la nature	20
Aujourd'hui, il arriva quelque chose d'extraordinaire à Monsieur Dubois	22
Un lieu perdu	27
Nature morte	29
HLM	31
Solitude	33
Silence	36
Exil	37
Soleil couchant	39
Une lettre de rupture	41
Lettre de rupture	43
Vive le vent	46
Narcisse	48
Lettre de Thierry Mulard datée du 12 mai 1942	50
Un moment agréable	53
Le moment que j'aimerais revivre...	55
Pénombre	58
Une brève rencontre	61
Brève rencontre	63
Hélène	65
Il était là et ne regrettait pas son geste	69
Tentation	71

Dehors	74
9,81	77
Une aventure de Ducon Lajoie, roi des beaux	79
Ducon Lajoie et les chocolatines	81
5, 4, 3, 2, 1, Mise à feu.	84
Lettre à l'inconnu(e)	87
Amicalement	89
Pêche en ligne	90
Lettre à l'inconnu	92
Lettre à l'inconnu	93
Unique et exceptionnelle	94
J'ai 65 ans, l'histoire de ma vie	97
J'ai 65 ans, l'histoire de ma vie	99
J'ai 67 ans, l'histoire de ma vie	100
La journée d'un ange	103
Gabrielle	105
Lettre à Élie	109
L'angéologie dans le boudoir	110
La journée d'un démon	115
Mais qu'est-ce que c'est ?	117
Une porte. Deux mondes.	119
Deux mille un	121
Faut pas rêver	123
Maison close	125
La maison du bonheur	127
Vies Parallèles	129
Geek	133
« To geek or not to geek »	135
Entrées/sorties	138
En quoi je voudrais me réincarner	141
Cartes sur table	143
Néo-bouddhiste	145
C'est la meilleure	147
Bookmaker	149
La dernière cigarette	151
Texte allusif	153
Un jour de travail	155
Esprit et matière	156
Un mensonge	159
Bonjour au revoir	161
Un mensonge	162

Blondes, brunes et rousses	165
Chimérique	167
Allumeuses	169
C'est la dernière	171
En coulisses	173
Une très bonne journée	175
Divers	177
Ma chère voisine	179
Ce que je demanderais à Dieu si le rencontrais	180
La carie	183
La casse	185
Une journée avec le grand méchant loup	186
Portraits	188
Un jour d'alcool	189
La victime était presque parfaite	191
État des lieux	192
Histoire d'une rivière	194
L'orphelin des trois hameaux	195
Je largue ou je largue pas ?	197
L'eau et l'huile	199
Petit traité de comportement (réservé aux adultes)	200
Moi, dictateur	202
Poésie	203
Face à face	205
Genèse	206
Dansez maintenant	209
Bright Star	211
Présentation des artistes	213

Un jour, Jacques Gélât, écrivain de son état, fit un rêve. Il rêva que les élèves de l'École Normale Supérieure de Cachan avaient une âme de poète et un cœur sensible, qu'à leurs moments perdus, à la lumière vacillante d'une chandelle, ils couchaient sur le papier leurs pensées sublimes et leur imaginaire enchanté.

Puis Jacques découvrit la réalité. Il entra dans un univers peuplé de psychopathes en liberté, de morts tragiques sous les roues d'un 35 tonnes et de clowns de cirque putschistes.

Il prit peur, voulut nous ramener vers la lumière, et finalement, résigné, il lâcha : « De tout cela, nous ferons un livre. »

